

THE SHERIDAN LIBRARIES



3 1151 03717 8252

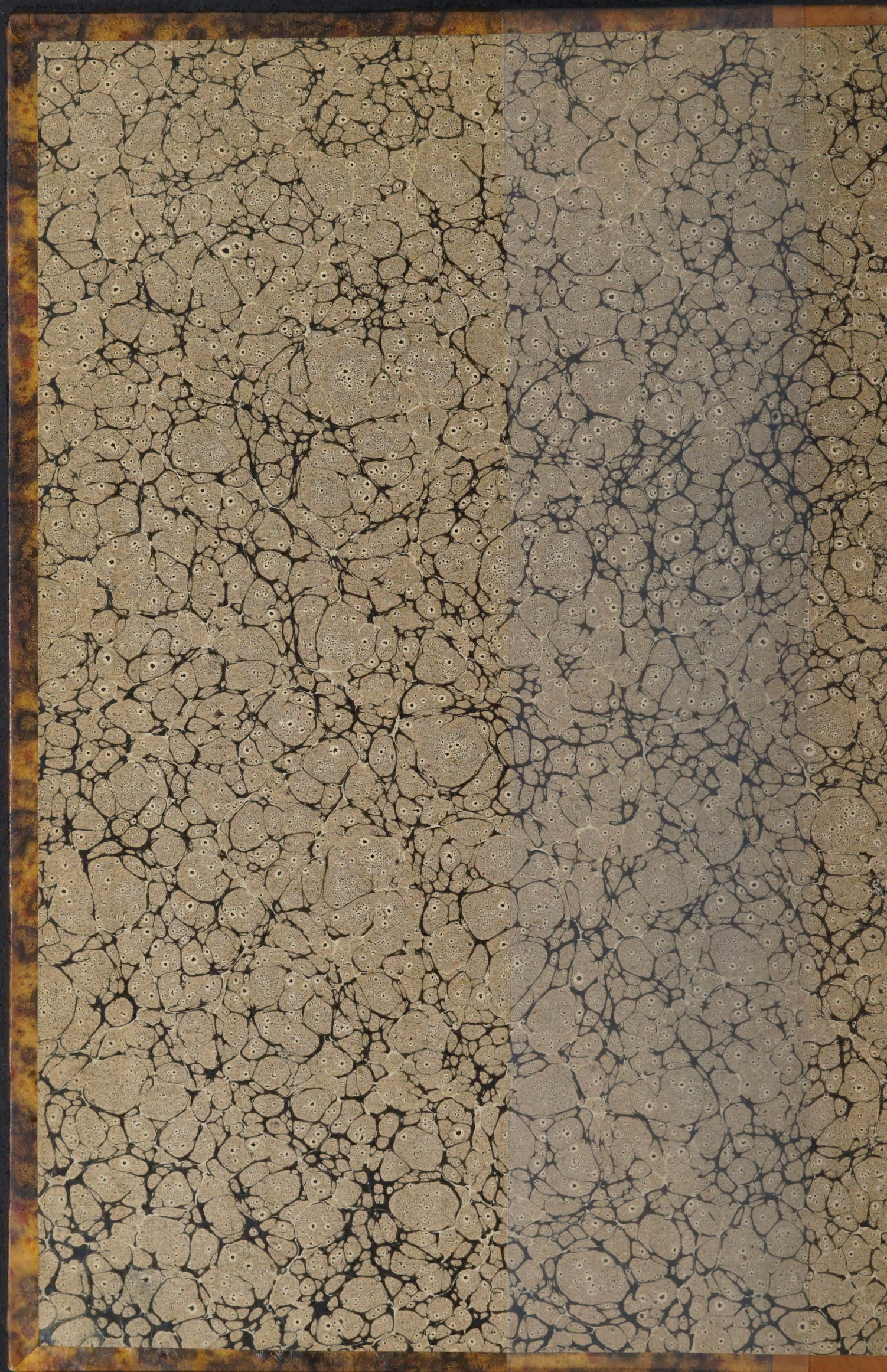
BIBLIOTHECA FICTIVA

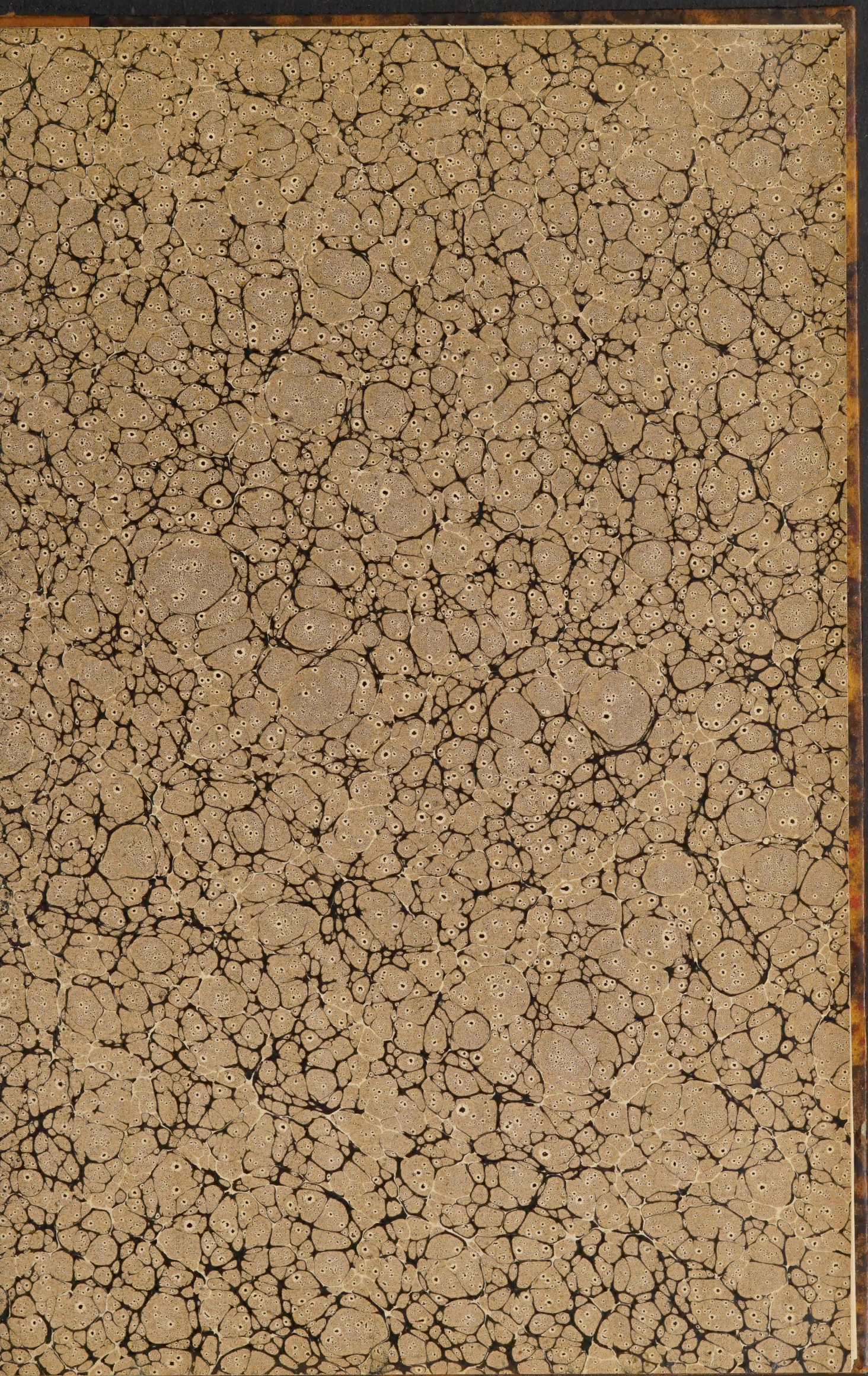
DÉCOUVERTE D'UN CIMETIÈRE MÉROVINGIEN ET RAPPORT

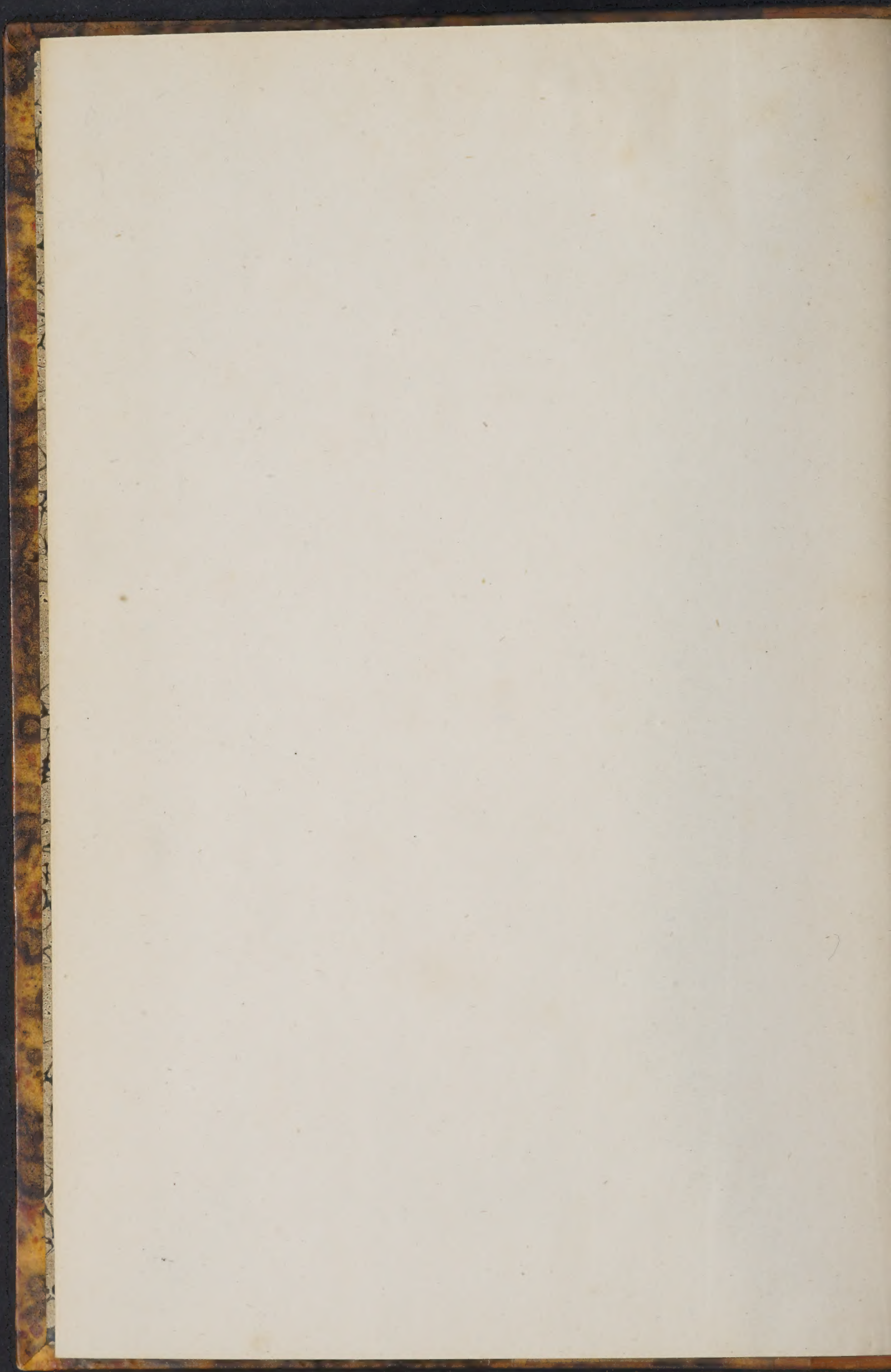












430788

DECOUVERTE

CINETIQUE MEDICINE

A la Société des Sciences Médicales

CH. LECHEVANT

PAGE 2

RECHERCHES SUR LA DYNAMIQUE

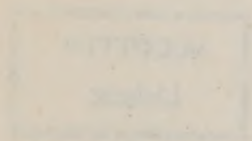
DES MOUVEMENTS VIBRATOIRES

ET SUR LEUR RÔLE DANS LA VIE ORGANIQUE

1891

M. COTTIN
Lisieux

3^e 75^e 1891. G. Brou



DÉCOUVERTE

D'UN

CIMETIÈRE MÉROVINGIEN

A la Chapelle-Saint-Éloi (Eure),

PAR

CH. LENORMANT.

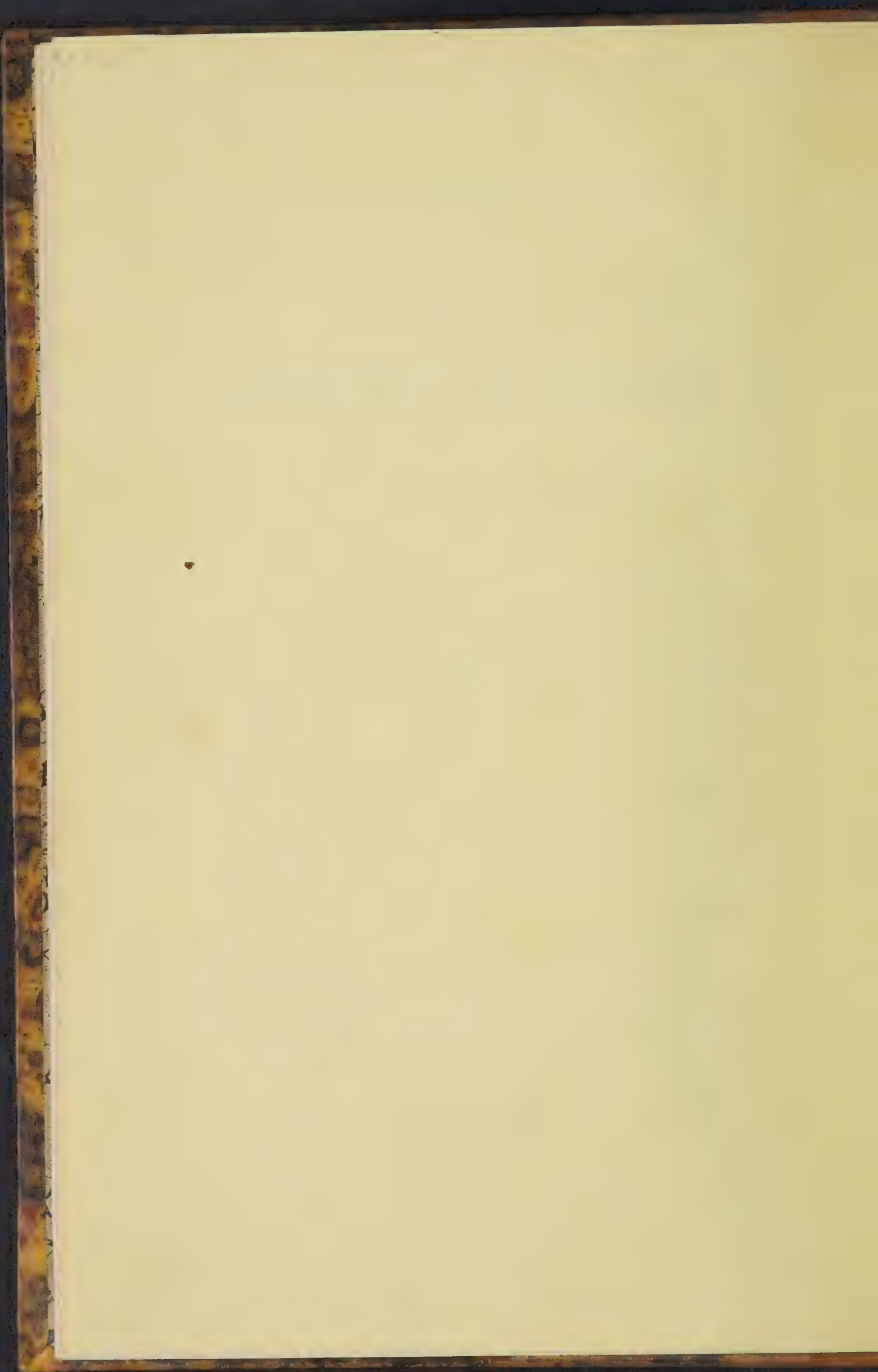
PARIS,

LIBRAIRIE DE CHARLES DOUNIOL,

ÉDITEUR DU CORRESPONDANT, RECUEIL PÉRIODIQUE,

RUE DE TOURNON, 29, PRÈS LE PALAIS DU LUXEMBOURG. ,

1854.



DÉCOUVERTE

D'UN

CIMETIÈRE MÉROVINGIEN

A LA CHAPELLE-SAINT-ÉLOI.

SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. — IMPRIMERIE DE BEAU.

DÉCOUVERTE

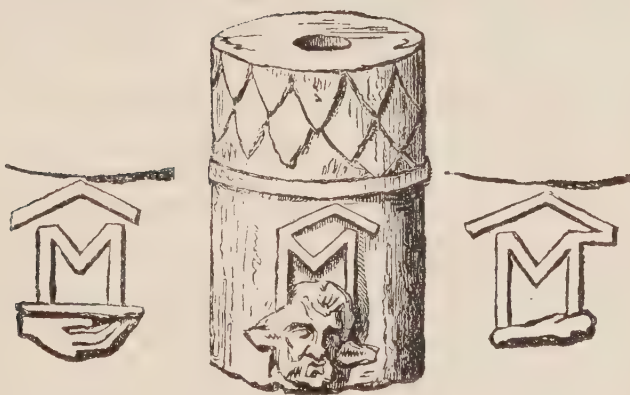
D'UN

CIMETIÈRE MÉROVINGIEN

A la Chapelle-Saint-Éloi (Eure),

PAR

CH. LENORMANT.



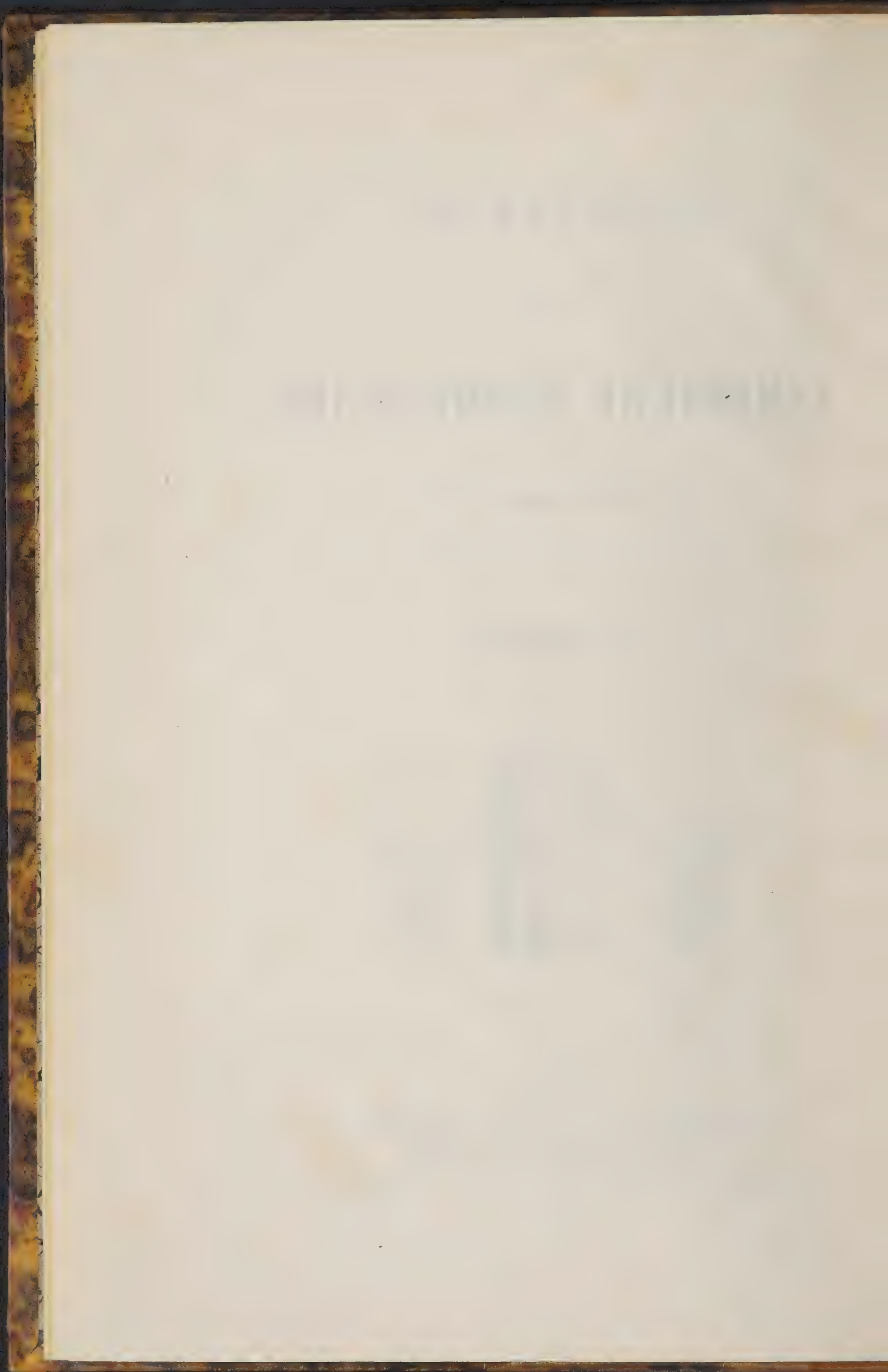
PARIS ,

LIBRAIRIE DE CHARLES DOUNIOL,

ÉDITEUR DU CORRESPONDANT, RECUEIL PÉRIODIQUE,

RUE DE TOURNON , 29 , PRÈS LE PALAIS DU LUXEMBOURG .

1854.



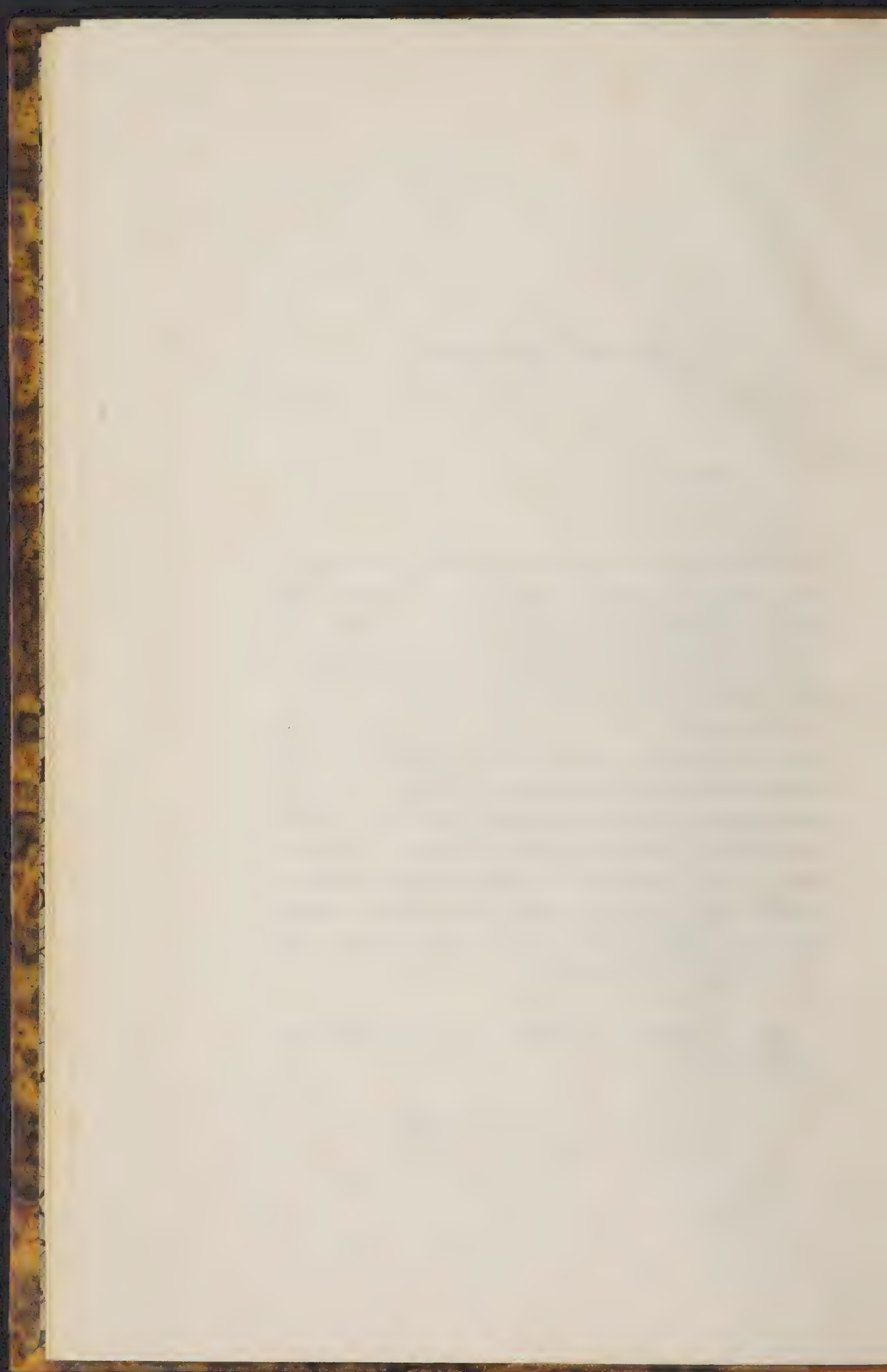
A MADAME FR. OZANAM.

MADAME,

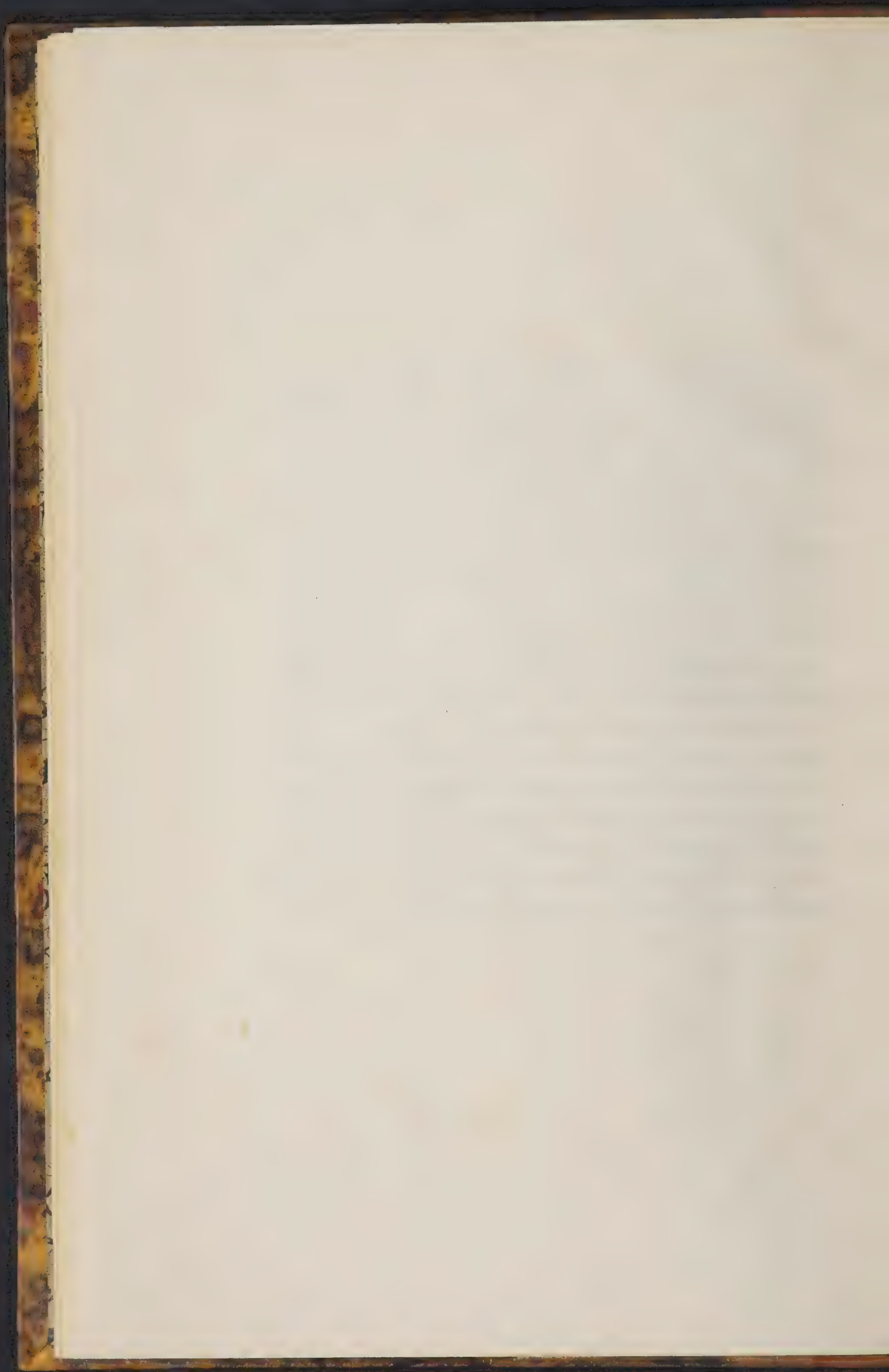
C'est le 8 septembre dernier, fête de la Nativité de la sainte Vierge, et premier anniversaire de la mort de celui que vous pleurez, qu'une faveur de la Providence m'a mis sur la voie des découvertes dont vous allez lire le récit. A mesure que ces découvertes ont pris de l'intérêt, je me suis rappelé votre excellent et illustre mari, jugeant bien que personne n'aurait plus curieusement et plus passionnément suivi nos progrès que l'auteur des Études germaniques. Je n'ai jamais mieux senti, dans l'ordre de la science, à quel point il nous manquait. C'est pourquoi, je vous demande la permission de vous dédier ce premier essai, à vous qui faites revivre par vos regrets celui que le Ciel a réclamé si vite, et dont le nom restera cher à l'Église et à la France.

Agréez, Madame, l'hommage de mon dévouement respectueux.

CH. LENORMANT



La publication que j'offre au public ne forme pas un ensemble régulier. Depuis le rapport verbal que je fis à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres sur mes premières découvertes, rapport bientôt transformé en une lecture pour la séance annuelle des Cinq Académies de l'Institut, j'ai successivement ajouté les explications et les éclaircissements qui me semblaient devoir faire comprendre l'intérêt et la portée de cet événement archéologique. S'il n'y avait plus rien à dire ni à apprendre sur le sujet qui m'a occupé depuis quatre mois, je pourrais penser à refondre mes premières communications. Mais nous sommes loin, du moins je l'espère, d'avoir atteint la dernière limite de nos espérances. Quand l'exploration complète du terrain nous aura convaincu qu'on n'en doit plus rien attendre, alors seulement il sera temps de s'occuper d'un travail complet et coordonné dans toutes ses parties. En attendant, la *table des matières* placée à la fin du présent opuscule pourra servir de guide au milieu de ses divisions multipliées.



DÉCOUVERTE

D'UN

CIMETIÈRE MÉROVINGIEN

A LA CHAPELLE-SAINT-ÉLOI¹.

(Lu à la séance publique des cinq Académies de l'Institut, le 25 octobre 1854.)

C'est une belle chose, et la source d'une émotion à laquelle personne ne reste insensible, que d'assister à la découverte d'objets antiques dans un lieu consacré par de grands souvenirs. Mais il y a peut-être plus d'attrait encore à recueillir les débris du passé, quand une circonstance imprévue vient appeler l'attention sur un sol oublié, et dont rien jusque là n'avait pu faire pressentir l'importance. C'est ce qui m'est arrivé récemment, et dans des circonstances vraiment extraordinaires. J'ai passé, pendant dix-neuf ans, avec la plus complète indifférence, aux lieux où une bonne fortune inattendue a multiplié, en peu de jours, les révélations les plus curieuses.

La Fontaine a raconté l'histoire de ces deux amis, dont l'un alla chercher la Fortune au bout du monde, tandis que la capricieuse déesse venait trouver l'autre *plongé dans un profond sommeil*. Je ne dirai pas que j'aie touché les deux extrêmes

¹ La Chapelle-Saint-Eloi, théâtre de cette découverte, est un ancien prieuré de l'abbaye du Bec, connu sous le nom de *Saint-Lambert de Nassandre* ou de *Malassis*, et situé dans la commune de Fontaine-la-Sorel, canton de Beaumont-le-Roger, arrondissement de Bernay, département de l'Eure.

de cette double existence. Mais enfin, quand, à la suite des hommes illustres qui nous ont ouvert la voie, je remontais jusqu'aux dernières limites des antiques civilisations, j'étais loin de me douter qu'un jour des monuments, comme on n'en trouve pas beaucoup en un siècle, et qui prennent date dans l'histoire des découvertes, m'attendraient complaisamment à trente et quelques lieues de Paris, au milieu de champs adoptés pour leur obscurité même, et parce que j'y trouvais un contraste plus complet avec le bruit des lieux où la science marche, où les esprits sont perpétuellement agités, et où l'histoire multiplie à nos dépens ses sanglants et terribles spectacles.

Qui, jusqu'à présent, à l'exception d'un cercle étroit de famille et d'amis, a entendu parler de la Chapelle-Saint-Eloi, et même du prieuré de Saint-Lambert-de-Nassandre ou de Malassis, dont le nom se perdit, il y a deux cents ans peut-être, pour céder la place à une dénomination moins connue encore, s'il est possible ? Ce n'est pas néanmoins qu'on ne pût être averti par quelques signes que les lieux avaient eu autrefois plus d'importance. Déjà un savant dont le nom fait autorité dans les études provinciales, notre confrère M. Auguste le Prévost, avait signalé, à une faible distance du point oublié que j'habite dans le canton de Beaumont-le-Roger, les restes d'une villa romaine décorée avec une rare magnificence. Cette résidence, fondée dans un site remarquable, au confluent de la Charentonne et de la Risle, à portée de la voie romaine qui conduisait de Lutèce à Juliobona, entre Evreux et le Noviomagus auquel Lisieux a succédé; un camp romain d'une dimension imposante en face de la villa, et à peu de distance, les assises inférieures d'un pont de la même époque; le sol jonché partout de tuiles à rebord et d'autres débris de l'industrie des anciens; par-dessus tout, l'apparition subite en 1830, tout auprès de notre vallée, de ces vases d'argent qui, sous le nom inexact de vases de Bernay, ont acquis dans le monde de l'archéologie une célébrité immense et méritée : tout cela pouvait faire espérer qu'on apprendrait un jour quelque chose de plus sur des lieux dont le souvenir ne pouvait avoir disparu

complètement de l'histoire. Mais un quart de siècle s'était écoulé depuis la découverte des vases de Bernay, ou de Berthouville, ou mieux encore du Villeret, et la gloire réservée à cette partie de l'ancienne Gaule semblait devoir se borner à un fait isolé et désormais inexplicable. Tout d'un coup, le voile s'est déchiré : avant d'en venir à notre découverte, il nous suffira de quelques mots pour en raconter les préliminaires.

Un pauvre et honnête paysan de mon plus propre voisinage, attiré dans Paris, comme tant d'autres, par des espérances bientôt déçues, revient tristement à son point de départ ; il y retrouve une chaumière délabrée et tombant en ruines : l'idée lui vient de s'en rebâtir une autre dans une situation un peu plus avantageuse, et, avant de savoir s'il aura les ressources nécessaires pour accomplir son projet, il trace, à quatre pas de son domicile, le plan d'une nouvelle construction. A cet endroit, la côte est abrupte et la pente à peine adoucie par des éboulements d'ancienne date. Il faut dégager le terrain, afin d'appuyer la maison contre la tranchée qu'on vient d'ouvrir. Cette tranchée découvre alors les assises d'un édifice dont aucun indice n'avait fait soupçonner l'existence. Le rustique architecte n'y voit qu'une carrière, et, arrachant jusqu'au dernier moellon, il fait un monceau des matériaux de sa future façade, en attendant que les travaux de la saison l'aient mis en état de réunir quelques fonds pour l'achèvement de l'entreprise. Tel est l'état dans lequel nous avons trouvé le tas de pierres que mon fils a examiné le premier avec un regard de dix-sept ans et la ferveur d'un néophyte. Je ne le croyais pas, quand il vint m'annoncer qu'il avait distingué les restes d'un monument romain ; mais, à partir du premier coup d'œil, la découverte marcha vite, et si je voulais en rapporter tous les incidents, je laisserais la patience de mes auditeurs, sans m'être réservé le temps de faire apprécier le fruit de nos recherches.

Je dirai donc en bloc que nous avons trouvé, dans un étroit espace et presque toujours à fleur de terre, la tête et les fragments d'une statue antique, les débris d'une colonne monu-

mentale qui servait à supporter la statue, les pierres chargées d'inscriptions d'un baptistère chrétien bâti avec les ruines du monument romain qu'il avait remplacé, et, sur le terrain d'un cimetière attenant, de nombreuses épitaphes, presque toutes tracées sur des tuiles à rebord : textes très-simples pour la plupart, quelques-uns assez développés, et plusieurs même mesurés en vers d'une certaine élégance. Le nombre des inscriptions ou fragments d'inscriptions s'élève à soixante-dix, et nous sommes loin d'avoir épuisé le sol qui nous a donné ces richesses.

Voilà pour le matériel de la découverte ; il faut maintenant en exposer les conséquences : nous le ferons dans un ordre historique, et l'on verra qu'il ne nous a manqué, pour ainsi dire, aucun des éléments qui pouvaient nous amener à la connaissance du passé.

Dans le site que nous décrivions tout à l'heure, c'est-à-dire au sein de la plus riante vallée peut-être de cette partie de la Gaule qui appartenait à la seconde Lyonnaise, et qui plus tard reçut de ses nouveaux maîtres le nom de Normandie, un Romain, appelé Serquinius, avait fait bâtir une maison magnifique. C'était peut-être un des soldats qui avaient accompagné Marc-Aurèle dans ses expéditions de Germanie. Sous le règne de Séptime-Sévère, où il éleva le monument dont nous avons trouvé les débris, il devait être vieux, puisque, d'après nos calculs, son petit-fils était investi des plus hautes magistratures vers le milieu du III^e siècle de notre ère. Serquinius a laissé son nom au village de Serquigny, en latin *Serquiniacus*, où les restes de sa demeure n'ont cessé de fournir des matériaux aux habitations élevées dans les temps modernes. Après s'être assis dans la vallée, appuyé contre un bois, en face de prairies magnifiques et d'une charmante rivière, Serquinius n'avait pas dû négliger les champs fertiles du plateau voisin. C'était certainement un grand propriétaire, et, avec l'étendue que les Romains donnaient à leurs terres, il n'y a point de témérité à comprendre dans la sienne un hameau situé à une lieue de distance, dont le nom, *la Pile*, récemment altéré et devenu *la Pie*, semble

indiquer l'existence d'un grand monument funéraire, de même qu'il devient très-possible que *le Villeret*, établissement purement rustique, où l'on a découvert les vases magnifiques dont j'ai déjà parlé, le Villeret, placé une lieue plus loin que *la Pile*, ait compté aussi parmi les fermes de Serquinius.

Celui-ci cependant avait étendu dans la vallée, en remontant le cours de la Risle, ses dépendances d'agrément. A deux kilomètres du centre de son habitation, il avait élevé au pied de la colline, et sur le bord d'une belle source, la colonne monumentale dont nous avons trouvé les fragments. Cette colonne, placée sans doute au centre d'une exèdre dont le baptistère postérieur aura reproduit la forme, avait le fût orné de belles feuilles d'eau qui formaient dans presque toute sa hauteur une imbrication interrompue de distance en distance par des bandeaux ornés de bossages en manière de pierres précieuses. Sur la colonne elle-même, à une certaine élévation, se détachait en relief une tablette dont l'inscription, qui nous est parvenue presque entière, atteste que Serquinius, en vertu d'un vœu, avait élevé le monument à Hercule Mercure, *Herculi Mercurio*. Cette divinité, qui participait sans doute des *Herméracles* envoyés d'Athènes par Atticus, et dont Cicéron orna sa villa de Tusculum, devait aussi, par le mélange d'idées dont elle rend témoignage, appartenir à l'olympé gaulois où les divinités locales semblent s'être formées d'importations orientales associées aux créations poétiques de la Grèce et aux formes du culte politique des Romains : combinaisons curieuses, et dont l'étude commencée depuis longtemps n'a pas fait jusqu'ici de progrès considérables.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'*Hercule Mercure* dédié par Serquinius n'avait pas les attributs du fils d'Alcmène. Il était chaussé de bottines, une draperie légère couvrait son épaule gauche. Quant à la tête de cette statue, seule partie qui soit intacte, elle offre avec certitude les traits idéalisés de Caracalla, qu'une flatterie servile (de nombreux monuments nous l'attestent) assimilait perpétuellement à Hercule. Il est donc hors de doute que Serquinius éleva son monument à Hercule Mercure alors que le jeune empereur avait atteint l'âge de la

puberté, ce qui place l'époque présumée de cette dédicace aux environs de l'année 210 de notre ère.

Ainsi nous avons un point de départ assuré, et à l'aspect des débris du monument, surtout de la tête d'Hercule, qui n'a subi pour ainsi dire aucune injure, il devient difficile de croire qu'une statue taillée dans la pierre du pays, tendre, friable, et sujette à se décomposer sous l'influence de la gelée, ait bravé pendant de longues années les intempéries d'un climat inégal et souvent rigoureux comme le nôtre. D'un autre côté, des inductions irrésistibles nous amènent à penser que la prédication du christianisme, qui fut cause de la destruction du monument de Serquinius, n'eut pas lieu beaucoup plus de trente ans après l'époque de sa consécration. C'est à partir de cette prédication, qui fut l'œuvre du premier évêque d'Évreux, Taurinus, invoqué depuis tant de siècles sous le nom de saint Taurin, que les résultats de nos investigations se multiplient.

Il existe une Vie de saint Taurin, dont les copies les plus anciennes remontent au ix^e siècle. Suivant l'auteur de cette vie, lequel se produit sous le nom de *Deodatus* et se donne pour un de ceux qui avaient reçu le baptême des mains de saint Taurin, celui-ci, après avoir abattu un fameux temple de Diane et établi la vraie religion dans la cité des *Aulerci Eburovices*, aurait été mandé *in villa Gisaica*, c'est-à-dire dans une propriété située près du bourg de *Gisacus*, par un magistrat romain, un consul, ou du moins un personnage consulaire (*consularis per Galliam*) du nom de Licinius, afin de rendre compte de la doctrine qu'il propageait au mépris des édits impériaux. Après avoir subi son interrogatoire dans la forme accoutumée, Taurinus aurait été frappé de verges, et Licinius, outré de colère en voyant sa femme s'intéresser au sort du vieillard, Licinius aurait été sur le point de faire subir à cette matrone compatissante le même supplice qu'au saint évêque, lorsqu'un message imprévu lui aurait appris que son fils, qui se livrait au plaisir de la chasse dans les environs d'Évreux, venait de succomber par suite d'une chute de cheval. Alors le théâtre du récit se transporte à Evreux même; le jeune homme est rap-

pelé à la vie par saint Taurin, et ses parents, touchés du miracle, embrassent la foi chrétienne avec le reste de la population.

Je dois dire que cette vie de saint Taurin, misérablement interpolée, a été traitée avec la dernière rigueur par les Bollandistes eux-mêmes. Ces illustres hagiographes ont été jusqu'à dire qu'on n'en pouvait absolument rien tirer d'authentique, *ex vita... nihil*. Mais les défiances de la critique se trouvent souvent démenties par une découverte plus récente, et c'est ce qui arrive encore cette fois. Au nombre des inscriptions que nous avons recueillies, il s'en trouve une, composée d'au moins quatre vers hexamètres, tracée certainement dans le cours du v^e siècle de notre ère, et qui démontre qu'à cette époque le martyre de saint Taurin à Gisacus était un fait avéré, de même qu'on y apprend que le lieu de ce martyre était l'emplacement même de notre découverte :

Hic ubi Taur[inus] virgarum ve[r]bere cæsus
Est Gisaci vicu[s].

Nous avons ici le nom de saint Taurin, la désignation précise de son genre de supplice, et le nom de la localité qui en fut le théâtre. Ce nom, qui se trouve sur deux monuments épigraphiques découverts au vieil Évreux¹, avait été cherché partout ailleurs qu'à sa vraie place, et faute de mieux, en quelque sorte, on avait transporté au village de Gisai-la-Coudre, c'est-à-dire au sein de l'ancienne forêt d'Ouche, la tradition du martyre de saint Taurin. Mais toute incertitude disparaît devant l'inscription que nos recherches nous ont procurée : Gisacus, désigné comme un bourg des Aulerques (*ex vico Gisaco Aulercorum*) dans une autre inscription qui fait aussi partie de notre butin, était situé sur la rive droite de la Risle, aux confins du territoire des Lexovii. La villa dans laquelle Licinius, également dénommé dans le premier texte, procéda à l'interrogatoire de saint Taurin et ordonna son supplice, s'étendait sur l'autre rive,

¹ V. l'éclaircissement A.

et le monument élevé par Serquinius en l'honneur d'Hercule Mercure touchait au bourg de Gisacus.

Il n'est donc plus permis de traiter la vie de saint Taurin avec le même mépris qu'autrefois : l'inscription du v^e siècle lui donne une autorité dont elle était dépourvue, et quand on l'étudie sous ce jour favorable, on commence à distinguer des parties qui n'ont pas dû subir d'altérations graves. De ce nombre est l'interrogatoire du saint évêque, recueilli sans doute au moment même, selon l'usage de la primitive Église. Cet interrogatoire, tiré d'actes sincères, offre des particularités qu'un faussaire n'aurait point supposées. « Adore mes dieux, » dit Licinius, et le saint lui répond : « Tes dieux où sont-ils ? *Licinius*. Les voici. *Taurin*. Quels sont leurs noms ? *Licinius*. Il y a Jupiter qui est d'or et Mercure qui est d'argent. — Tu dis, reprend vivement l'apôtre, que tu dois l'existence à ton dieu, pourquoi donc le gardes-tu renfermé dans ta cassette ? *Ut quid eum inclusum retines in scrinio tuo ?* » Lorsqu'on entend parler d'un *Mercuré d'argent*, de dimension à être conservé dans une cassette, on ne peut s'empêcher de penser à la statue de Mercure en argent repoussé, qui fut trouvée, à deux lieues de Gisacus, avec les vases du Villeret. Cette coïncidence avait frappé un antiquaire normand au moment de la découverte, et il en concluait, sans identifier précisément les objets, que le trésor du Villeret avait dû être enfoui par crainte de la poursuite des chrétiens. Mais les plus sages s'opposèrent alors à cette témérité, effrayés qu'ils étaient d'entendre invoquer une pièce aussi décréditée que la Vie de saint Taurin. Aujourd'hui que les parties saines et intactes de cette vie se laissent mieux voir, le rapprochement que je viens de rappeler, et qui du reste avait reçu l'approbation de M. Raoul-Rochette, ne prend-il pas une certaine consistance ?

Dans le chapitre de la Vie de saint Taurin le plus évidemment altéré peut-être, on donne pour père à cet évêque un Romain du nom de *Tarquinius*, et sa mère est une Grecque appelée *Euticia* ; celle-ci professait le christianisme, et dans l'interrogatoire emprunté aux Actes sincères, Licinius se vante de l'avoir

immolée six ans auparavant aux dieux de Rome. On peut s'étonner que notre antique cimetière, dans cette partie de la Gaule, nous ait fourni même une inscription grecque : en effet, nous n'en avons trouvé qu'une seule ; les caractères en sont remarquablement beaux, assez purs pour qu'on puisse faire remonter le monument jusqu'au ^{III}^e siècle, et c'est l'épithaphe d'une *Eutychia*, c'est-à-dire d'une femme qui s'appelait à peu de chose près comme la mère de saint Taurin, *honorablement ensevelie par son fils*, dit la vie de l'apôtre des Eburoviques (*matrem suam honorifice sepelivit*). S'il y a chance pour que l'*Eutychia* de notre inscription soit la même que l'*Euticia*, mère de saint Taurin, suivant l'auteur de sa Vie, pourquoi le nom du père de cet évêque n'aurait-il pas subi une altération à peu près équivalente ? et qui pourrait nous empêcher désormais de comparer le prétendu *Tarquinius* avec le *Serquinius*, auteur du monument à Hercule Mercure ? La conclusion est si directe, qu'il n'y a guère moyen de s'en abstenir. Comment croire qu'un Romain du temps de l'Empire eût porté le même nom que les rois étrusques de la Rome primitive ? La critique, en présence d'une énonciation peu probable, laissait tomber de ses mains le manuscrit qui la contenait ; et, cependant, avec un léger changement justifié par un texte, le nom invraisemblable devient un renseignement précieux.

On pourrait aller plus loin encore.

Saint Taurin n'est pas seulement le fils de Serquinius et d'Eutychia ; les actes de son martyre lui donnent une origine illustre et nous apprennent en même temps que le personnage consulaire, du nom de Licinius, qui le fit frapper de verges, était son neveu du côté maternel. Le seul Licinius contemporain de saint Taurin, qui eût été consul avant cet événement, est P. Licinius Valerianus, qui parvint à l'empire en 253 ; et qui termina par une ignominieuse captivité chez les Perses une vie illustrée d'abord dans les plus grandes magistratures, et qu'entourait une rare considération. Valérien avait été marié deux fois ; sa seconde femme, dont les médailles ont révélé le nom, s'appelait *Mariniana*, et le fils de Lici-

nus, rendu à la vie par saint Taurin pour recevoir le baptême, mais qui mourut presque immédiatement après, est désigné sous le nom de *Marinus*. On ignore complètement, du reste, quelle fut la patrie de Valérien, et rien ne s'oppose à ce qu'il ait tiré son origine de quelque puissante famille de la Gaule. Ainsi le père de Gallien et le prisonnier de Sapor, après avoir persécuté les Chrétiens (on trouve encore ailleurs des traces de ces poursuites¹), aurait conçu, sous l'impression des événements accomplis dans notre province, un sentiment profond de vénération et d'attachement pour la vraie religion. On comprendrait ainsi beaucoup mieux l'éloge que saint Denys d'Alexandrie décernait aux commencements de son règne, lorsque cet évêque, dans une lettre citée par Eusèbe, présentait Valérien comme plus favorable aux Chrétiens que les empereurs mêmes qui avaient fait profession ouverte de la foi nouvelle, et montrait sa maison remplie de fervents adorateurs du Christ, en un mot, plus semblable à une église qu'à un palais. Plus tard seulement, et après la mort de Mariniana, il en revint à ses anciennes fureurs, attirant sur sa tête la punition terrible que Lactance a éloquemment décrite dans son livre *de la Mort des Persécuteurs*.

Mais ces derniers résultats sont de ceux qu'il faudrait établir au moyen d'une discussion approfondie. J'en reviens donc à ce qui est positif, et je n'hésite pas à reconnaître dans saint Taurin lui-même l'auteur de la destruction du monument élevé à Hercule Mercure, et de la substitution à ce monument du baptistère dont nous avons reconnu et étudié les débris. Dans cette circonstance, nous pouvons encore nous appuyer sur l'historien de l'apôtre des Eburoviques, quand il nous représente son héros comme *détruisant partout les idoles et consacrant des églises à Jésus-Christ*.

Maintenant nous savons l'origine de la religion attachée aux lieux que nous avons explorés; l'étonnement que nous éprouvions d'abord en voyant les marques de la vénération des Chré-

¹ V. l'éclaircissement B.

tiens prodiguées à un monument tombé plus tard dans un tel oubli, cesse devant une explication précise et naturelle. Nous ne pouvons d'ailleurs nous appesantir ici sur l'examen du singulier édifice construit à la place de l'exèdre de Serquinius. La cuve elliptique destinée à administrer le baptême par immersion, le mur à hauteur d'appui qui entoure la cuve et en épouse la forme, l'étroit et oblique passage qui y conduit, le rebord hémisphérique qui règne autour de l'ellipse, l'absence bien constatée de coupole ou même de toiture, et par conséquent l'existence, observée peut-être pour la première fois, d'un baptistère chrétien à ciel ouvert, tout cela constitue un ensemble dont la rudesse s'accorde avec la simplicité du christianisme naissant. Et en même temps, on ne peut s'empêcher d'être frappé de la ressemblance qu'offre, pour la figure et même pour la dimension, notre cuve baptismale, creusée grossièrement dans un bloc de la pierre du pays, avec les baignoires de porphyre, du genre de celles qui se conservaient soit à la cathédrale de Metz, soit à Saint-Denis, et dont la dernière passait pour avoir servi au baptême de Clovis.

Après être entrés dans le baptistère de saint Taurin, et l'avoir reconstruit en imagination tel qu'il existait peut-être il y a bien peu de temps, nous nous trouvons entourés des plus vieux et des plus vénérables souvenirs du christianisme. Notre attention est d'abord attirée par les inscriptions monumentales dont on avait décoré, dans un temps sans doute postérieur à la construction de l'édifice, le dedans et le dehors du recouvrement convexe de l'enceinte. Sur la face extérieure, c'était l'inscription souvent répétée à cette époque : *Fiat pax [intran]tib[us]*, que la paix soit avec ceux qui entrent dans cette enceinte. Au fond du baptistère on lisait : *Christe spi[rit]us*, *sus[ci]pe or[at]ione[m] nostram*], ô Christ-esprit¹, exaucez notre prière ; et au-dessus étaient gravés les emblèmes des premiers siècles, la colombe, le vase eucharistique et le chrisme formant une croix aux bras de laquelle sont suspendus l'*alpha* et l'*oméga*, arran-

¹ V. l'éclaircissement C.

gement adopté comme une protestation contre les Ariens après le concile de Nicée.

L'impression causée par ces objets, qui nous reportent au v^e siècle, s'accroît encore à l'examen des fragments de vases qu'on recueille au milieu des décombres. Nous y retrouvons en effet presque tout le symbolisme des catacombes, la croix grecque, les différentes formes du monogramme de Jésus-Christ, le mystérieux poisson, la palme, avec les acclamations signalées par les explorateurs de la Rome souterraine, [*pie*] *zes[es]*, *bois*, *et tu vivras*, formule grecque écrite en lettres latines et qui fait allusion au sacrement de l'Eucharistie, *vivas in Deo*, *vis en Dieu*, tracé avec tant d'élégance sur un vase rouge d'une pâte si parfaite, qu'on craindrait de se tromper en ne remontant pas, à l'aide de cette indication, jusqu'au siècle même de saint Taurin.

Alors se déroule la série des noms de ceux qui ont laissé sur la cuve du baptistère ou sur le mur qui l'entoure la trace de leur passage et le souvenir de leur vénération. Cette série se complète par celle des épitaphes du cimetière, accompagnées presque toujours de la formule primitive *in pace* : double chaîne qui semble commencer avec la religion même du lieu et s'interrompt, ainsi que les caractères paléographiques des inscriptions le démontrent, à la fin du vi^e siècle, ou dans les premières années du vii^e. La limite que nous venons de déterminer ne répond à aucune invasion, à aucune catastrophe politique dans notre pays; mais on l'explique aisément par cette circonstance, que les reliques de saint Taurin, dont la trace s'était perdue peu de temps après sa mort, à la suite des désastres du pays, ne furent retrouvées, par l'évêque Laudulphe, que sous le règne de Clotaire II, c'est-à-dire à l'époque même où s'arrête la suite de nos monuments. Dans un beau récit des derniers moments de saint Taurin, qui contient la vie de cet évêque, et qui porte des caractères d'authenticité, l'apôtre des Eburoviques prédit la destruction prochaine de la cité qu'il avait évangélisée; et effectivement, vers la fin du règne de Valérien, à l'époque où nos calculs

placent la mort de saint Taurin, commença, pour les côtes septentrionales de la Gaule, l'invasion des pirates Francs et Saxons qui promenèrent au loin l'incendie et le pillage, et ne furent réprimés que vers la fin du ⁱⁱⁱ^e siècle par la main vigoureuse de Carausius. On comprend qu'après de telles dévas-tations, le souvenir du lieu où les disciples de saint Taurin avaient caché le corps de leur maître se fût entièrement obli-téré, et, tant que sa tombe fut ignorée, le concours des fidèles se porta vers les lieux où s'était conservé le souvenir de ses combats pour la foi. Mais quand on eut retrouvé les reliques du saint confesseur et bâti une église sur l'emplacement de son tombeau, le silence se fit autour du baptistère de Gisacus, longtemps avant que les ravages des Normands n'eussent effacé jusqu'au nom même de la bourgade gau-loise.

L'étude des noms propres que nous avons recueillis four-nit des inductions intéressantes : on y remarque surtout des formes purement latines, quelques-unes d'origine grecque, et une seule, jusqu'à présent, de physionomie gauloise, tant l'empreinte romaine s'était marquée sur la population de nos contrées. A côté de *Viriodurus*, qui, après avoir exercé, sans doute à la cour des empereurs, la profession de porteur de litière, était venu mourir au lieu de sa naissance, nous trou-vons d'une part *Eugenius* et *Theodorus*, de l'autre *Firmus*, *Lætus*, *Sextus*, *Vincentius*, *Frumentius*, *Fortunatus*, *Festus*, *Optatus*, *Rusticus*, *Liberius*, *Gentianus*, *Ursus*, *Laurentius*, *Clemens*, *Barbara*, *Columba*, et d'autres encore, tous noms romains et dont pas un ne tire son origine des idiomes de l'Orient par l'intermédiaire de l'Évangile. Le caractère dans lequel ces épitaphes sont tracées est généralement très-pur ; on n'y rencontre pour ainsi dire aucun exemple des substi-tutions de lettres et des orthographes défectueuses dont abondent les inscriptions des bas temps. La forme des let-tres pourrait souvent convenir, même au second siècle de notre ère ; un grand nombre de monuments se placent commodé-ment dans le ^v^e, et parmi ceux qu'à des signes positifs on re-

connaît pour avoir été tracés dans le vie siècle, la pureté des éléments de l'écriture et la correction du style ont subi moins d'altération peut-être qu'à Rome même. Les épitaphes métriques, qu'il n'est pas difficile de compléter, se distinguent par la pureté du langage et un certain degré d'élégance. Sur l'une on lit :

Ga[llius hic tegitur juvenis] sub cl[ave sepulcri].
 Servatu[r corpus,] spiritus a[stra colit].

sur l'autre, qui indiquait le tombeau d'un enfant :

Corpus in hoc [tumulo] Tuti servatu[r amati]
 Quem matri [rapuit] mors [inimica suæ].

Ce nom de *Tutus*, qui n'est certainement pas commun, a déjà paru dans notre pays; les plus beaux vases de la découverte du Villeret ont été dédiés à Mercure Auguste par *Q. Domitius Tutus*. Ce nom s'était donc transmis dans les mêmes lieux, soit par le sang, soit par les affranchissements.

Parmi nos monuments funèbres dont la formule varie peu, on distingue une épitaphe tracée en grandes lettres d'un beau caractère et qui se lit : SVR[o] FAM [VLVS] DE[I]. Ce titre de *serviteur de Dieu*, sauf des exceptions propres à certaines contrées, semble indiquer, sur les inscriptions des premiers siècles chrétiens, l'adoption de la vie religieuse¹. Si le temps nous a enlevé la désinence du nom qui désignait notre solitaire, la tradition va combler immédiatement cette lacune, et fournir un exemple frappant de la persistance et de la fidélité des souvenirs populaires à l'égard des personnages éminents par leurs vertus. La Chapelle-Saint-Eloi, que je possède, située à quelques centaines de pas du baptistère de saint Taurin, et dont la partie la plus ancienne remonte à la première moitié du XI^e siècle, renferme la statue, grossièrement renouvelée à une époque très-moderne, d'un personnage vêtu en moine, et au-dessous duquel est

¹ V. l'éclaircissement D.

écrit le nom de *saint Suron*. Ce saint, sur lequel les martyrologes n'apprennent rien, est l'objet d'un pèlerinage qui a conservé toute sa ferveur ; on l'invoque pour la guérison de certaines maladies, et la source qui sort de la chapelle passe pour avoir une vertu miraculeuse. Les savants en étaient réduits aux conjectures à l'égard de saint Suron, et les ecclésiastiques suspectaient l'origine de son culte. Maintenant, grâce à notre découverte, nous ne pouvons plus douter que saint Suron, dont le nom est de forme latine, n'ait vécu de la vie religieuse dans le lieu consacré par le souvenir de saint Taurin, et qu'il n'ait continué de sanctifier le monument vénérable des premiers combats du Christianisme dans nos contrées. Une note relevée sur un manuscrit de Fécamp par un diplomate éminent, M. Léopold Delisle, fait voir qu'à Evreux, sous le règne de Philippe-Auguste, on trouva dans la châsse de saint Taurin des reliques de saint *Syrin* (*Syrinus*). C'est évidemment le même personnage, et l'on comprend aujourd'hui le motif de cette association.

Les inscriptions des temps antérieurs à l'établissement des conquérants germains dans la Gaule ne nous ont offert jusqu'à présent aucune indication chronologique ; mais à partir du vi^e siècle, les dates du règne des monarques Mérovingiens se montrent et se multiplient. Malheureusement aucune de celles dont les vestiges nous sont parvenus n'est complète : il y en a de Childebart I^{er} et d'un Clotaire qui est peut-être le second. En même temps nous voyons arriver les noms d'origine barbare : un *Baudulfus* s'est inscrit sur une des pierres de l'Eglise attenante au baptistère, et dont on retrouvera sans doute les assises inférieures ; un *Teudulfus*, mort à vingt-un ans, reposait dans le cimetière. Mais ce qui devait à juste titre exciter notre attention, c'est la trace laissée par des personnages qui appartiennent à l'histoire. Sous ce rapport, je ne pense pas qu'aucun sanctuaire ait fourni jusqu'ici rien d'aussi digne d'intérêt que le nôtre, puisqu'on lit sur les pierres de notre baptistère le nom et en quelque sorte la signature du fils et successeur de Clovis, Childebart I^{er}, et du contemporain, du

conseiller, de l'ami de ce dernier prince, saint Germain d'Autun, évêque de Paris. On avait par le célèbre autel du Ham, conservé aujourd'hui dans la bibliothèque publique de Valogne, et qui fut dédié sous Thierry III, dans le viii^e siècle, la preuve que les personnages éminents de cette époque, tels que les évêques, ne dédaignaient pas de graver leurs noms sur les monuments célèbres par leur sainteté¹. C'est ce qu'ont fait, pour le baptistère de saint Taurin, et Childebert et saint Germain de Paris. Les deux inscriptions qui s'éclairent mutuellement, paraissent avoir été tracées par la même main. Le mémorial de saint Germain est en quatre lignes, d'un caractère cursif, remarquablement ferme et élégant pour l'époque, qui tient à la fois de l'écriture employée sur les tablettes par les Romains du Haut-Empire, et de celle dont les plus anciennes chartes sur papyrus offrent le modèle. On lit : *Germanus... fui anno 5 M, regnante Childeberto : moi Germain, je suis venu ici l'an 46 du règne de Childebert*. La date est en grec, comme il convenait à un homme élevé dans les écoles d'Autun, où toute tradition des études helléniques n'était pas encore effacée. L'an 46 de Childebert, 557 de notre ère, répond à l'époque où saint Germain, élevé sur le siège épiscopal de Paris, ne quittait plus le souverain qui l'avait adopté, et exerçait sur les derniers jours du fils de Clotilde une influence salutaire. Si, comme il paraît certain, nous avons sous les yeux un *specimen* authentique de l'écriture de saint Germain, nul doute qu'il n'ait aussi gravé le nom du prince qu'il accompagnait.

Ce nom est groupé en monogramme, suivant l'usage officiel de l'époque. Aucune charte authentique ne nous a transmis jusqu'ici la signature de Childebert ; mais le monogramme que nous avons relevé sur le baptistère de saint Taurin, comparé à ceux des princes ostrogoths ou bourguignons, rend une autorité singulière à des combinaisons du même genre, émanées de Clovis I^{er} et de Clotaire I^{er}, qui furent recueillies par Du

¹ Je dois ce renseignement précieux à M. Edmond Le Blant, auteur d'un beau travail sur les *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, couronné par l'Académie des Inscriptions, et qu'on imprime en ce moment.

Cange, mais que les bénédictins n'osèrent insérer dans le *Nouveau traité de diplomatique*¹. M. le Prévost, notre savant confrère, me rappelle à propos que Childebert I^{er} possédait dans notre voisinage plusieurs palais qu'il devait souvent habiter, et d'ailleurs à l'époque de sa visite au baptistère de saint Taurin, qui est celle de la révolte de Cramne en Aquitaine, le roi de Paris a pu faire un voyage en Neustrie, pour se rapprocher du neveu dont il soutenait l'entreprise. Quant à saint Germain, sa Vie, écrite par Fortunat, nous montre la trace de ses miracles à Épône, à Mantes, et plus loin à Tassilly, dans l'ancien Hiémois, à peu de distance de Falaise. Notre monument marque une station intermédiaire dans le même voyage du saint prélat.

A côté du monogramme de Childebert I^{er} et de l'inscription de saint Germain de Paris, on lit un troisième nom, qu'il est bien difficile de séparer des deux premiers, c'est celui de *Clodoald*. N'y a-t-il pas quelque vraisemblance à ce que le fils encore jeune de Clodomir, irrévocablement voué à la vie religieuse, ait accompagné, sous l'égide de saint Germain, son oncle Childebert dans son voyage, Childebert conquis désormais à la religion, et qui d'ailleurs, au milieu de ses remords, devait se souvenir qu'il avait au moins cherché à protéger le second frère de Clodoald, contre la cruauté ambitieuse de Clotaire I^{er}? Mais le nom de *Clodoald* offre une particularité inattendue : il est conçu dans un caractère qui n'est ni latin, ni grec ; en un mot, il est écrit en lettres *runiques*, et ce n'est pas le seul exemple que nous ayons trouvé de l'emploi de cette écriture. Un autre Franc, du nom de *Herman*, s'était inscrit en runes sur la vasque dans laquelle il avait sans doute reçu le baptême. Neuf épitaphes sur tuiles à rebord, dont trois bilingues, offrent les noms de personnes des deux sexes, semblables à ceux qu'on rencontre le plus fréquemment parmi les Francs Saliens ; deux de ces inscriptions portent leur date. Voilà donc des exemples indubitables de l'emploi des runes germaniques,

² V. l'éclaircissement E.

remontant à la première moitié du ^{vi}e siècle, et c'est là sans contredit, des résultats que nous avons rencontrés jusqu'ici, celui qui offre le plus frappant caractère de nouveauté.

De tous les écrivains de l'époque mérovingienne, le seul qui ait parlé des runes est Fortunat (vii, 18), lequel florissait à la fin du ^{vi}e siècle. Mais c'est en faisant de l'érudition, et en accumulant tout ce qu'il savait sur les divers genres d'écriture, que le poète chrétien mentionne les caractères runiques. Il se plaint d'un ami qui ne lui écrivait point, et lui dit en substance : Est-ce que le papier vous manque ? Employez telle matière et tel caractère que vous voudrez ; servez-vous de l'hébreu ou du grec, ayez recours aux lettres des Achéménides,

Doctus Achæmeniis quævis præscribito signis,

(Ce qui indique évidemment l'alphabet pehlvi, gravé sur la monnaie des Perses Sassanides, qui circulait alors dans l'orient de l'Europe), ou bien enfin :

Barbara fraxineis pingatur runa tabellis,
Quodque papyrus agit, virgula plana valet.

« Tracez des runes barbares sur des tablettes de bois de frêne, » qui font l'office du papyrus. » Fortunat, dans son voyage d'Italie en France, avait traversé la Germanie, ses relations étaient intimes avec plusieurs des personnages les plus illustres de cette contrée, et il devait avoir rencontré chez les Germains l'usage qu'il décrit ; mais rien, dans ce qu'il en dit, ne semble se rapporter au pays qu'il habitait.

Cependant au nombre de nos textes runiques est un fragment qui indique une date du règne de Childebert I^{er} ; ce prince, qui mourut au milieu du ^{vi}e siècle, avait donc encore vu ses sujets se servir des caractères apportés du fond de la Germanie, et si le nom de Clodoald est celui de son neveu, il faut que l'enseignement de l'écriture nationale ait fait partie de l'éducation des descendants de Clovis, à la seconde génération.

Mais arrivé sur ce terrain, je dois me rappeler mon incompetence, et, me bornant au rôle de rapporteur, j'indiquerai succinctement les opinions des savants versés dans l'étude des antiquités germaniques. Notre illustre confrère, M. Jacob Grimm, que j'ai consulté à ce sujet, a bien voulu me répondre avec une ponctualité dont je le remercie. Il attache, comme je le faisais déjà, une sérieuse importance au résultat de ma découverte : il remarque que le caractère de nos inscriptions s'éloigne des runes anglo-saxonnes comme de celles que Hraban-Maur attribue aux Marcomans, et se rapproche des scandinaves, sans pourtant se confondre avec ces dernières. L'O est commun aux Anglo-Saxons ; l'F ne se retrouve que dans les lettres d'origine évidemment germanique, au moyen desquelles Ulphilas, dans le iv^e siècle, compléta l'alphabet des Goths convertis au christianisme. Quelques formes de dialecte, quelques emplois de lettres, étonnent le vénérable patriarche de la philologie allemande, et en effet cette révélation inattendue de l'écriture et de la langue propre aux Francs Saliens tend à distinguer plus fortement ce peuple des autres groupes germaniques, et à le reporter notablement du côté des Scandinaves : ce qui d'ailleurs s'accorde avec les traditions poétiques communes aux peuples de l'extrême nord et à la nation qui fonda notre première dynastie.

Les noms tracés sur nos épitaphes runiques, Sigefried, Hagen, Sigebert, Ingomer, Clotilde, Nantechilde, Cremhilde sont ceux qu'on rencontre dans l'antique épopée germanique ou dans la famille des Mérovingiens. Quant à la date qu'il faut attribuer à ces monuments, indépendamment de la manière dont ils s'encadrent dans l'ensemble de nos richesses, nous possédons des indications positives. J'ai déjà cité le fragment qui faisait partie d'une épitaphe datée du règne de Childebert. Une autre inscription, qui heureusement nous est parvenue dans son intégrité, est ainsi conçue : *Ingomer, fils de Hagen, en paix, sous le règne de Clovis, consul*. La formule *in pace* se trouve traduite par *in Friede*. Le titre de consul est transcrit sans altération en lettres runiques (*Konsoul*). Il va sans dire que l'Ingomer dont on

déposa le corps auprès du baptistère de saint Taurin n'avait rien de commun avec l'enfant du même nom, que Clovis perdit avant la bataille de Tolbiac, et que le roi barbare croyait avoir été frappé par la vengeance de ses dieux, parce que sa mère Clotilde lui avait donné le baptême. Indépendamment de l'intervalle des temps et des lieux, nous n'avons dans le cimetière de Gisacus que des sépultures modestes, et rien n'indique qu'aucun personnage de sang royal y ait été enseveli. Mais l'Ingomer, dont nous possédons l'épithaphe, avait cessé de vivre à l'époque où Clovis, ayant reçu de l'empereur Anastase les insignes du consulat, célébra dans Tours la pompe triomphale que le père de notre histoire a décrite. Cet événement eut lieu en 510, et Clovis mourut l'année d'après. Ce point fixe nous permet, d'accord avec les juges les plus compétents, de ranger ici nos textes runiques parmi les monuments les plus anciens que l'on possède de la langue et de l'écriture des Germains.

L'emploi des runes n'était pas nouveau quand les soldats de Clovis, établis dans notre province, en laissèrent la trace au pied du monument élevé par saint Taurin. Déjà plusieurs savants ont reconnu l'origine orientale de cette écriture, et l'on est autorisé à croire que les tribus germaniques et scandinaves, après l'avoir empruntée à l'une des plus anciennes civilisations de l'Asie, l'avaient conservée depuis le temps où elles erraient encore sur les rivages du Pont Euxin. Ainsi s'éclaire de plus en plus la grande marche des peuples du sud-est au nord-ouest de l'ancien monde, et notre découverte tiendra désormais une place honorable entre les faits qui ont appris à l'Europe l'origine de ses habitants.

En même temps on ne peut qu'être frappé de la double influence qui s'exerça sur les tribus franques lors de leur établissement dans notre pays. En appropriant à leur langue la formule des catacombes, *in pace*, elles montraient l'ardeur de leur attachement pour la foi religieuse qui donnait enfin un aliment substantiel à leur instinct de spiritualité. En proclamant le titre de *Consul* que leur souverain venait de recevoir, elles témoignaient du respect involontaire qu'inspirait la grandeur ro-

maine à ceux même qui en dispersaient les débris. Cependant les guerriers qui avaient brandi la framée, venaient, à leurs derniers moments, solliciter un asile autour d'un lieu sanctifié par la religion de Jésus-Christ, et si, dans leur tombeau, on les distinguait encore à leur langue et à leur écriture, comme pendant leur vie ils s'étaient tenus isolés par leur loi, devenus enfants d'un même Dieu, ils se couchaient entre les générations romaines, avec l'espérance d'une glorieuse et commune résurrection.

Je n'ignore pas qu'ailleurs, et même assez près de nous, à l'aide de patientes et ingénieuses recherches, on a cru parvenir à des résultats bien différents. Suivant l'auteur des explorations dont je parle, les Francs établis dans la Gaule auraient continué de camper à part dans le tombeau comme pendant la vie. Si ces dernières conclusions subsistent, il n'en est pas moins vrai que celles auxquelles nous sommes arrivés s'accordent bien mieux avec ce qu'on sait de la *France formée par les Evêques*.

Il ne fallait rien moins que des résultats aussi considérables pour justifier la témérité dont je viens de faire preuve, en communiquant à un auditoire aussi imposant le récit de nos émotions de famille ; mais l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres s'est émue presque autant que nous, et c'est sur son ordre que j'apporte ici le récit des vacances d'un antiquaire.

NOTE

SUR L'ÉPOQUE ET SUR LA FAMILLE DE SAINT TAURIN,

PREMIER ÉVÊQUE D'ÉVREUX.

Lue à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa séance
du 13 octobre 1854.

La découverte faite en dernier lieu dans le cimetière mérovingien dont j'ai déjà entretenu l'Académie, d'une inscription métrique, portant le nom de *saint Taurin*, premier évêque d'Évreux, vient résoudre le problème soulevé par l'accumulation de tant de marques de la vénération des premiers chrétiens pour un lieu aujourd'hui totalement inconnu. Cette inscription, qui malheureusement n'est pas complète, commence ainsi :

Hic ubi Taur[inus] virgarum ve[r]bere cæsus,
Est Gisaci.

et au troisième vers

Hic ubi Licini

De ces fragments, il résulte avec évidence que la localité où nous venons de trouver tant de monuments précieux, est le *Gisacus* dont il est question dans la vie de saint Taurin, et qu'une opinion erronée plaçait dans une autre partie du département de l'Eure ;

Que la tradition suivant laquelle saint *Taurin* aurait été amené à *Gisacus* et battu de verges par ordre d'un magistrat romain, nommé *Licinius*, était beaucoup plus ancienne que les rédactions qu'on possède de la Vie de saint Taurin.

En effet, la moins récente des copies de cette Vie est attribuée par

les Bollandistes au ix^e siècle, et notre inscription remonte certainement au v^e.

Il suit de là que le document littéraire dans lequel se trouvent racontées les circonstances auxquelles fait allusion l'inscription par nous découverte, reprend une autorité dont la critique moderne l'avait entièrement dépouillée.

La Vie de saint Taurin a été traitée avec la dernière sévérité par les Bollandistes ; ils ont déclaré qu'on n'en pouvait absolument rien tirer : *Ex vita.... nihil*.

Quant à nous, et indépendamment du témoignage de l'inscription, nous y distinguons deux parties empreintes d'un caractère de sincérité. C'est d'abord l'interrogatoire de saint Taurin par Licinius, qui nous semble avoir été tiré d'actes rédigés immédiatement après le martyre, suivant l'usage suivi dans la primitive Église, et ensuite le récit des derniers moments du bienheureux. Nous croyons aussi que la mention du nom de l'auteur, Deodatus, l'un des habitants d'Évreux qui avaient reçu le baptême des mains de saint Taurin, est exacte, ainsi que l'énonciation du lieu où ce Deodatus écrivait ses souvenirs, *civitate Mediolanis*, qui ne peut être que *Mediolanum Aulercorum*, bien qu'on ait jusqu'ici traduit ce nom par celui de *Milan*.

Si, dans le v^e siècle, au lieu même où Taurin avait confessé la foi, on rappelait ces circonstances comme un souvenir glorieux, il va de soi que saint Taurin avait dû vivre assez longtemps auparavant, à l'époque où l'exercice du christianisme était encore interdit. Saint Taurin est donc nécessairement antérieur au v^e siècle, et il faut placer son épiscopat avant Constantin.

Pour déterminer l'époque de saint Taurin, la Vie de cet évêque est loin d'offrir un point d'appui solide. Il est arrivé à ce document ce qu'ont éprouvé si fréquemment les pièces du même genre : non-seulement on a chargé le texte primitif d'un surcroît de merveilleux, mais encore, en remaniant le style, on y a introduit des expressions qui ne conviennent pas à l'époque de la rédaction originale, et l'on s'est efforcé de faire remonter l'âge du saint aussi haut que le permettait l'histoire même de la diffusion de l'Évangile.

Saint Taurin est mis en rapport avec saint Denis, évêque de Paris ; on met entre l'âge de chacun d'eux une différence de cinquante ans, et, malgré cet intervalle, saint Taurin doit avoir quitté Rome, sa patrie, lorsque le pape saint Clément était encore vivant, pendant la persécution de Domitien.

Nous rencontrons ici un des problèmes dont les auteurs de l'histoire ecclésiastique des Gaules sont le plus sérieusement préoccupés,

problème que chaque jour on remet encore en question. Qu'il nous suffise, pour le moment, d'appeler l'attention sur deux passages de Fortunat qui peuvent servir à débrouiller le chaos. Fortunat a célébré le saint évêque de Paris en prose et en vers. Il dit en vers (II, 10) que le patron de notre capitale y était venu :

Clemente Roma præsule,

ce qui semble contredire formellement l'assertion de son contemporain et ami Grégoire de Tours.

Mais en prose (*Acta S. Dion.*, 3), il se contente de raconter que saint Denis avait reçu la mission *a successoribus apostolorum*, et c'est au fond tout ce qu'on savait à son époque. Cela revient à ce que dit Innocent I^{er}, dans une lettre authentique, que les Papes avaient présidé à l'apostolat des Gaules. Il faut en conclure seulement que la mission de saint Denis était fort ancienne.

Nous ne savons pas si en effet saint Taurin avait été consacré par saint Denis : cette partie du récit de sa vie est malheureusement trop altérée et trop suspecte ; mais il appartenait, de même que saint Denis, à une époque qu'on pouvait justement appeler encore celle *des successeurs des Apôtres*. Il était Romain de naissance : la partie authentique de son interrogatoire le prouve ; cela doit avoir suffi, de même que les pouvoirs qu'il tenait de Rome, pour qu'on l'ait fait naître dans la capitale de l'ancien monde ; et quant à la mention du nom de Domitien, elle indique seulement, selon nous, que la famille de Taurinus se rattachait, par son origine, probablement par quelque affranchissement, à celle de l'empereur Domitien, ou simplement à la *Gens Domitia*¹.

Les monuments que nous avons découverts nous permettent d'aller plus loin. La mission de saint Taurin est nécessairement postérieure au règne de Septime-Sévère. Saint Taurin fut amené à Gissacus, interrogé par Licinius, et battu de verges, probablement à l'endroit même où nos trouvailles ont eu lieu. Déjà la femme de Licinius était bien disposée en faveur du christianisme, et la Vie de saint Taurin parle de la conversion de Licinius lui-même. En même temps, on apprend que saint Taurin détruisait partout les idoles, et consacrait des églises à Jésus-Christ, *circumquaque idola destruere et ecclesias Christo consecrare*, et l'on ne peut guère douter que le baptistère tout à fait primitif construit à l'emplacement même de son martyre, avec les débris d'un monument en l'honneur d'Hercule

¹ Voir plus haut, p. 19, les observations relatives à Q. Domitius Tutus.

Mercuré, n'ait été son ouvrage. Or le monument païen, dont les fragments ont passé dans le baptistère, n'avait pu être élevé avant le règne de Septime-Sévère. Non-seulement on y a trouvé un grand bronze de ce prince (ce qui ne serait pas une preuve suffisante), mais encore l'Hercule Mercure consacré par Serquinius offre les traits de *Caracalla*. Ce prince, représenté barbu, avait au moins vingt ans lorsque Serquinius lui adressa cette flatterie si commune à son époque ; par conséquent le monument en l'honneur d'Hercule Mercuré ne peut être antérieur à l'an 208 de notre ère. On est donc contraint de placer les commencements de l'apostolat de saint Taurin après les premières années du III^e siècle.

La limite extrême de la vie de saint Taurin me semble indiquée par une autre circonstance, rapportée dans la partie authentique de son histoire. Cet évêque, avant de mourir, prédit que son diocèse serait bientôt ravagé et sa ville épiscopale détruite par des Barbares venus de l'Orient. Dans le III^e siècle et dans la Normandie, il ne peut être question, en pareil cas, que des dévastations opérées sur nos côtes par les pirates francs et saxons. Ces ravages doivent avoir commencé vers l'époque de la captivité de Valérien (260) et prirent fin lorsque Carausius entretenait une flotte vigilante sur les rivages de la seconde Lyonnaise, de la Belgique et de la Grande-Bretagne (vers 280).

Outre cela, saint Taurin, avant de mourir, dit à ceux qui l'entouraient : *Nuntiate beato Sixto Apostolico diem mei exitus, si adhuc martyrio non est coronatus*. On a cru qu'il était ici question du pape saint Sixte I^{er}, qui occupa le Saint-Siège de l'an 117 à l'an 129, et c'est ce qui aura contribué à faire croire que saint Taurin était né dans le premier siècle ; mais le temps de saint Sixte I^{er} ne fut pas un temps de persécution, et l'on ne dit pas positivement qu'il ait souffert le martyre, tandis que saint Sixte II périt en 258 ou 259, après Etienne I^{er}, dans le feu de la persécution de Valérien. On doit remarquer encore qu'à partir de 257, Postume régnait en Gaule, que les chrétiens y étaient paisibles, et que les communications étaient coupées avec Rome. Toutes ces circonstances concordent avec les paroles que Deodatus met dans la bouche de saint Taurin mourant ; il faut en conclure que cet évêque cessa de vivre vers 259, environ un an avant la captivité de Valérien, et à l'époque même où les populations germaniques, refoulées sur le Rhin par Postume, embrassaient la vie de pirates, et prenaient à revers, avec leurs barques, la province dont elles ne pouvaient forcer l'entrée par le continent.

Nous connaissons donc les limites des temps de l'apostolat de saint

Taurin; peut-être allons-nous recueillir d'autres lumières sur son origine et sa famille.

La Vie lui donne pour père le Romain *Tarquinius* et pour mère la Grecque *Euticia*.

Ce nom de *Tarquin* est peut-être ce qui a paru le moins vraisemblable et le moins possible.

Mais nous avons l'auteur du monument renversé par saint Taurin, *Serquinius*, lequel a donné son nom à la localité voisine, *Serquiniacus*, et nous apprenons que *Licinius*, qui interrogeait *Taurinus* à *Gisacus*, tout à côté de *Serquiniacus*, avait pour aïeul le père de saint Taurin; *tuus enim pater meus fuit avus*. Six ans auparavant, *Licinius* avait fait mourir *Euticia* qui, celle-là, n'était pas son aïeule (il en parle comme d'une étrangère), ce qui prouve que le père de saint Taurin s'était marié deux fois. C'était donc du côté de sa propre mère que *Licinius* se trouvait allié à *Taurinus*, puisque leur rapport de parenté se trouve exprimé par le mot de *consobrinus*, propre à la ligne maternelle¹. La femme de *Tarquinius*, citoyen romain, est une Grecque chrétienne, du nom d'*Euticia*. Or la seule inscription grecque que nous ayons trouvée, est le *titulus* d'une *Eutychia*,

ENIPIN
EYTYXI

écrit sur une tuile à rebord, en belles lettres carrées qui sont au moins du iv^e siècle, et qui, sans difficulté, peuvent remonter au iii^e. La Vie rapporte que saint Taurin rendit les honneurs funèbres à sa mère *Euticia*, martyrisée six ans auparavant par les ordres de *Licinius*: *Matrem suam honorifice sepelivit*. L'*Euticia* des manuscrits est certainement une *Eutychia*; y a-t-il plus loin de *Tarquinius* à *Serquinius* que d'*Euticia* à *Eutychia*?

D'où la très-grande probabilité que *Serquinius*, époux d'*Eutychia*, était le père de *Taurinus*. Celui-ci ne serait donc pas venu de Rome. Fils d'un père d'origine romaine et d'une mère grecque, il aurait fui le toit paternel, et, renonçant à un bel héritage, il se serait rendu à

¹ Dans la Vie de saint Taurin, *Leonilla* dit à son mari: *Nonne audiui te, domine meus, dicere quod pater istius senis avus tuus fuerit? Quid ergo tam ferox habes pectus, ut CONSOBRINUM tam pessime jubeas flagellari?* Evidemment c'était *avunculum* ou *patruum* qu'il fallait dire; mais la substitution de *consobrinus* à *avunculus* indique qu'il s'agit, dans tous les cas, d'un rapport du côté maternel. *Patruelis* correspond à *patruus*, de même que *consobrinus* à *avunculus*. Cf. *Caïus*, Dig. 38, 10, 1.

Paris pour se former au sacerdoce, et en aurait été renvoyé au milieu de la nation gauloise dont il était issu, après avoir reçu la consécration épiscopale avec la mission d'évangéliser ses compatriotes.

Licinius, fils de la sœur consanguine de Taurinus, aurait recueilli la succession de son aïeul Serquinius, et c'est pourquoi nous le trouvons *in villa Gisaica* (*Gisacia*), dans une dépendance de la grande propriété de *Serquinius*, avec les pouvoirs d'un magistrat romain, faisant d'abord périr la femme de son aïeul, probablement dans un temps de persécution, et plus tard ordonnant de battre de verges son neveu, à une époque où les poursuites contre les chrétiens étaient moins rigoureuses.

Ce Licinius, dans la partie de la Vie qui nous paraît tirée des actes sincères, porte le titre de *consul* ; c'était donc au moins un personnage consulaire; nous est-il possible de le retrouver dans les Fastes ?

Mais ici j'entre dans un ordre de recherches plus difficiles, et qu'il serait trop long d'exposer en ce moment. Je puis dire au moins les résultats auxquels je suis arrivé, et qui ne manquent pas d'importance. Dès à présent, je suis en mesure, sinon de démontrer d'une manière absolue, du moins de faire voir avec une entière vraisemblance, que le *Licinius* des actes de saint Taurin, oncle maternel de cet évêque, petit-fils de *Serquinius*, est le *P. Licinius Valerianus*, qui parvint à l'empire en 253, avec une grande réputation acquise dans les premières magistratures de la République, qui avait été consul avant 237, et dont l'origine est d'ailleurs restée parfaitement inconnue.

Le consulat de *P. Licinius Valerianus* coïncidant avec l'époque de la persécution de Maximin, je ferai voir que c'est alors qu'il fit martyriser *Eutychia*, mère de saint Taurin, non à Rome, mais très-probablement à *Gisacus*.

Le même magistrat se retrouve, à la même époque de persécution, désigné comme *Valerianus prætor*, dans les actes profondément altérés de saint Floscelle, *Floscellus*, qui reçut la couronne du martyre soit à Autun, soit plutôt dans le Cotentin ¹.

Le martyre de saint Taurin à *Gisacus* tombe alors sous le règne de Gordien III, vers 242. *Licinius Valerianus* avait alors 50 ans, et, d'après mon calcul, saint Taurin devait en avoir plus de 60. C'est ce qui autorise les paroles de *Licinius* : *Inveterata canities.... consuli senectuti tuæ*.

La seconde femme de *Licinius Valerianus*, qui dans la Vie de saint Taurin porte le nom de *Leonilla*, nous est connue par les médailles

¹ V. l'éclaircissement B.

sous celui de *Mariniana*. Le nom du fils aîné qu'elle eut de *Valérien*, et qui mourut avant l'avènement de cet empereur, ne nous est révélé que par la Vie de saint Taurin ; il s'appelait *Marinus*.

Leonilla Mariniana reçut le baptême des mains de saint Taurin, et elle dut mourir chrétienne comme *Julia Mamæa*, comme *Otacilia*. Si l'on s'en rapportait à la Vie de saint Taurin, certainement très-altérée et pour ainsi dire exagérée en cet endroit, Licinius Valerianus aurait demandé le baptême en même temps que sa femme et que son fils ; mais du moins il dut recevoir une forte impression des circonstances qui avaient amené la conversion de sa femme, et c'est ainsi qu'on s'expliquerait ce que saint Denys d'Alexandrie, dans une lettre citée par Eusèbe (H. E. VII, 10), raconte du même prince au commencement de son règne : Ἔως ἡπίος καὶ φιλόφρων πρὸς τοὺς ἀνθρώπους τοῦ Θεοῦ· οὐδὲ γὰρ ἄλλος τις οὕτω τῶν πρὸ αὐτοῦ βασιλέων, εὐμενῶς καὶ δεξιῶς πρὸς αὐτοὺς διετέθη, οὐδ' οἱ λεχθέντες ἀφανδὸν χριστιανοὶ γεγονέναι.... καὶ πᾶς ὁ οἶκος αὐτοῦ θεοσεβῶν πεπλήρωτο, καὶ ἦν ἐκκλησία Θεοῦ. « Jusqu'alors » il avait été doux et favorable aux Chrétiens : aucun des empereurs » qui l'avaient précédé, pas même ceux qui passent pour avoir fait » profession ouverte du christianisme (allusion à Philippe), n'avait » montré des dispositions semblables ; au point que sa maison était » remplie de fidèles, et que c'était vraiment une église¹. » Ce n'est qu'à la fin de son règne que ce prince, d'abord si bien disposé pour les chrétiens, revint à ses anciennes fureurs, en ordonnant une des persécutions les plus cruelles dont l'Église ait eu à souffrir.

¹ J'emprunte cette citation au beau mémoire de mon ami M. J. de Witte, sur le christianisme de Salonine, et je suis heureux d'apporter de nouveaux matériaux aux recherches qu'il a faites sur les progrès du christianisme dans le sein des familles impériales pendant les trois premiers siècles de l'Église.

ÉCLAIRCISSEMENTS.

A.

Page 7. Deux inscriptions trouvées au Vieil-Évreux...

De ces deux inscriptions dont il est ici question, la première, il est vrai, mentionne, non le bourg de *Gisacus*, mais le dieu *Gisacus*; néanmoins je la considère comme importante pour l'histoire de la localité, à cause de la relation étroite qui existait chez les Gaulois entre les divinités topiques et les endroits qu'on désignait par le même nom. Cette première inscription, tracée sur une petite plaque de marbre, est ainsi conçue :

. . . G. DEO GISACO
. . . VRICIVS AGRI
. . LA DE SVO PO
SVIT.

C'est-à-dire : *Aug. Deo Gisaco... uricius Agricola de suo posuit*. Elle accompagnait un monument qu'un Romain, surnommé Agricola, avait élevé à ses frais en l'honneur du dieu *Gisacus*. Une figure de ce dieu se voit, à ce qu'on m'assure, dans le musée d'Antiquités d'Amiens.

La seconde inscription, également mutilée, a été gravée sur une table de bronze dans ce beau caractère rustique dont les tables de Claude, conservées à Lyon, offrent le plus parfait modèle. Elle con -

tient une énumération de noms propres, la plupart d'origine gauloise, et qui fournissent plus d'une énigme que je ne me charge pas d'expliquer. La seule chose qui nous intéresse présentement dans cette inscription, c'est l'énonciation qu'on y trouve à la dernière ligne, après le nom d'homme ou de femme, entier ou incomplet, de *Druta des citoyens de Gisacus* GISACICIVIS, certainement pour *Gisaci cives*. Il est à présumer que tous les noms qui précèdent se trouvent caractérisés collectivement de cette manière. Mais on ne doit pas en conclure, comme quelques personnes se sont hâtées de le faire, que *Gisacus* fût pour cela une *civitas*, ni même que l'inscription dédiée par les personnages qui y sont mentionnés indique nécessairement le lieu dans lequel on l'a trouvée.

Les *Gisaci cives* sont ceux des membres de la cité des *Aulerci Eburovices* qui habitaient le *vicus*, ou plutôt encore le *pagus* de *Gisacus*. « *Omnis civitas Helvetiæ*, dit César (B. G. I, 12), *in quatuor pagos divisa est.* » Il est vraisemblable que le *vicus* nommé *Gisacus* était le chef-lieu d'un *pagus* qui portait le même nom. Si, d'après l'âge de l'inscription sur bronze, qui est certainement le premier siècle de notre ère, il est permis de hasarder une conjecture par rapport au sens et à la destination de ce monument, on peut croire que les *Aulerci Eburovices*, récemment gratifiés par l'empereur Claude du titre et des droits de citoyens romains, avaient voulu témoigner de leur reconnaissance envers ce prince par une statue ou un buste consacré en son honneur dans le chef-lieu de la cité. Sans doute les principaux citoyens de chacun des *pagi* qui composaient la *civitas* avaient pris part à cette dédicace; mais celui de *Gisacus* est le seul dont l'inscription nous soit parvenue.

B.

P. 11. On trouve ailleurs des traces de ces poursuites....

(Cf. la Note p. 27.)

M. Léopold Delisle a bien voulu me communiquer une copie qu'il a faite des *Actes de saint Floscelle*, qui se trouvent dans plusieurs manuscrits de la Bibliothèque impériale. Au début de ces actes on

lit : *Passionem Beati Floscelli pueri, qui tempore Antonini Cæsaris et Maximiani publice præsentium, sub præside Valeriano, pro fide Christi certans, pati promeruit, dignum duximus memorie commendare.....*

Ecartons d'abord les mots évidemment ajoutés *publice præsentium*, puisque la présidence d'un magistrat n'aurait pas été compatible avec la présence des souverains, et tâchons de reconnaître quels sont les empereurs du temps desquels Floscelle a dû souffrir pour la foi. Aucun *Maximien* n'a régné en même temps qu'un empereur du nom d'*Antoninus*. Mais on a pu aisément écrire *Maximiani*, au lieu de *Maximini*, et dans l'année de J.-C. 238, de Rome 991, *Maximin* reçut la nouvelle que les deux *Gordien* père et fils venaient d'être proclamés empereurs en Afrique. Ces derniers princes portaient le nom d'*Antonius*, si voisin de celui d'*Antoninus*. Eckhel (D. N. T. VII, p. 295) estime que les Gordiens furent massacrés à la fin d'avril, et que Maximin périt vers le milieu de mai. Peu de temps après, le peuple de Rome força le sénat d'associer à Balbin et à Pupprien, *M. Antonius Gordianus* (Gordien III), avec le titre de César, et enfin, dans les derniers jours de juillet, la mort violente de ses deux collègues laissa le jeune prince seul maître de l'Empire. La date du martyre de saint Floscelle paraît donc répondre à l'année 238, pendant laquelle régnèrent à la fois ou successivement *Maximinus*, *M. Antonius Gordianus Africanus* et son fils, puis *M. Antonius Gordianus pius*, la seule par conséquent où des noms voisins de *Maximianus* et d'*Antoninus* ont pu être mentionnés à la fois dans les actes publics.

C.

P. 15. *Christe Spiritus, suscipe orationem nostram.*

J'avais d'abord traduit : *ô Christ et Saint-Esprit, exaucez notre prière*. Mais le savant bénédictin D. Pitra veut bien me communiquer une observation importante : « Je n'hésite pas, m'écrit-il, à lire sans majuscule *Christe spiritus* et à traduire *ô Christ esprit*. Le *Christe spiritus* est un trait rare et précieux d'archaïsme chrétien. C'était une formule consacrée et en usage dans les premiers siècles,

surtout chez les Grecs. Dans une série de nomenclatures de noms divins que je publie au tome III du Spicilège de Solesme, p. 427, parmi les noms du Christ, se trouvent les suivants, ainsi rangés : φως, νοῦς, λόγος, πνεῦμα. M. Boissonade a publié une de ces listes, où les mêmes noms se rencontrent (*Anecd. Gr.*, t. IV, p. 460) et il renvoie en note à Tertullien et à d'autres auteurs. Un formulaire latin des noms du Christ, publié par Arevalo à la suite de son édition de Sedulius, renferme ce passage : *Leo, quia rex. petra, quia firmamentum. flos, quia electus. propheta, quia futura revelat. spiritus enim sanctus non est patris tantummodo spiritus, sed patris et filii.* Cette dernière phrase, évidemment défectueuse, pourrait se compléter ainsi : *Spiritus etiam : Sanctus enim non est Patris tantummodo Spiritus, sed Patris et Filii.* »

D.

P. 18. Ce titre de *serviteur de Dieu*... semble indiquer... l'adoption de la vie religieuse.

Pour établir cette proposition, même avec les prudentes restrictions dont je l'ai entourée, j'aurais besoin d'une discussion plus étendue que ne le comporte cet essai. La formule *famulus* ou *servus Dei* est au nombre des expressions auxquelles l'usage chrétien des premiers siècles donna à la fois l'acception la plus étendue et un sens tout à fait restreint. Il en est de même des mots *ecclesia*, *papa*, *apostolicus*, *abbas*, etc... Je me contenterai de citer ici, à l'appui de mon assertion, deux phrases tirées de la charte de fondation d'un monastère dans le diocèse de Vaison, en 683, c'est-à-dire à une époque encore rapprochée de celle où dut vivre saint Suron. « Eo modo » *servorum Dei* monachorum culminis fastigia alta proceritate attoluntur... si cum Petro Apostolo sanctis ovibus pascua præparamus. » unde ipsi *servi Dei* delectentur. » (Copie du XI^e siècle aux archives des Bouches-du-Rhône, communiquée par M. Delisle.) J'ajoute ici, puisqu'il est question de saint Suron, le texte dont j'ai parlé, p. 15, et où se trouve la mention des reliques de ce personnage : « 1205.

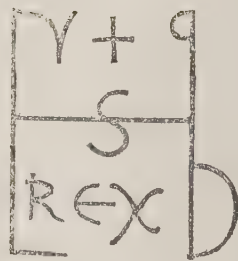
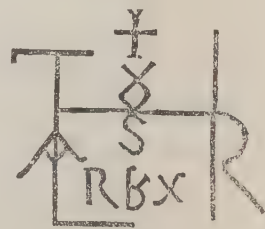
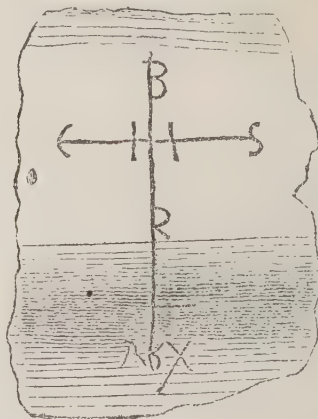
» Inventio reliquiarum Sancti Taurini, tempore Philippi Regis Francorum, et tempore Lucæ, episcopi Ebroïcensis, et tempore Johannis, abbatis Sancti Taurini; et corpus prædicti Sancti Taurini in cute cervi jacebat, et corpus *Sancti Syrini* in quodam pallio, et multæ aliæ reliquiæ cum illis. » Le manuscrit latin 4861 de la Bibl. Imp. a été copié, dit M. L. Delisle, dans l'abbaye de Fécamp, ou d'après un manuscrit de cette abbaye. A la fin se trouvent de courtes annales auxquelles, dans le cours du ^{xiii}^e siècle, diverses additions ont été faites, par un ou plutôt par plusieurs moines de saint Taurin. — Le texte que nous venons de citer est de ce nombre.

E.

P. 16. Le monogramme de Childebert... rend une autorité singulière à des combinaisons du même genre, émanées de Clovis I^{er} et de Clotaire I^{er}, etc.

Il s'agit ici de deux monogrammes, l'un de Clovis I^{er}, l'autre de Clotaire I^{er}, placés au bas de deux chartes souscrites par ces princes, en 497 et 526, en faveur du monastère de Moustier-Saint-Jean au Tonnerrois. Le *fac simile* de ces monogrammes fut publié à la suite du texte des chartes qu'ils servaient à confirmer, par Pérard, *Recueil de plusieurs pièces servant à l'histoire de Bourgogne*, Paris, 1664, f^o pp. 2 et 3, et c'est là que Du Cange les a pris pour leur donner place sur la planche qui accompagne le mot *Monogramma* dans son Glossaire. Ces deux chartes qu'on voyait à la Chambre des comptes de Dijon, et qui n'existent plus, ont été discutées par les éditeurs du *Nouveau recueil des chartes et diplômes*, et ceux-ci se prononçant en faveur de l'antiquité du texte, concluent à reconnaître, dans les documents recueillis par Pérard, au moins d'anciennes copies des monuments originaux (t. I, p. 30, n. 4). S'il en est ainsi, on admettra sans peine que, suivant l'usage, le copiste, après avoir fait la transcription de la pièce avait imité les monogrammes placés au-dessous. Nous donnons ici notre monogramme de Childebert, entre ceux de son père et de son frère, après avoir restitué celui de Clovis I^{er}, de manière à y comprendre toutes les lettres de son nom. J'y joins,

d'après la charte authentique de Clovis II de l'an 653, le monogramme de ce dernier prince (V. N. de Wailly, *Eléments de paléographie*, pl. XI), non précisément tel qu'il est tracé sur la charte par la main tremblante et indécise du Roi, mais tel qu'il devait être formé, quand on voulait donner à ce signe un aspect correct et monumental. On verra avec quelle régularité le nouveau monogramme de Childebert vient se placer dans la série de ces combinaisons, où la croix qui domine d'abord devient ensuite un accessoire, pour reprendre son importance dans le *Signaculum* de Charlemagne. (V. N. de Wailly, *ibid.*, pl. XII.)



AVERTISSEMENT

POUR LA VIE DE SAINT TAURIN.

Voulant éclaircir dès à présent autant que possible les questions que j'ai touchées dans les deux morceaux qui précèdent, je prends le parti de publier une nouvelle édition de la Vie de saint Taurin, ou plutôt un texte de cette Vie différent de celui qu'ont donné les Bollandistes. Ce nouveau texte, auquel je crois devoir accorder la préférence, m'a été indiqué par M. Léopold Delisle, et fait partie du manuscrit n° 989 de l'ancien fonds latin de la Bibliothèque Impériale. Il a été tracé avec beaucoup de soin et d'élégance dans les premières années du xi^e siècle, et M. Delisle pense qu'il a fait partie de la Bibliothèque des Religieux Bénédictins de Fécamp. On trouve en effet, à la fin du volume, une litanie où le nom de saint Taurin, transcrit en majuscules, se trouve associé à celui de saint *Frotmundus* (*See Frotmunde, intercede pro nobis*), et ce dernier saint est particulier à l'abbaye de Fécamp, où l'on sait d'ailleurs qu'une partie des reliques de saint Taurin était conservée. On trouve dans ce manuscrit : 1° la *Vie de saint Taurin* (pp. 8-24); 2° l'*Histoire de l'invention de ses reliques*, sous ce titre : *Incipiunt aliqua de miraculis* (pp. 24-30); 3° deux sermons pour la fête de saint Taurin (pp. 30-40), dont le premier a été certainement composé pour l'église d'Évreux, et dont le second n'est pas achevé; 4° et enfin (p. 53 v°), une hymne en l'honneur de saint Taurin, dont la musique est indiquée à la fois au moyen de la notation alphabétique et

des neumes, comme dans le fameux manuscrit de Montpellier. La Vie de saint Taurin, de même que la Relation de ses miracles, a été revue par une main plus expérimentée, dont les corrections se distinguent à la pâleur de l'encre. Nous indiquons en italique ces changements, qui servent souvent à faire voir les libertés que les transpositeurs des Vies de saints prenaient avec les textes qu'ils reproduisaient. Il semblait qu'à chaque fois ce fût une nouvelle composition à laquelle il aurait été permis d'ajouter de nouveaux embellissements, et c'est principalement par l'abus de ce procédé qu'à moins de circonstances extraordinaires comme celle de notre découverte, des écrits, éminemment précieux quand on les rencontre dans leur rédaction première, perdent tout droit au respect de la critique et à l'attention des historiens, après qu'on leur a fait subir plusieurs de ces remaniements successifs.

M. l'abbé Saintyves, de la congrégation des Missions de France, a publié récemment un excellent travail sur les différentes versions qu'on possède de la vie de sainte Geneviève¹. Mais ce savant ecclésiastique a pu, grâce aux manuscrits, montrer l'altération progressive de ce texte précieux à partir de l'exemplaire primitif, et nous n'avons à notre disposition aucune ressource de ce genre. En effet, le mss. n° 989 n'a que bien peu d'avantages sur celui que les Bollandistes ont fait imprimer. Nous n'en croyons pas moins utile de donner ce texte inédit, dans lequel la première rédaction semble, à certains égards, avoir subi moins d'altérations.

Ainsi le prologue, entièrement différent de celui qu'on lit dans le *Recueil des Bollandistes*, tout en conservant la physionomie d'une rédaction assez récente, ne renferme pas néanmoins la contradiction dont le P. Pierre Boschius avait été frappé en comparant le début de l'ouvrage avec quelques assertions qu'on rencontre dans le récit; contradiction, du reste, moins évidente qu'il n'avait semblé au docte Jésuite.

Les expressions de *filioles* (filleul), *senior* (seigneur), qui ont paru au P. Boschius d'un emploi trop moderne, se trouvent plus rarement, ou manquent tout à fait dans notre manuscrit.

Les transitions y sont mieux amenées, comme on peut s'en con-

¹ *Vie de sainte Geneviève, patronne de Paris*. Paris, 1846, in-8°. — Pièces justificatives. Vie de sainte Geneviève. Concordance et variante des manuscrits, P. I.-CXLIV.

vaincre, en comparant les chapitres VIII *ad calcem* et IX *initio* du nouveau texte, avec les passages correspondants des §§ 12 et 13 de l'édition des Bollandistes.

Notre rédaction finit d'une manière naturelle, tandis que la conclusion de l'autre texte est embarrassée et confuse.

Néanmoins nous avons trouvé dans la copie adoptée par les Bollandistes plusieurs variantes précieuses, et il semble même qu'à plusieurs reprises, le correcteur du mss. n° 989 se soit guidé sur l'autre rédaction pour réformer celle dont il avait entrepris la révision.

Celle-ci offrait quelques fautes grossières que le censeur s'est hâté de faire disparaître ; mais ces solécismes ont cela de précieux qu'ils semblent indiquer, pour la rédaction recopiée au XI^e siècle, une époque de barbarie. Comme l'invention des reliques de saint Taurin par l'évêque Laudulphe eut lieu sous le règne de Clotaire II, au commencement du VII^e siècle, il est à présumer que la Vie de saint Taurin reçut alors la forme sous laquelle le mss. n° 989 nous l'aurait offerte, sans les soins que prit pour l'améliorer le correcteur du XI^e siècle.

On peut croire qu'à l'époque de l'invention des reliques, on possédait encore, dans son intégrité, la vie originale de saint Taurin, écrite par son disciple Deodatus. Mais les récits qu'elle contenait s'étaient amplifiés par la tradition, et l'on ne dut se faire aucun scrupule d'ajouter ces détails légendaires aux témoignages contemporains. Il y aurait même lieu de considérer le remaniement et la transformation du document primitif comme encore plus récents, si l'on remarquait, après le P. Boschius, que l'identification de saint Denis l'Aréopagite avec l'apôtre du diocèse de Paris, admise par notre rédaction, ne paraît avoir été proposée qu'au VIII^e siècle en Orient, et au IX^e en Occident. Mais le rapprochement que nous venons d'indiquer a trait aux premiers chapitres, relatifs à l'origine, à la jeunesse et à l'ordination de saint Taurin, et nous ne semblons autorisés à commencer sérieusement la vie de cet évêque qu'au chapitre VI du nouveau texte (§ 4 des Bollandistes). Si le document a subi une nouvelle altération après le commencement du VII^e siècle, cette altération porte certainement sur le début de l'ouvrage, qui, dans la rédaction de Deodatus, ne devait contenir qu'un très-petit nombre de renseignements.

Je ne fais donc aucune observation particulière sur les chapi-

tres II-V. Tout ce qu'on y trouve de relatif à saint Clément, pape, et à saint Denis l'Aréopagite (juste objet des critiques du P. Boschius) semble n'avoir aucune authenticité. On y remarque un singulier mélange du récit de Grégoire de Tours, qui place le renouvellement de l'apostolat des Gaules sous Trajan Dèce, vers l'époque du pape saint Fabien, avec la tradition qui fait remonter au 1^{er} siècle la mission du premier évêque de Paris ; ou plutôt c'est la donnée même de Grégoire de Tours avec l'identification des deux saints Denis et la substitution de saint Clément à saint Fabien. L'origine romaine du patron de l'église d'Évreux n'a pas besoin d'être prouvée par le chapitre II : elle résulte évidemment du dialogue de Taurin et de Licinius (chap. VIII) ; mais il doit y avoir quelque fondement à la mention du nom de Domitien. Peut-être faut-il en conclure que la famille de saint Taurin était venue de Rome en Gaule, à l'époque de cet empereur.

Nous ne croyons pas non plus devoir rejeter absolument la tradition qui met saint Taurin en rapport avec saint Denis, évêque de Paris. Si saint Denis a vécu à l'époque que Grégoire de Tours lui assigne, il était contemporain du premier évêque d'Évreux ; et celui-ci, après avoir fui la maison paternelle, de connivence avec sa mère déjà chrétienne, pouvait s'être mis sous la direction du premier évêque de Paris, et en avoir reçu l'ordination épiscopale.

On remarquera une contradiction évidente entre le reproche adressé par Licinius à saint Taurin : *Quantum temporis est ex quo fugisti patrem tuum ?* et le récit des premiers chapitres suivant lesquels saint Taurin aurait été confié dès sa naissance à saint Denis l'Aréopagite ; à moins qu'on ne suppose qu'après avoir été élevé par saint Denis, il serait retourné plus tard chez son père, pour l'abandonner une dernière fois, afin de se joindre aux missionnaires de la Gaule. Mais une telle explication ne fait que multiplier les invraisemblances ; tandis que Licinius, établi dans l'héritage de son aïeul, et y faisant ramener son oncle maternel, après lui avoir demandé, au nom de la loi, son nom et celui de ses parents, doit de même, pour suivre les formes de l'interrogatoire, s'enquérir de l'époque de sa fuite, quoique n'ayant pas besoin d'information à cet égard.

Licinius, d'après ce qu'il dit à saint Taurin, avait fait martyriser sa mère Eutychia six ans auparavant. Il aurait pu commettre ce crime en Italie avant son départ pour la Gaule, et on s'expliquerait

ainsi que saint Taurin n'eût appris le sort de sa mère que de la bouche de son bourreau. Mais pourquoi Licinius, qui pouvait bien venir chercher saint Taurin dans la cité, théâtre de sa prédication, le fait-il amener à la campagne, dans une *villa*, si ce n'est parce que cette villa lui appartenait? C'était donc au même lieu que Licinius avait dû faire périr la seconde femme de son aïeul. Saint Taurin arrivé récemment à Évreux, et qui avait passé les années précédentes à Paris auprès de saint Denis, a pu très-naturellement ignorer ce que sa mère était devenue.

Après l'inconsistance des premiers chapitres, ce qu'il y a de plus incohérent dans la vie de saint Taurin, telle qu'elle nous est parvenue, consiste dans la manière dont l'auteur interrompt son récit à la fin du chapitre X, pour mentionner des circonstances tirées d'un premier écrit qu'il aurait composé en l'honneur de saint Taurin. Après la mention que Taurin mourant fait du pape saint Sixte, le prétendu *Deodatus* rappelle qu'il avait accompagné son évêque dans un voyage à Rome; que dans cette ville saint Taurin avait rendu les derniers devoirs à sa mère, et qu'après avoir reçu la bénédiction du pape Sixte, il était revenu dans sa patrie avec l'auteur du récit. Toute cette incise depuis *Ego autem Deodatus* jusqu'à *hic prætermisi* s'enlève sans difficulté, et le récit se continue alors d'une manière tout à fait naturelle. Mais est-il impossible qu'après la persécution de Licinius et avant sa mort, saint Taurin eût fait le voyage de Rome, et le souvenir de ce voyage ne pouvait-il pas s'être conservé à l'état de tradition jusqu'à l'époque de l'invention de ses reliques? D'après nos calculs, saint Taurin, battu de verges à soixante et un ans, en 242 de l'ère chrétienne, serait mort en 259, à soixante-dix-huit ans. Dans cet intervalle de dix-sept ans, son voyage à Rome se placerait sans difficulté, et même s'il est permis d'identifier Licinius avec Valérien, l'évêque des Eburoviques aurait pu être attiré vers le palais impérial, asile des Chrétiens à l'époque décrite dans la lettre de saint Denis d'Alexandrie, non sous le pontificat de Sixte II, mais sous celui de saint Etienne, son prédécesseur. Dans cet intervalle se place la mort de Mariniana, seconde femme de Valérien, la même, dans notre système, que Léonilla, femme de Licinius, et rien n'empêche de croire que le repentir eût expié chez les Perses les crimes de Valérien. Joignez à ces circonstances, les honneurs funèbres rendus par saint Taurin à sa mère, vous aurez les matériaux d'un récit à placer entre la première

conversion de Licinius et la relation des derniers moments de saint Taurin. Mais d'après ce qu'on a vu plus haut, ce n'est pas à Rome, c'est à Gisacus que saint Taurin dut retrouver les restes de sa mère. Les faits groupés dans ce paragraphe, par lequel la narration des derniers jours de saint Taurin se trouve interrompue, se présenteraient donc dans l'ordre suivant :

A Gisacus, saint Taurin rend les derniers devoirs à sa mère Eutychia ;

Il fait le voyage de Rome ;

Mort de Mariniana ;

Retour de saint Taurin dans son diocèse ;

Persécution de Valérien ;

Mort de saint Taurin ;

Captivité et mort de Valérien chez les Perses.

Rien n'empêche absolument que Déodatus n'eût accompagné saint Taurin dans son voyage et n'en eût écrit la relation, en mentionnant les faits qui s'y rattachaient naturellement. Mais si cet auteur eût rappelé un premier ouvrage en composant le second, il l'aurait fait sans doute plus adroitement, avec plus d'exactitude et à une meilleure place ; c'est pourquoi nous considérons le paragraphe en question comme une interpolation, fondée, ou sur l'existence d'un premier écrit de Déodatus, ou simplement sur la tradition. En tous cas, j'étais en droit de faire usage de ce qui se rapporte à la sépulture d'Eutychia, sans m'astreindre rigoureusement à la mention du lieu énoncé dans le texte.

Le travail que j'ai entrepris, d'ailleurs, pour distinguer des additions postérieures les parties sincères et originales de la vie de saint Taurin, présentait, à certains égards, des difficultés insurmontables : je ne m'y suis livré qu'avec une juste défiance de moi-même, et je prie mes lecteurs de l'envisager, à mon exemple, comme une pure hypothèse. A partir du vi^e chapitre (tout le commencement ne m'ayant offert aucun point d'appui raisonnable), j'ai mis entre crochets tout ce qui m'a semblé sortir du ton des Actes sincères, et par conséquent défigurer la simplicité et la gravité du document original. On verra que plusieurs de ces additions sont du fait de celui qui a révisé notre manuscrit, et qui s'appuyait alors sur d'autres copies moins pures que la nôtre, et semblables à celle que les Bollandistes ont reproduite. Si l'on prend la peine de lire le morceau tout entier, sans tenir compte des phrases séparées par les crochets,

on sera frappé, j'en suis convaincu, de la suite qu'offre le récit, et on trouvera qu'il n'y manque que quelques signes de transition, effacés sans doute par les remaniements successifs auxquels étaient soumis les monuments hagiographiques.

La partie du texte qui m'a causé le plus d'embarras est le commencement du chapitre VIII, où se trouve racontée la transformation du temple de Diane en une église dédiée à la Mère de Dieu. J'étais tenté de retrancher l'apparition du démon sous la figure d'un Éthiopien : car il n'est pas dans les habitudes des premiers siècles de donner à l'antique adversaire des traits hideux et grotesques. Mais j'ai été retenu par un monument vraiment extraordinaire que l'on conserve à Évreux, et qui semble offrir la *tête de l'Éthiopien* sous le monogramme de la Vierge. Ces emblèmes sont sculptés sur un fragment de colonne qui remonte certainement à l'âge romain, et qui peut avoir appartenu au temple transformé en église par saint Taurin¹. C'est donc encore, si je ne me trompe, un témoin inattendu qui vient défendre la vie de saint Taurin dans un des passages où notre scepticisme rencontre une rude épreuve. Malgré cela, ni dans cet endroit, ni dans les autres, je n'ai pu me résoudre à conserver les longs discours que l'on a mis dans la bouche du démon. A plus forte raison ai-je retranché, et la résurrection tout à fait inutile de l'écuyer (*armiger*) du jeune Marinus, personnage dont le nom, d'origine chrétienne (*Paschasius*), n'aurait pu être introduit que par prolepse (en supposant qu'il l'eût reçu sur les fonts du baptême), et les descriptions de l'autre monde attribuées soit à l'écuyer de Marinus, soit à Marinus lui-même. L'Évangile n'a pas mis un mot dans la bouche de Lazare, ni dans celle de la fille de Jayr ou du jeune homme de Naïm après leur résurrection ; c'est aux apocryphes que commencent les compositions de ce genre, et je ne connais aucun récit sincère qui en offre la trace, à moins qu'il ne s'agisse d'une vision comme dans les Actes de sainte Perpétue et de sainte Félicité. Le fait de la mort du jeune Marinus, huit jours après son baptême, doit avoir figuré dans le récit primitif, mais je n'ai pas su comment le dégager de ce qui l'entoure aujourd'hui.

C'est à l'aide de la vie de saint Taurin qu'il est possible, je pense, de résoudre les difficultés que soulève la translation évidente du

¹ V. à la fin de cet opuscule l'Explication de la vignette du titre.

chef-lieu de la cité des Aulerce Eburovices, de *Mediolanum* à la ville dont l'Évreux moderne occupe l'emplacement. Dans le martyrologe d'Usuard, écrit à la fin du ix^e siècle, la mention de saint Taurin est ainsi conçue ; *Apud Castellum Ebroas, sancti Taurini episcopi*. Ce mot de *castellum*, appliqué à Évreux, est remarquable ; et c'est pourquoi, contre l'ancienne opinion de mon savant confrère, M. A. Le Prévost, je considère le *Castellum Alerci*, mentionné dans la Vie de saint Taurin, comme l'indication, non du *Vieil-Évreux*, mais de l'Évreux actuel. La forme pleine aura été, dans l'origine, *Castellum Aulercorum Eburovicum*, et c'est ainsi qu'on aura désigné d'abord le château que les Eburoviques avaient élevé sur l'Iton, dans le voisinage de leur Cité, *Mediolanum Aulercorum*, aujourd'hui le *Vieil-Évreux*. Mais quels qu'eussent été les motifs qui avaient porté les Eburoviques à établir le centre de leur nation sur le plateau, à une certaine distance des cours d'eau, il avait suffi du défaut d'entretien des aqueducs ou de la nécessité de se fortifier¹ pour accroître l'importance du *castellum*, dépeupler progressivement la *cité*, et amener enfin la translation de la *cité* elle-même dans les murs du *castellum*. A l'époque de saint Taurin, le *castellum* était devenu le point central de la contrée ; on lui attribuait déjà dans le langage vulgaire le nom de *cité*, et saint Taurin le choisit pour théâtre de son apostolat et pour siège de son évêché. On avait dit d'abord *Castellum Aulercorum Eburovicum*, *Castellum Aulercorum* (Vie de saint Taurin), *Castellum Eburovicum* (Usuard) : l'emploi abusif du mot de *Civitas Eburovicum* dut s'établir au III^e siècle, concurremment avec l'ancienne désignation, et c'est ainsi que, dans la Vie de saint Taurin, nous lisons ici (VI) *Ebroicas expetens*, (VII) *pergamus ad civitatem*, et là (VIII) *circa Castellum Alerci*. Mais le titre de *civitas*, pour avoir passé au *castellum*, n'en resta pas moins attaché à l'antique *Mediolanum* ; et

¹ L'effort des nations germaniques pour envahir la Gaule, réprimé avant notre ère par Jules César, et dans le I^{er} siècle par Germanicus, ne redeuint très-menaçant que sous Alexandre Sévère. C'est alors qu'on dut songer à fortifier les villes de l'intérieur, et en effet, nous n'avons pas dans notre pays, si l'on excepte les colonies du midi, un seul mur de ville romaine antérieur au milieu du III^e siècle. Ce système de défense, dont Alexandre Sévère dut donner le signal dans les préparatifs d'expédition qui précédèrent sa mort, s'étendit sous Aurélien, et prit une forme générale et régulière à l'époque de Dioclétien. Nous sommes portés à croire que la translation du chef-lieu de la cité de *Mediolanum* à *Evreux* eut lieu vers le règne d'Alexandre Sévère.

c'est pourquoi nous trouvons (xii) que Déodatus s'était retiré à Mediolanum, toujours accompagné de son ancien nom de cité, *Civitate Mediolanis*, où, retenu par la fièvre, il occupait son loisir à écrire la vie de son maître saint Taurin. Probablement après la prise et la destruction du *castellum* par les pirates, lesquels devaient suivre le cours des vallées, les habitants qui avaient échappé à ce fléau s'étaient en partie retirés à Mediolanum.

Avec ces explications, l'itinéraire des personnages mentionnés dans la vie de saint Taurin est facile à tracer. On amène le saint évêque en un seul jour d'Evreux à Gisacus, par la voie qui passe à Feuguerolles, au-dessus de la côte de la Rivière-Thibouville. A la nouvelle de la chute mortelle du jeune Marinus, Taurin avec son persécuteur et la suite de ce dernier personnage revient, en un seul jour aussi, de Gisacus à Evreux; et, comme c'était dans le voisinage de cette dernière ville, comme qui dirait dans la forêt de Navarre, que Marinus se livrait au plaisir de la chasse, rien n'est plus facile à saint Taurin que de faire rapporter les corps du jeune homme et de son écuyer dans l'église de la ville¹.

On remarquera enfin qu'outre les expressions trop modernes que j'ai déjà écartées, notre texte, réduit autant que possible à ses éléments authentiques, n'a plus rien de ce qui avait le plus choqué la critique et même les sentiments du P. Boschius. Dans le récit des derniers moments de saint Taurin, le narrateur, pour exprimer le ravissement que lui firent éprouver les signes avant-coureurs de la béatitude de ce grand serviteur de Dieu, fait un emprunt maladroit et certainement sacrilège, au texte dans lequel saint Paul rapporte son extase (II Cor. 1-2. *Si gloriari oportet; non expedit quidem, veniam autem ad visiones ... Scio hominem in Christo.... sive in corpore nescio, sive extra corpus nescio, Deus scit, raptum hujusmodi usque ad tertium cælum*), et là dessus, le savant jésuite ne sait comment exprimer son indignation. Mais, en cet endroit, notre texte, quoique encore répréhensible, est plus modéré que celui dont les Bollandistes ont fait usage. On lisait dans leur manuscrit *Testor Deum non me laudans, quasi unus ad cælum me vidi esse (nescio tamen quomodo) in ejus obsequiis*. Notre manuscrit se contente

¹ Cette dernière circonstance n'est relatée que dans notre manuscrit : *Sanctus sacerdos ad defunctorum, quæ deferri jusserat, corpora conversus*. Le texte des Bollandistes se contente de dire : *Venerunt ad corpora defunctorum*, sans indiquer comment ces corps s'étaient retrouvés dans l'église.

de dire : *Testor Deum, non me jactans dico, quod quasi usque ad cælum esse me vidi in ejus obsequiis*. Toutefois, sous une forme ou sous une autre, on n'a aucun besoin de cette rhétorique compromettante. Si l'on retranche la phrase incriminée par le P. Boschius, le récit est plus simple et marche mieux.

Je ne parle pas des raisons que d'habiles critiques ont pu avoir, à une autre époque, pour condamner absolument la Vie de saint Taurin, parce qu'elle offre l'idée d'une prise de possession de notre pays par le christianisme, qui ne saurait s'accorder avec la manière incomplète, et pour ainsi dire subreptice, dont la foi nouvelle s'introduisit parmi nous. Il nous semble que le progrès des études historiques a dû détruire ces scrupules. Si le paganisme résistait énergiquement à Rome, et y restait en possession de tous ses sanctuaires, il n'en était pas de même au fond d'une province où le lien de l'autorité politique se relâchait, à mesure que se multipliaient des calamités dont les maîtres du pays étaient presque toujours dans l'impuissance de détourner le fléau. A cette époque, les vieilles superstitions de la campagne, encore vivaces de nos jours, avaient plus de force que les symboles de la religion d'État.

Tous ceux qui ont vu démolir les murailles romaines de nos antiques cités ont été surpris d'y trouver accumulés les débris des temples du paganisme. Il ne faut pas sans doute tirer une conclusion absolue des faits de cette nature. Quand le dauphin Charles, pendant la captivité du roi Jean son père, prit le parti rigoureux de détruire une moitié des faubourgs de Paris, afin d'assurer par des fortifications imposantes la conservation de la ville contre les Anglais, on sait qu'il sacrifia une quantité d'édifices religieux; et si l'on avait aujourd'hui à démolir les murailles qu'il fit construire alors, les débris d'églises et de couvents qu'on en tirerait ne devraient pas faire croire que la France eût alors abjuré le catholicisme. Mais les anciens ne plaçaient qu'un certain nombre de temples à l'extérieur des villes, et les murs de nos cités ont fourni les fragments de tant d'édifices de ce genre, qu'on ne peut s'empêcher de croire à la destruction ou à l'abandon préalables des monuments, qui fournirent ces matériaux à la défense des villes vers la fin du III^e siècle. Les populations, qui devaient, presque immédiatement après, contribuer dans une proportion formidable à la révolte des Bagaudes, conservaient sans doute peu de respect pour la religion importée ou du moins profondément modifiée par les Romains. Aussi, loin de trou-

ver rien d'in vraisemblable dans l'action de saint Taurin, arrivant dans une cité gauloise, et profitant de son premier succès pour marcher droit au temple principal et le convertir en église, croyons-nous que les faits de ce genre ont dû se multiplier à la même époque dans le nord de la Gaule, de manière à fournir une meilleure explication qu'on n'en a pu produire jusqu'à ce jour, de la nature des matériaux dont se composent les murs romains de nos cités.

Puisqu'il est question de temples, disons un mot de la répugnance que le P. Boschius éprouvait à croire qu'un Romain des premiers siècles, tel que Déodat, ait fait de Diane la sœur et l'épouse de Jupiter. Il s'agit du discours que l'historien met dans la bouche de saint Taurin, lorsqu'il entre dans le temple de Diane : *Vultis ergo Dianæ servire, quam frater ejus Jovis in conjugium accepit, quod nefarium est in omnibus legibus*¹? C'est cette phrase que le savant hagiographe déclare indigne d'un écrivain (l. d'un évêque) né dans le premier siècle, à Rome, d'un père idolâtre. Mais outre qu'il est fort douteux que saint Taurin, confondu ici par le docte jésuite avec son biographe, fût né à Rome, nous trouvons assez de divergences dans la mythologie des anciens, pour admettre la possibilité de l'existence à Évreux d'une tradition suivant laquelle Diane aurait été substituée à Junon comme sœur et épouse de Jupiter. Pour ceux qui ont l'habitude de ces sortes de matières, *Diane*, très-voisine de *Dioné*, l'une des déesses unies à Jupiter, Diane qui, dans certains récits, passe non pour la sœur, mais pour la femme d'Apollon, devient, en tant que fille de Déméter, et comme identique à Coré, l'épouse soit du Jupiter adoré dans les mystères, soit du Jupiter infernal. On ne peut douter que, dans la Gaule, la religion n'eût conservé une partie de ses combinaisons propres et de sa physionomie nationale; et saint Taurin, en parlant aux habitants d'Évreux, se serait gardé de les entretenir d'autres fables que de celles qui régnaient dans leur temple principal.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot de la méthode que j'ai observée dans la publication du nouveau texte de la vie de saint Taurin. La division en chapitres, marqués en chiffres romains, est fournie par le manuscrit, sauf pour le premier et pour le second, où j'ai dû suppléer la numération marginale. J'ai placé en concordance,

¹ Le mss. B. ajoute *romanis*, mal à propos sans aucun doute.

et en chiffres arabes, les paragraphes adoptés dans l'édition des Bollandistes. On a vu que les mots ou les lettres en italique servaient à distinguer les corrections introduites par le réviseur de notre manuscrit. Quand la première énonciation n'a pas disparu, j'ai placé le changement entre parenthèses (); deux traits perpendiculaires || marquent les mots ajoutés ; les crochets [], je l'ai déjà dit, sont réservés pour la séparation que j'ai tâché d'établir entre les parties saines de l'écrit de Déodatus et les interpolations postérieures.

Si j'avais voulu indiquer toutes les variantes fournies par le texte des Bollandistes, il aurait fallu donner une seconde copie du texte : car, grâce à l'habitude des remaniements qui régnait dans la reproduction des monuments hagiographiques au moyen âge, il est peu de phrases qui se présentent sous une forme identique dans les deux textes. Je me suis donc contenté de noter les différences qui prouvent la supériorité de notre manuscrit, ou celles moins communes qui peuvent servir à le corriger et à l'améliorer. Ces variantes précédées d'un B (pour *Bollandistes*) ont pour signe de renvoi des lettres italiques. Les chiffres correspondent à un petit nombre de notes destinées à compléter les éclaircissements contenus dans cette introduction.

VITA SANCTI TAURINI,

EPISCOPI ET CONFESSORIS.

Cum ¹ patrum gesta religio christiana, ob amorem cœlestis I
patriæ exemplarque seguacium et bonum, devotissime aggre-
diatur divinis inserere paginis, ut ea quæ per eos Dominus di-
gnatus est præsentialiter operari miracula, valeant ad cuncto-
rum proficere seu pervenire ² notitiam, [in] ejus [procul dubio
non dubium est nos adaccumulare laudibus qui sui] egregii fa-
muli, videlicet Taurini, [cujus] ³ vitam stylo elicere cupimus,
ad ipsius procul dubio laudem, qui ei adhuc fragili carne cir-
cumdato tantam excellentiam virtutum contulit, ut cum apo-
stolo dicere valeret : nostra conversatio in cœlis est. Ergo
operæ pretium est opera, virtutes et magnalia servorum Christi
qui, contemnentes sæculum, mundi gloriam calcaverunt, scri-
bere et sanctitatis emolumento hæc ad exemplum posteris tra-
dere. Itaque inops ingenii et verborum flumine siccus atque

¹ Prologum apud Bell. plane diversum habemus. Vide præcedens monitum.

² *Proficere seu pervenire*. Amanuensis incertus duo verba pro uno exaravit.

³ Verba quæ uncis inclusi nisi expunxeris, in contextu pericopes nullum sen-
sum invenies.

scientia fatuus, hæc utcumque fragili conscribere audeo stylo. Sed obsecro eos qui lecturi sunt, ne tantum attendant imperitiam eloquii, quantum devotionem scribentis, recolentes quod scriptum est : scientia inflat, caritas ædificat.

II. 1. Temporibus igitur Domitiani regis, fuit vir quidam Romæ paganus, nomine ^a Tarquinius, ex ipsa civitate oriundus¹, cui erat uxor vocabulo Euticia, nobili prosapia Græcorum orta verissimæque christiana. Sponsus vero ejus, Tarquinius, ut sævissimus lupo persequeretur Christi cultores, nesciens suam uxorem esse Dei famulam ; quæ sine cessatione assiduabat Dominum orationibus petens, ut lux divina cor viri sui irradiaret quo christianus fieret, insuper etiam talem ipsis filium daret, qui, veluti Samuel, Domino semper deserviret. Quadam autem nocte, cum lecto quiesceret, vidit sibi adstare virum angelicum, utrumque suum illum virga tangere, ac post paululum procedere virgam instar lilii, cujus flores^b mirum dabant odorem. Expergefacta autem, cœpit intra se cogitare quæ esset hæc visio. Confisa vero in Domino, quod arcanum sibi esset revelatum profuturum, sancto suo hilaris abscondit in pectore, et jam creberrime loca sanctorum cœpit frequentare.

III. 2. Adveniente itaque tempore, infans nascitur, et Taurinus a parentibus vocitatur, transactisque aliquantis diebus, *[mater]* ad baptizandum illum beato Clementi, Apostolico videlicet et sancto viro, tradidit, atque somnium ei, quod olim viderat, narravit. Quod audiens beatissimus Clemens, ipse eum de sacris fontibus sustulit, vocatoque beato Dionysio Areopagita, qui cum illo tunc Romæ versabatur, retulit ei somnium Euticiæ, puerumque illi tradens, ait : Suscipe eum, carissime, et enutri, quousque confirmem illum gratia Spiritus sancti. At ille, gratanter illum suscipiens, talem in vocem fertur idem Dionysius prorupisse : O fili, multa tibi pro Christo debentur certamina.

^a B. Tarquinius.

¹ B. Deest : *ex ipsa civitate oriundus*. — Quibus verbis in vita sincera forsân declarabatur origo romana gentis ex qua Taurinus ortus erat.

^b B. Nimium. — *Errore typothetarum*.

IV.

Illis itaque diebus, efferbuit a Domitiano crudelissimo gravissima in christianos persecutio. [*Tunc*] advocans Beatus Clemens sanctum Dionysium episcopum, monere eum et precari cœpit ut, pro nomine Christi, Galliarum peteret partes, et populum ibidem commorantem Domino acquireret, adjiciens: Forte enim a Domino^a huc advenisse te credo, opusque est ut hæc facias. Quo jussum libentissime amplectente, convocavit Beatus Clemens concilium, aperuitque illis suam voluntatem et assensum Beati Dionysii.

Omnes autem hoc audientes, lætati sunt gaudio spirituali. Beatus vero Clemens exhortatus est et alios, ut si qui essent qui ministerio prædicationis cum Beato Dionysio vellent fungi, [*edicerent et*] cum suo permissu [*et licentia*] gratiam haberent iter agendi. Illico [*vero*] adunata est caterva sanctorum cum illo plurima, tanquam si legio existeret. Qui, accepta benedictione apostolica, ab^b urbe exierunt romana. Secum autem Beatus Dionysius^c sanctum Taurinum matris ejus evictus adduxit precibus, ac cum omni diligentia spirituali enutrens edocuit. Nunc longum est enarrare qualia ac quanta ipsi sancti pro Domino sustinuerunt tormenta. Solummodo, intermissis aliis, ad Beati Taurini vitam exarandam vertamus nostram pennulam.

3.

V.

Post multa annorum curricula, crudelissimus præfectus Sisiniius commovit in Galliis persecutionem gravissimam Christianis. At ubi audivit famam Beati Dionysii, Parisium adiit, eumque præsentari sibi fecit. Vir autem sanctus, ut cognovit se cum hoste rabido debere conflictum habere, et suum de illo triumphum adfore, elegit, divina clementia inspirante, consilium salubre, atque sanctum Taurinum filiolum suum Ebroicæ civitati ordinavit episcopum^d.

. Cœpit itaque filiolum suum jam episcopum sanctus Dionysius quasi neophytum confortare, ut ipse solitus

^a B. Huc advenisse constat, quia sic erit.

^b B. Exierunt ab urbe. — *Melius.*

^c B. Filiolum suum Taurinum, precibus matris victus, adduxit.

^d B. Jam enim ordinaverat germanum ejus Gaugericum in civitate Cameraca.
— Hæc verba censor nostri codicis, lævigata membrana, videtur expunxisse.

erat dicere : Vade, o fili, in pace, et plebem a Deo ^a | *mihi* | tibi | *que* | concessam seu commissam ^f diligenti cura custodi, et ut fortis miles viriliter age. Ego enim nonagenarius, tu vero quadragenarium ducis annum. Noli ergo hominum minas pavere mortalium, qui hodie sunt et cras non inveniuntur ; quia ut fœnum cito marcescunt. Quando enim Dominus noster pro nobis mortem subiit temporalem, solque suos retraxit radios | *adhuc ego* | ignarus notitiæ ejus, dixi : O viri, credite mihi : perpetualis lux mundo post tam densas tenebrasventura est. Ita scito nunc et tu, fili, post præsentis tribulationes cito pacem Ecclesiæ redituram. Quod et factum est. Sisinnius enim tyrannus post tres menses capitalem suscepit sententiam, et pax sanctæ Ecclesiæ restaurata est.

VI. Interea Beatissimus Taurinus monita salutis ^b suscipiens, deoque *se* comitante, Ebroicas expetens, susceptus est a quodam ^c honorato viro civitatis, nomine Lucio. [Priusquam autem appropinquaret portæ civitatis, antiquus hostis, qui semper infestus est virtutum viris, in tribus contra illum se opposuit figmentis, uno scilicet in specie ursi, secundo in leonis, tertio in bubali. Quibus divina virtute superatis, ait | *ad* | Sathan.. : O miser, modo assimilaris animantibus immundis, derelicto consortio tui conditoris. Est ^d tibi ex *hoc melius*, aut aliquod gaudium ? Respondit Sathan | *et ait* | : Quale mihi gaudium potest esse nunc, dum tu cum Deo tuo huc adveneris potestatem meam evertere, et tollere domicilium quod ^e solummodo possidebam in hac provincia ? Illum enim qui te huc transmisit cito interire *faciam*, et sic tecum certamen ^f *inibo* singulare. His dictis, non comparuit.]

VII. Tertia itaque die, cum vir Dei ^g in præfata civitate verbum

^a B. Tibi commissam.

^f Vide notam præmii.

^b B. Suscipiens et Ebroicas adiens.

^c B. Honorabili.

^d B. Tibi modo melius.

^e B. Tantum mihi remanserat in hac provincia.

^f B. Ineam.

^g B. In præfati viri domo.

Dei ad populum faceret, multique ad fidem convolarent, subito adversarius filiam Lucii, Euphrasiam nomine, vexare cœpit, atque in ignem *mersit*. | *Quæ statim mortua est.* | [Et dixit Diabolus ad sanctum Taurinum : inique agis contra me, Taurine; verumtamen in cunctis quæ potuero semper tibi adversabor. Beatus Taurinus respondens ei ait : Dominus mihi adiutor est; non timebo quid faciat mihi homo.] ^a Cum autem terror nimius omnes invaderet, [nescientes cum quo loqueretur,] nimiusque existeret luctus pro puella, taliter sanctus Taurinus eos affatur: Nolite timere, o filii. Si enim credere volueritis Domino Jesu Christo, ^b cuius ego sum famulus, videbitis hanc puellam resurgere. Cumque pari voce proclamarent se cuncti credituros, cum suis Beatus Taurinus in oratione positus, *oravit diutissime*; qua expleta, infusus lacrymis, apprehendens manum jacentis dixit : In nomine Domini mei Jesu Christi, Euphrasia, surge. Statim surrexit, *et nullum* signum adustionis in ea apparuit... Quod ^b videns populus pedibus ejus prostratus, cœpit flagitare ut subveniret perditæ civitati. Credentes vero baptizati sunt ipsa die centum viginti homines, ex quibus debiles multi effecti sunt sani, ibidemque octo cæci illuminati, mutique quatuor sunt sanati; | ^c *aliasque virtutes immodicas fecit.* |

3.

Itaque inclytus Domini præsul proloquens ad populum, interrogansque cui Deo vellent servire, responderunt magna voce : Qui alium Deum adorare voluerit, præter illum quem colis et in cujus nomine ^d mortuam suscitasti, vivus incendatur. Hæc audiens vir beatus, et Deo gratias agens, populo dixit : Eamus ad Dianam (*Deam*) vestram. Intrantes autem fanum Dianæ, dixit Beatus Taurinus : Ecce Dea vestra : ergo rogate eam ut vos adjuvet. Prostrati autem sacerdotes Dianæ, cœperunt clamare : ^e Regina cœli Deaque sancta invictissima Diana,

VIII.

6

^a B. Sed dum terror nimius omnes invaderet intolerabilisque Lucius. — *Imo luctus.*

^b B. Videntes populi prostraverunt se.

^b B. Aliæque virtutes non modicæ patratæ.

^d B. Fecisti Euphrasiam exsurgere.

^e B. Sancta Diana, invictissima Dea et regina cœli, vindica nos et te de maleficio isto.

adjuva nos et vindica te de isto malefico. [Dæmon autem qui |*intus*| latebat, respondit : cessate, miseri, cessate me invocare. Ex quo enim vir iste, Dei altissimi servus, hanc civitatem est ingressus, catenis igneis teneor religatus, nec auderem loqui, nisi ille jussisset.] Itaque vir sanctus dixit populo : Ecce quem(*am*) colebatis. Vultis ergo Dianæ servire, quam frater ejus Jovis in conjugio(*um*) accepit, quod nefarium est ^ain omnibus legibus, magis quam Deo qui fecit cælum et terram, mare et omnia quæ in eis sunt. Respondentes autem omnes una voce clamaverunt : ^b Uni Deo vivo qui fecit cælum et terram, in cujus nomine tu fecisti Euphrasiam exsurgere, illi deinceps volumus servire. Tunc Beatus Taurinus dixit : Ergo vultis videre Deam vestram ? Dixitque Dæmoni : In nomine Domini Jesu Christi, exi de simulacro, ^c Dæmon inique, ut omnes videant qualis sis. Et ecce apparuit Æthiops niger sicuti fuligo, barbam prolixam habens, et scintillas igneas ex ore *suo* mittens, [et ait ad Beatum Taurinum : Quando huc venisti, arbitratus sum superare et interficere te. Nunc autem invaluisti et fortior me es, quia defendit te Deus tuus. Cum multis enim conflictum habui, nullusque me ut tu superavit. Sed quia vicisti, precor ne ante tempus jubeas me in abyssum mitti.] Videntes autem populi |*hanc*| ^deffigiem dæmonis, timentes prostraverunt se ad pedes sancti viri, orantes ut ab illo eos liberaret. Quos benigne consolatus, ait : Nolite pavere, sed ^e fidem habentes salvabamini in Domino. [Illico igitur angelus Domini advenit splendidus velut sol, omnibusque cernentibus a templo Æthiopem illum ligatis manibus a dorso abduxit. Videntes autem cœperunt clamare ad virum Dei : Adjuva nos, pater ; omnes parati sumus in Christum credere.] Baptizati sunt autem in illo die duo millia virorum. Infirmus autem vix tunc remansit qui non curaretur ; inter quos ego Deodatus credidi, frater

^a B. In omnibus legibus Romanis.

^b B. Unus est Deus vivus.

^c B. Dæmon iniquitatis.

^d B. Hanc effigiem

^e B. Fidem habete tantum modo.

Euphrasiæ, et baptizatus sum, et ab ipso a fonte susceptus, posteaque ^a ad gradum presbyterii ab ipso sum promotus. Expurgato deinde templo Dianæ omni spurcitia idolorum, consecravimus eum (*illud*) in honorem sanctæ Dei genitricis Mariæ. Tunc cœpit circumquaque fana idolorum destruere, et ecclesias Christo fundare (*consecrare*), diocesim quoque omnem circuire et ^b canonicos ordinare, hospitalitatemque in omnibus constituere. Sed antiquus hostis omnium bonorum individus, dolens se sua 8. perdere, arma antiqua accipiens, incitavit quemdam præfectum adversus Christi servum, nomine Licinium.

[Erant ergo adhuc et duo Magi, Cambises et Zara, qui fuerant sacerdotes templi Dianæ, qui concitaverunt xx discipulos suos et miserunt ut Christi servum interficerent. Quos vir Domini a longe venientes cognoscens et sciens eorum nequitiam, antequam appropinquarent, econtra signum crucis porrexit; qui et steterunt illico fixi. Quibus ait: Quid quæritis, vel ad quod venistis? Si ergo potestis movere vos, et facite quod jussum est vobis. Pœnitentes autem illi et veniam petentes, meruerunt absolvi. Qui ut cognoverunt se solutos, ceciderunt ad pedes ejus, *|im|* precantes baptismum consequi. Continuo ergo eos atechizans baptizavit. Videntes autem magi figmenta sua esse delusa, propriis se interemere cultris, ut sermo divinus imple-retur: Qui fratri suo parat foveam, ipse prior incidet in eam.]

Audiens interea Licinius beatissimi viri famam, mittens sibi eum fecit præsentari ^d Gysaica (*Gisiaco*) villa. Qui cum trahe-retur, obvium habuit quemdam paralyticum cum sorore cæca, urda et muta. Accipiens autem aquam, benedixit et super eos

^a B. Ad honorem presbyterii.

^b B. Canonice ordinare. — *Melius.*

^c B. Deest *et miserunt*, quod a nostri codicis censore deletum est.

^d B. Gysaico villa. — Veram et genuinam lectionem a scriptore nostri codicis repræsentatam fuisse nullus dubito, dummodo *Gisacia* pro *Gysaica* legeris. *Gisacia villa* villam ad Gisacum sitam designat, quod optime cum monumentis quæ deteximus congruit. Sed jam R. S. undecimo sæculo memoria Gisaci nostri oblitterata et paululum ad *Gisacum* alium translata fuisse videtur. Quapropter censor nostri codicis, pro *Gysaica villa*, *Gisiaco* proposuit. Apud B. *Gysaico villa* legitur, simili conjectura, ut videtur, sed quam cl. editor non bene interpreta-tus est.

fudit, moxque ab infirmitate illa sunt erepti. [Carnifices autem qui eum trahebant, viso tanto miraculo, confestim crediderunt
 9. in Domino.] Mox ergo Licinius consul, ut adstitit ante eum vir beatus, ait : Unde es, inveterata canities? Beatus Taurinus respondit : Patre sum Romanus, matre vero Græcus. Licinius dixit : Quod est nomen patris tui vel matris tuæ? Sanctus Dei respondit : Genitor meus Tarquinius ; mater vero mea Euticia^a est vocitata. Licinius dixit : Quantum temporis est, ex quo fugisti patrem tuum¹? Meus etenim fuit avus. Respondit sanctus Taurinus : Non fugi, sed^b patre meo præcipiente Jesu Christo, verbum ejus adnuntiaturus, huc adveni. Licinius dixit :^c Quis vocaris? Respondit :^d Nativitate Taurinus vocitor, vere tamen Christianum me profiteor. Licinius dixit : Propter hanc dementiam, ante sex annos jussi occidi matrem tuam. Sanctus Taurinus, audiens matrem suam^e martyrizatam, ait gaudens : Gratias tibi ago, Domine, quia matrem meam ante me^f tibi placuit recipere. Licinius dixit : Quem Deum adoras? Vir Dei dixit : Stulte, nonne tibi jamdixi quia servus sum conditoris cœli et terræ? Audiens se Licinius illudi, ait : Consule senectuti tuæ, et Deos adora invictissimos. Miror enim^g te tam nobili ortum progenie, ad tantam dementiam pervenisse. Sanctus Domini dixit : Non hæc est demencia, sed Domini mei Jesu Christi misericordia. Licinius dixit : Noli vana loqui, sed adora Deos meos. Sanctus Taurinus dixit : Ubi sunt Dii tui? Licinius dixit : Adsunt in præsentî. Vir Dei dixit : *Quomodo isti vocantur?* Licinius ait : Aureus Jovis, argenteus Mercurius. Sanctus Taurinus dixit : Quis fecit ista simulacra? Licinius dixit : Ego jussi facere. Re-

^a B. Vocatur.

¹ In prima homilia (mss. 989, p. 32)*: *nam patriam cognationem et amicos fervente fide pro amore Dei dereliquit. Terrena contempsit, ut cœlestia adquireret.*

^b B. Patre meo Jesu Christo rogante.

^c B. Qui vocaris.

^d B. A nativitate Taurinus, fide tamen Christianus.

^e B. Coronatam martyrio.

^f B. Recipere voluisti.

^g B. De tam nobili progenie, unde es genitus, quomodo ad tantam dementiam pervenisti?

spondit sanctus Taurinus : Quare non ambulant sicut et tu ? Dic ergo [*mihi*] quis te fecit ? Licinius dixit : Deus meus. Sanctus vir respondit : Nonne antea dixisti quia tu eum fieri rogasti ; ut quid eum ^a inclusum retines in scrinio tuo ? Si factor tuus est, quare te non custodit ? Videns itaque Licinius suam irrideri insaniam, 10. iratus jussit virum Dei [*nudum*] virgis cædi. Cumque ^b cæderetur, ait : Domine Jesu, respice in me et miserere mei jam senis. Et facta est vox ad eum dicens : Noli timere, famule meus, quia ego tecum sum. [Statim autem aruerunt manus carnificum.] Leonilla autem, uxor Licinii, ^c pietate monita, [tamen adhuc pagana,] dixit : Nonne audiui te, Domine meus, dicere ^d quod pater istius senis avus tuus fuerit ? Quid ergo tam ^e ferox habes pectus, ut consobrinum tuum tam pessime jubeas ^f flagellare ? Ille vero repletus ira dixit ad eam : Et tu ergo, ut video, maga effecta es. Per salutem Deorum, ^g etiam easdem sustinebis poenas. Cumque traheretur, dixit : Serve Dei, si potes, adjuva me, et ego credam ^h Deo tuo. Sanctus Taurinus dixit : Noli timere ; nihil mali sustinebis. Cum autem hæc agerentur, nuntius venit narrans ⁱ filium Licinii una cum ejus armigero esse mortuum. Venationem si quidem exercentes circa Castellum Alerci, *veloci* cursu ^j interierunt præcipitati : Quod Licinius et omnis exercitus ejus audiens, ^k contristatus est nimium, illi-coque dimitti uxorem jussit. Quæ veniens, prostrata pedibus Licinii, precabatur dicens : ^l Credamus, Domine, in Deum Taurini, et reviviscet filius noster. 11. Conversus autem Licinius ad Beatum Taurinum, dixit : Veternosa canities, potes mihi per tuas

^a B. Inclusum tenes in scrinio, si factor tuus est ? Nonne te debet ille potius custodire ?

^b B. Percuteretur.

^c B. Monita a Spiritu sancto.

^d B. Quia..... fuit.

^e B. Ferreum.

^f B. Flagellari.

^g B. Quia easdem poenas similiter patieris.

^h B. In Deum tuum.

ⁱ B. Mortuum filium ejus esse, et unum armigerum illius.

^j B. Interierant.

^k B. Nimia adstrictus angustia, jussit laxari uxorem.

^l B. Precor, Domine, ut credamus in Deum Taurini, et reviviscat filius noster.

artes magicas, * suscitare filium meum? [Audierat enim ^bjam resuscitasse eum mortuum.] Respondit ei : Dominus meus dixit : omniaabilia sunt credenti. ^cTu vero fidem habeto firmam et sponde [te] idola abdicare, et mox filium tuum vivum mereberis recipere. ^dAt ubi hæc omnia Licinius se promisit... agere, vir Domini dixit : ^ePergamus ad civitatem cuncti. Intrantes autem ecclesiam sanctæ Dei genitricis Mariæ, ^fjussit pontifex Christi omnes secum in orationem prosterni. Qua completa, cum surgerent cuncti, sanctus sacerdos ad defunctorum, quæ deferri jusserat, corpora conversus, elevatisque oculis in cælum, dixit : Domine Deus pater, respice ad precem meam, ut populus iste possit credere (*credat*) quia filius tuus Dominus noster Jesus Christus ipse sit Salvator mundi, cui dedisti potestatem omnis carnis ut quem vult vivificet, qui et discipulis suis dixit : omnia quaecumque petieritis patrem in nomine meo, fiet vobis. In ejus itaque nomine ^gprecor exurgere filium Licinii hunc Marinum. Apprehensa ergo manu ejus, allevavit. Qui quasi a somno surgens, excussa facie a sanguine et procidit ad ejus pedes, precabatur [ur] ^hdari baptismum salutis sibi dicens ab angelo hoc esse imperatum. Quod et factum est.

12. [A fonte autem surgens, ait patri : Heu, pater, nescis quam miseram vitam ducimus, quantasque pro hoc nostri similes pœnas sustinent, et contra quanta est gloria his qui colunt et serviunt Deo, quem colit hic tuus consobrinus. Vidi enim hunc virum Dei ⁱinteresse angelorum choris et Deum deprecari pro nobis. Cumque multa quæ viderat narraret,] Licinius cum uxore et optimatibus procidens ad pedes ejus, cum lacrymis postulabant baptismum salutis. Quos susci-

* B. Resuscitare.

^b B. Unum mortuum ad eo resuscitatum.

^c B. Tu vero tantum fidem habe, et mox recipies filium tuum.

^d B. Ubi vero in fide est verbis confirmatus.

^e B. Pergamus omnes ad civitatem.

^f B. Prostraverunt se omnes in orationem. Et dum ab oratione surgerent, venerunt ad corpora defunctorum.

^g B. Precor ut surgat puer iste Marinus.

^h B. Sibi dari baptismatis sacramentum, ut sibi fuerat ab angelis imperatum.

ⁱ B. Inter angel eos choros interesse.

piens sacer almus jussit eos exsurgere, baptizansque eos, mille etiam et ducentos cum eis, gratias agebat Deo. [Post hæc Marinus, provolutus ejus pedibus, rogabat ut armigerum quoque suum resuscitaret, ne in pœnis remaneret, in quibus eum reliquerat. Beatus vero Taurinus dixit ei : Bene postulas, fili carissime; erit enim tibi bonus nuntius. Conversus itaque ad populum Beatus Taurinus, ait : Oremus omnes ad Dominum, fratres, ut resuscitet sua miseratione mortuum hunc. Illico prostrati cuncti clamabant orantes : Exaudi, Domine Deus, famulum tuum Taurinum. Cumque diutius orassent, convertit se vir beatus ad defuncti corpus et dixit : O juvenis Paschasi, surge in nomine Domini nostri Jesu Christi. Qui statim surgens aiebat : O vir Dei, de maximis me pœnis liberasti. Eram enim cum innumeris in flammis sulphureis, quando nuntius ab alto venit, jubens me dimitti et huc reduci. Videns autem Marinum dominum suum dixit : In die qua albas deposueris, mandat te ille qui me huc adduxit^b *ut redeas ad Deum*. ^cAnte octavum itaque diem febre correptus, secundum quod jussum erat, est defunctus.] Igitur reliquus populus videntes tanta mirabilia [et Paschasium militem resuscitatum,] fide firmati, ^dnullus remansit penitus qui non crederet, et ad baptizandum se offerret^e.

Igitur dum omnis Gallia Beati Taurini floreret sapientia atque doctrina, Zabulus inimicus pacis seu veritatis vastissimam orientalem contra Gallos concitavit hostem. ^fCumque Galli contra tam immanem multitudinem se stare desperassent, ad viri Dei confugerunt auxilium cuncti¹. Vir autem Domini

VIII. 13.

^a B. Et ait ad seniore[m] suum Marinum.

^b B. Ut ad eum redeas.

^c B. Qui mox levi febre corripitur, et secundum mandatum octavo die mortuus est.

^d B. Nihil.

^e B. *addit* : Qui tunc ibidem aderant de illa parœcia. Jam vero Gallia omnis ejus florebat eloquio.

Interea dum hæc agerentur, et omnis plebs esset ovans.

^f B. Cum vero certius compererunt Galli se casuros, nec ullo modo quivissent resistere,

¹ In *historia inventionis B. Taurini* cui pene integram Boll. adhibuerunt fidem, legitur : « Chunnorum namque sævus et innumerabilis exercitus nimis longe in

illico triduanum indixit jejunium, quo peracto, apparens angelus Domini dixit beato viro : Gratias age creatori tuo : ^a animas enim tibi dedit tantummodo ; locus vero iste erit desertus per multum tempus, sed iterum restaurabitur in melius. Tu vero, carissime, coronam laboris tui a Domino recipies octava die.

- X. ^bConvocato denique in ecclesia omni populo, nuntiavit illis cuncta quæ sibi fuerant ostensa. Audientes autem valde sunt perterriti, sed vir Domini blande consolatus est eos, monebatque ut in Deo spem omnem ponerent. Aliqui vero interrogantes, dicunt ei : Scimus quia vir Dei es, ^csed petimus doceri, dum a nobis discesseris, quid erimus facturi. Respondit eis : ^dNolite timere ; euntes vero Romam nuntiate Beato Sixto Apostolico diem mei exitus, si adhuc martyrio non est coronatus. [Ego autem Deodatus filiulus ejus jam edideram unum libellum ^ede sanctis ejus virtutibus atque sermonibus : mirabilis enim doctor exstitit. Sed quum longum est enarrare quomodo matrem suam honorifice sepelivit, qualiterque Licinius cum sua uxore pro Christi nomine ^fgloriæ coronam sunt adepti, verum et qualiter accepta Beati Sixti benedictione ad propria sumus reversi, ^gquod in libello memorato inserui, hic prætermisi.]
- XI. Præterea adveniente die dominica, adfuit omnis populus secundum consuetudinem in ecclesia. Venerandus autem Do-

» præteritis temporibus totam propemodum civitatem usque ad fundamentum destruxerat, cunctasque ecclesias populaverat, ita ut nec jam esset vestigium aliqujus ædificii. » Ex quibus verbis constaret *Chunnos* aut *Hunnos* illos hostes fuisse qui civitatem Eburovicum destruxerunt. Sed a textu *historiæ* quem codex noster 989 habet, vetustiori scilicet atque ad ætatem inventionis propiori, ista omnia commenta de *Hunnis* prorsus absunt. Neque enim Hunnorum colluvies, vivente Taurino, Gallias invasit, neque ad Aulercorum fines pervenit.

^a B. Quia animas tantummodo impetrasti.

^b R. Mane autem facto, et convocato in ecclesia populo.

^c B. Dic ergo nobis quis ibit nobiscum, et ad quam partem fugiemus?

^d B. Nolite diffidere ; properate Romam et nuntiate.

^e B. De sanctis et bonis operibus ejus et de libris quos exposuerat : mirabilis enim doctor fuit.

^f B. Gloriose.

^g B. Quæ omnia in libello superius memorato inveniuntur.

mini præsul |post| expleta missarum solemnia, præcepit populo ut quinta die iterum in unum convenirent valedicturus eis.

^a Cumque, ut jusserat, omnes congregati essemus die quinta in eadem ecclesia, audito quod sanctus pater deberet nos relinquere, et ad Christum migrare, non valuimus a fletu abstinere, sed et vulgus promiscuum intolerabili perstrepebat luctu. Ergo ^b inchoato officio missæ, et peracto ex more a sancto patre, largiusque ad plebem facta prædicatione, verba consolationis intulit, et multa eis futura quæ probavimus prædixit. Verba vero salutaria ut complevit, residens in sede episcopali, benedixit omnes et absolvit dicens: ^c Abite, fratres mei, in pace, et Dominus meus Jesus Christus sit vobiscum. [Nos autem, prospicientes versus illum, vidimus circa altare ^d innumeram angelorum multitudinem] et audientibus nobis, facta est vox dicens: Veni nobiscum, Deo dilecte Taurine, qui multas pro ejus amore sustinuisti ^e tribulationes; et intrabis in gaudium Domini tui. [Testor Deum, ^f non me jactans dico, quod quasi usque ad cælum esse me vidi ejus in obsequiis]. Mox autem ut vox prædicta est facta, tam densa nebula implevit ecclesiam, et ut nullus alium valeret recognoscere. Transacto vero quasi unius horæ spatio, illa odorifera recessit nebula, et apparuit vir sanctus in sede episcopali sedens quasi orans, ^h manusque et oculos ad cælum habens intentos, cum beatus ejus spiritus angelicis manibus jam ferretur ad cælos.

Facta itaque non parva quæstione a populo quo in loco sepe-
liretur, ne ab hostibus inveniretur, deprecati sunt Dominum
ut ostendere dignaretur ubi servi sui corpus ponere debuissent.
Apparuit ergo ibi, dum anxiarentur, quidam vir honorabilis

XII. 45.

^a B. Postera igitur luce, quinta feria, adfuimus in ecclesia omnes.

^b B. Inchoato officio et ex more peracto.

^c B. Abite, filioli mei, in pace.

^d B. Innumerabilem multitudinem hominum candidatorum.

B. Passiones.

^f B. Non me laudans, quasi unus ad cælum me vidi esse, nescio tamen quomodo, in ejus obsequiis.

B. Ut nullus ibidem potuisset comparem suum aspicere.

^h B. Extensas manus oculosque habens versos ad cælum.

vultu, [candidus ut nix,] dicens eis : Sumite, fratres, patris vestri corpus, ^a et me præeunte sequimini, nihil hæsitantes. Sumentes vero sanctissimi glebam, fidentesque de visione tanti viri, exeuntes per portam occidentalem, portavimus ^b contra tertiam partem miliarii, ubi vir ille qui præcedebat nos substitit atque ait : Hic, fratres, deponite corpus. Deinde intulit : Habetis mausoleum ? Cui cum respondissemus ^c |nos| habere, præcepit ut fodientes ibi poneremus. Conducto itaque illo mausoleo, stante nobiscum eodem viro, fecimus fossam. [Cumque more defunctorum intus posuissemus corpus, et fletus et luctus omnium quasi ad cælum pertingens esset magnus, erexit se de fossa quasi vivus et ait nobis : Filioli mei, nolite timere flere|que| desistite, atque virum istum in omnibus audite. Hoc dicto, collocavit se in sepulcro. Itaque aspicientes ad virum illum, expectabamus quid præciperet. Qui ait : ^d Hunc, fratres, vestrum patronum a vobis auferri ne timeatis, quia sicut ego fui illius custos in vita, sic ero pro certo amodo et sepulto, et ejus memoria multa erit in sæculo. Nunc autem civitas hæc vestra subvertetur, sed tamen omnes salvi eritis, quod nullus vestrum peribit]. Postquam ergo omnia ^e consummavimus quæ erant sepulturæ congrua, ait ad nos vir ille quem credimus vere angelum patris nostri fuisse : ^f [Scitote quod per multa tempora incognitus erit locus iste]. Vos autem hinc quam citius recedite, ne involvamini |a| jam propinquante hoste. Recepistis etenim a Deo laboris vestri retributionem. Sit ergo pax omnibus vobis. His dictis, non comparuit. Angelica itaque benedictione accepta, aufugimus timore hostis qui non longe aberat a nobis. ¹ Obsecro ergo omnes qui hanc beati viri vitam

^a B. Et me præeuntem sequimini. Confidentes autem de visione, nihil hæsitantes, sumpsimus corpus.

^b B. Usque ad tertiam partem miliarii ejusdem occidentis.

^c B. Nos habere valde optimum.

^d B. Fratres, vos timetis patrem vestrum a vobis auferri ab hostibus ?

^e B. Consummavimus sepulturæ ornamenta.

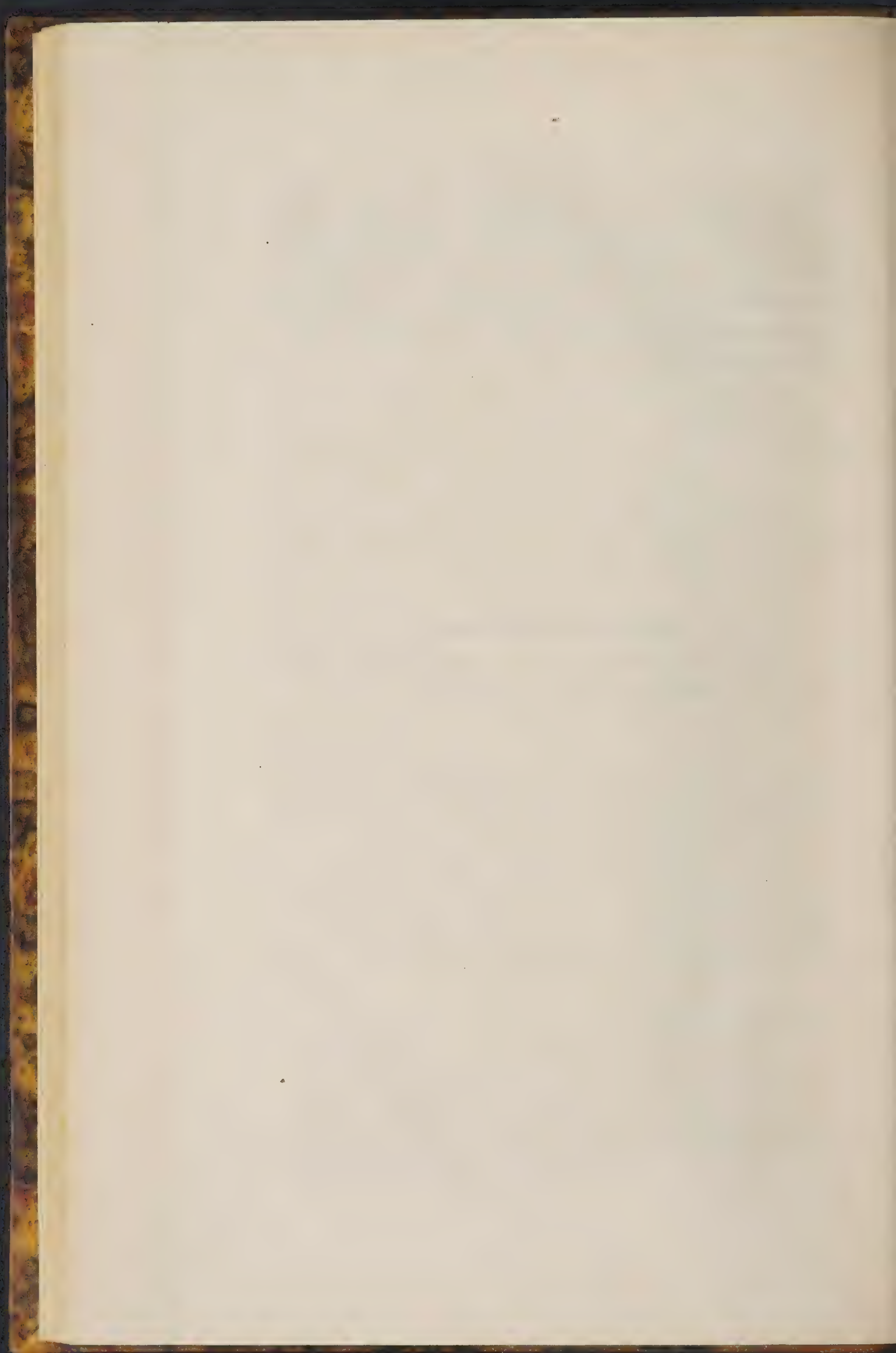
^f B. Recedite velociter, ne involvamini ab hostibus. A Deo recipietis mercedem laboris vestri, et sit vobis [pax. Postea nusquam comparuit. Sed prius dixit : Pe longa enim tempora incognitus erit locus iste.

¹ Apud B ad calcem omnia confusa.

legeritis, ut pro Deodato scriptore ejus oretis. Consistens enim civitate Mediolanis apud venerabilem virum Benedictum, febre detentus, ista breviter decucurri. Omnibus ergo legentibus hæc sit pax et salus, [*intercedente*] beato patre nostro Taurino, a Deo patre et Jesu Christo ejus filio Domino nostro atque Spiritu sancto illuminatore et sanctificatore totius Ecclesiæ sanctæ, hic et in æterna sæcula. Amen.

EXPLICIT VITA SANCTI TAURINI

EPISCOPI ET CONFESSORIS CHRISTI EGREGII.

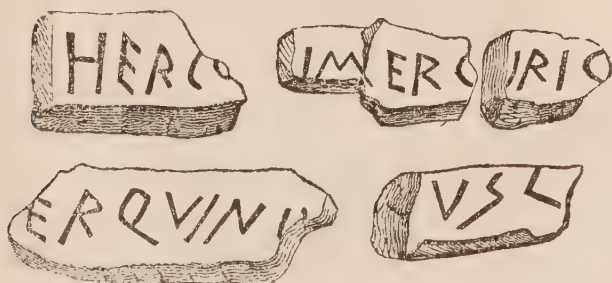


CHOIX DES INSCRIPTIONS

TROUVÉES A LA CHAPELLE-SAINT-ÉLOI.

Afin de satisfaire la curiosité de plusieurs personnes, j'ai jugé à propos de joindre à la présente publication le *fac-simile* de quelques-unes des inscriptions découvertes à la chapelle Saint-Éloi. Pour rendre tout à fait intelligibles les détails que j'ai donnés sur le monument romain en lui-même et sur l'édifice chrétien qui y fut substitué, il faudrait des planches qui me manquent en ce moment. Un habile architecte, M. Lambert, a bien voulu relever sur les lieux les principaux détails, à l'aide desquels il achève un travail de restauration, destiné à la Commission des Monuments historiques. La totalité des inscriptions découvertes jusqu'ici (elles s'élèvent aujourd'hui, 3 décembre 1884, à 74) sera comprise dans l'ouvrage de notre savant ami, M. Edmond Le Blant, sur les Inscriptions Chrétiennes de la Gaule. Les échantillons que j'en donne suffiront, je l'espère, pour faire apprécier l'ensemble de la découverte.

I.



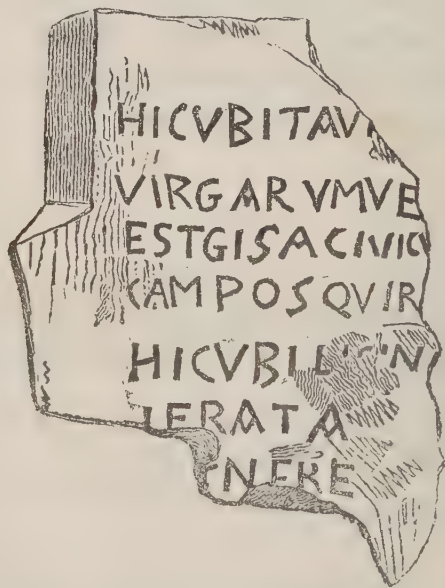
Cette inscription se compose de cinq fragments d'une hauteur générale de 0^m, 12, et dont le premier a 0^m, 24, le second 0^m, 09, le

troisième 0^m, 11, le quatrième 0^m, 12, le cinquième 0^m, 32, et le sixième 0^m, 14 de longueur. Le bloc sur lequel elle était tracée avait été divisé en pierres de boutisse qui servaient de pavement à l'étroit passage donnant accès au baptistère de Saint-Taurin. Il est facile de restituer les lettres qui manquent à cette inscription, à l'exception d'une seule :

HERCV[L]I MERCVRIO
[S]ERQVINIV[S] V S L[M]

c'est-à-dire : *Herculi Mercurio, Serquinius votum solvit lubens merito*. La seule lettre qui fasse difficulté est l'initiale du nom de *Serquinius*. Nous avons donné la préférence à l'*S* à cause de la forme du nom de *Serquigny* (*Serquiniacus*), qui remonte au xiii^e siècle. (V. A. Le Prévost, *Noms de lieu du département de l'Eure*.) Je n'ignore point toutefois qu'on a souvent écrit *Cerquigny*. De plus, par suite de l'affinité du *t* avec l'*s*, il n'y aurait rien d'impossible à ce que le nom romain eût été *Terquinius*, et, dans ce cas, la différence avec le *Tarquinius* de la vie de saint Taurin deviendrait presque insensible. En tout cas, je dois faire remarquer que les formes *Serquinius*, *Cerquinius* ou *Terquinius*, quoique offrant une physionomie latine, sont difficiles à expliquer dans la langue des Romains, tandis que *Tarquinius* désigne régulièrement un citoyen de la ville étrusque de *Tarquini*, érigée plus tard en colonie romaine.

II.



Ce fragment d'inscription métrique est tracé sur une tuile épaisse de

0^m, 19 de hauteur sur 0^m, 15 de large. Elle n'offre pas de rebords, et paraît avoir été disposée dans la fabrique même pour recevoir une inscription. On remarque au sommet du côté gauche une entaille régulière qui devait se répéter de l'autre côté. Indépendamment des deux morceaux qui manquent à droite et par en bas, la surface de cette tuile est fortement corrodée en quelques endroits; c'est pourquoi l'on a peine à distinguer la fin des lignes 3-6. Dans le premier moment, j'ai hésité sur le mot qui termine la troisième ligne; mais, après un examen répété, j'y distingue suffisamment les lettres vicv. L'r qui termine la quatrième ligne est certain; mais la lettre qui précède est très-douteuse, et peut être tout aussi bien un a qu'un i. On reconnaît, à la cinquième ligne, les linéaments du mot LICINI, bien qu'en cet endroit la surface de la tuile soit très-détériorée.

L'inscription se composait d'au moins quatre vers hexamètres et ne paraît pas en avoir compté davantage. Les vers sont donnés en deux lignes chacun et coupés à la césure, à l'exception du troisième. C'était probablement une épitaphe écrite, indépendamment du *titulus*, en l'honneur d'un saint personnage qui avait vécu auprès du baptistère de Gisacus. Comme, de ces solitaires, le seul que nous connaissions est *saint Suron*, nous supposons, uniquement pour rendre la restitution plus facile, que la pièce avait été composée pour rappeler la mémoire de ce personnage. Voici cette restitution qui semble certaine pour le premier vers, et perd de sa probabilité à mesure que l'on avance :

HIC VBI TAUR[INVS] VIRGARVM VE[RBERE] CAESVS]
EST GISACI VICV[S] CAMPOS QV[A] R[I]VVS OBERRAT]
HIC VBI LICINI [SCE]LERATA [EFFERBVI]T IRA]
[MV]NERE [PERFVNCTVS] SACRO SVRO AETHERA LIQVIT]

c'est-à-dire : « En ce lieu où Taurinus a été frappé de verges, est » le bourg de Gisacus, à l'endroit où un ruisseau serpente dans les champs; ici même où éclata la coupable colère de Licinius, Suron, » après avoir rempli le ministère sacré, termina ses jours. » Il faut remarquer que l'aspect des lieux est parfaitement d'accord avec la restitution dont les restes de l'inscription m'ont fourni les éléments. La source qui prend naissance sous la chapelle de Saint-Eloi, produit un ruisseau très-pur qui arrose le côté de la vallée, fort large en cet endroit, où s'élevait le baptistère de saint Taurin. Le bourg de Gisacus était situé vers l'est sur l'autre rive de la Risle. Dans une île de

cette rivière on a trouvé, il y a quelques années, des débris considérables d'habitations romaines. — Les deux premières syllabes du nom de *Licinius* étaient brèves, comme le prouve ce vers d'Horace (*Carm.* II. 10).

Rectius vives, Licini, neque altum....

et l'auteur de notre inscription en a fait deux longues; (ce serait un trochée, dans le cas où il aurait écrit LICINI). Mais cette faute n'a rien d'extraordinaire pour l'époque à laquelle appartient notre monument.

III.



Hauteur, 0^m,12. — Largeur, 0^m,12.

« Ἐν εἰρήν[η] Εὐτυχί[α]. *Eutychia* (repose) en paix. »

C'est ici le *fac simile* de l'épithaphe que nous croyons pouvoir attribuer à la mère de saint Taurin. Il n'y manque que deux lettres à l'extrémité de chaque ligne. L'absence de l'H, qui terminait la première, prouve que la seconde devait finir par un A. On ne peut donc hésiter à rejeter l'opinion de ceux qui verraient dans le second mot l'impératif εὐτυχεῖ, *sois heureux*. Je n'ai pas besoin de faire remarquer le double *iotacisme* du premier mot (ἱρήνη au lieu de εἰρήνη). Les incorrections de ce genre n'étonneraient pas dans une inscription de la Grèce, tracée à la fin du III^e siècle; à plus forte raison, doit-on les trouver naturelles sur un monument exécuté vers la même époque dans le fond de la Gaule. — Je fais remarquer, une fois pour toutes, que nos inscriptions sur tuiles étant la plupart écrites dans une direction horizontale à partir du côté le plus épais, ont généralement souffert du côté le plus mince où elles n'étaient pas protégées

par le rebord, et que par conséquent c'est presque toujours la fin des lignes qui nous manque. Aussi la perte des désinences rend-elle souvent les noms d'hommes difficiles à distinguer des noms de femmes.

IV.

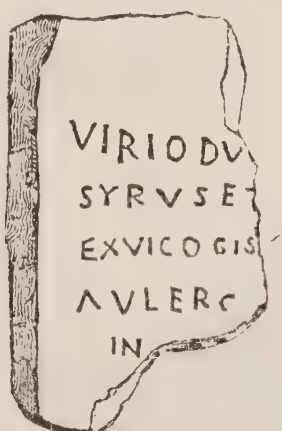


Hauteur, 0^m,11. — Largeur, 0^m,22.

« Sur[o], famu[lus] De[i]. Suron, serviteur de Dieu. »

C'est le *titulus* présumé de saint Suron. (V. plus haut, pp. 18 et 32). Il est tracé sur une tuile de pavement sans rebord. Le caractère en est beau et peut convenir à la fin du v^e siècle. En toute hypothèse, saint Suron n'a pas dû vivre à une époque éloignée de l'établissement des Francs dans la Gaule.

V.



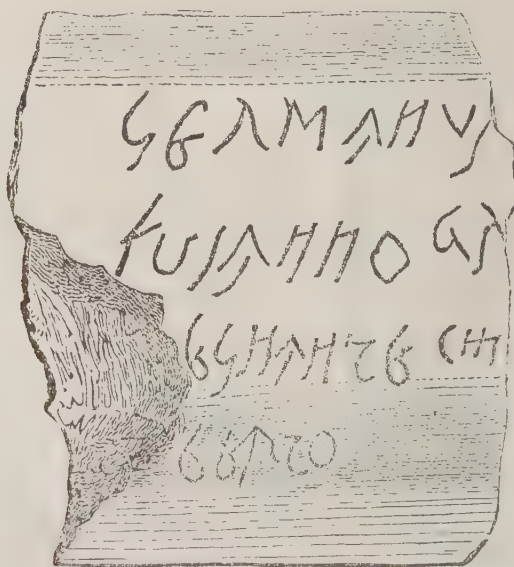
Hauteur, 0^m,25. — Largeur, 0^m, 19,

« Viriodu[rus] Syrus et [.....], ex vico Gis[aco] Aulerc[orum], in

» [pace]. Viriodurus, porteur de litière et , du bourg de
 » Gisacus des Aulerques, (repose) en paix. »

Nous donnons avec une certitude presque complète la désinence de ce nom à physionomie gauloise. Puisque *Viriodurus* était *du bourg de Gisacus*, le mot de *syrus* ne peut s'entendre d'un *Syrien*, et il faut y reconnaître la désignation d'un *porteur de litière*, ainsi dénommé par les auteurs de l'époque impériale. (*Juv.* vi. 350 ; *Martial.* ix. 3 et 23.) Il est bien difficile de deviner quelle était la seconde profession exercée par Viriodurus, et dont l'indication devait suivre le mot *et*. Quoi qu'il en soit, il n'y avait certainement pas de *porteurs de litière* à Gisacus, et l'on doit croire que l'individu dont nous avons recueilli l'épithaphe était venu mourir dans sa patrie, après avoir exercé cette profession dans une grande ville, probablement même dans une résidence impériale. Comme nous ne trouvons plus de trace de l'usage des litières chez les Mérovingiens, Viriodurus remonte nécessairement à une époque antérieure à l'établissement des Francs dans la Gaule. Le nom des *Aulerici*, joint à celui de *Gisacus*, fournit une indication précieuse. La limite des anciens diocèses reproduisant presque toujours celle des cités gauloises, il faut remarquer que le cours de la Risle séparait autrefois, à la hauteur de la Chapelle-Saint-Éloi, les diocèses d'Évreux et de Lisieux. Le bourg de Gisacus, situé sur la rive droite, occupait donc l'extrémité du territoire des Aulerques, et la *villa* de Gisacus, bâtie sur la rive gauche, appartenait aux Lexovii.

VI.



J'ai déjà donné (p. 34) le monogramme de Childebert I^{er}. Cette

dernière inscription, qui a 0^m, 29 de large, se développe sur une courbe de 0^m, 46. Celle que nous attribuons à saint Germain, évêque de Paris, est tracée sur un bloc de 0^m, 36 de largeur, et décrit en hauteur une ligne courbe de 0^m, 30. Voici comment nous complétons cette précieuse mention : « *Germanus [ad]fui anno XLVI [r]egnante Chi[lde]berto* : moi, Germanus, j'étais présent l'an quarante-six du règne de Childebert. » Je suppose que saint Germain avait d'abord tracé sur la pierre le monogramme du roi, et qu'ensuite il ajouta sa propre signature, avec la date de sa visite au Baptistère de saint Taurin. Il est difficile de lire seulement *Germanus fui* ; ce *fui* tout seul n'est guère latin. Comme la pierre offre une cassure à la fin de la première ligne, on peut suppléer *hic*, ou plutôt *ad*. La seconde version est préférable, dans l'hypothèse de la présence de Childebert. Au-dessous de la première ligne, la pierre se termine régulièrement, et l'on y reconnaît le joint qui la mettait en rapport avec la pierre voisine dans le recouvrement du mur d'appui dont le Baptistère était entouré ; mais si l'on remarque avec quel soin les deux premières lignes sont superposées vers la gauche, on doit croire qu'il en était de même pour les deux dernières. Par conséquent, il n'y avait place au commencement de la quatrième ligne que pour les lettres *DE*, du mot *Childeberto*, et l'*L* devait nécessairement terminer la troisième ligne. Cette observation amène à conclure que l'auteur de l'inscription s'était étendu sur l'autre pierre, ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'il avait achevé ses lignes sur l'épais mortier qui, suivant l'usage du temps, devait séparer les deux blocs. La régularité du tracé, constatée ainsi à droite comme à gauche, induit à penser qu'il manque de même quelque chose à la fin de la seconde ligne. C'est pourquoi nous n'avons pas hésité à compléter la lettre qui la termine, et à y reconnaître un *μ* (*sic* *ς* *μ*). Quelques personnes, comparant l'*α* cursif de *Germanus* et de *Childeberto* avec cette moitié de lettre, avaient d'abord pensé que c'était l'initiale du mot *regnante*, et elles étaient d'autant plus disposées à adopter cette opinion, qu'à l'époque où l'inscription fut tracée, on rencontre très-fréquemment l'emploi numéral du *ς* grec, tandis qu'une date plus étendue en chiffres grecs ne peut se trouver qu'à l'état de rare exception dans une inscription latine. Avec cette manière de lire, la mention serait de l'an *vi* de Childebert (517 de notre ère), et elle ne pourrait convenir à saint Germain, qui, très-jeune alors, vivait à Autun, sous la domination des rois de Bourgogne. Mais, outre que la seconde ligne, comme je viens de le dire, ne peut se terminer au point actuel, il faut aussi au moins une lettre pour commencer la troisième, et cette

lettre ne peut être que l'initiale du mot *regnante*, effacée, mais encore quelque peu visible (nous l'avons constaté par un examen attentif de l'original), sous la forte dépression qu'a subie en cet endroit la surface de la pierre. Le caractère qui termine la troisième ligne est donc certainement une lettre numérale, et une lettre numérale grecque. J'avais d'abord cru y reconnaître un Λ cursif, ce qui aurait fourni l'an 36 ; mais la carrure de l'inscription exigeant au moins deux traits de plus, je me suis arrêté au M , avec d'autant plus de confiance, que, pendant l'année 46 du règne de Childebert (557 de notre ère), saint Germain, déjà évêque de Paris, vivait dans la plus grande intimité avec le roi des Francs. « *Faciebant apud se de misericordia pugnam,* » dit Fortunat (*Vit. S. Germ.* 13), *et de pietate certamen, thesauros ut* » *spargerent et de suis talentis egeni ditescerent.* » Je n'ai pas besoin de dire que, dans le plus grand nombre des dates grecques, le moindre nombre est placé avant le petit, ni de rappeler, quand ce ne serait que par l'exemple de la fameuse inscription chrétienne d'Autun (laquelle ne peut guère avoir été tracée avant le commencement du iv^e siècle), à quel point les écoles de cette ville, où saint Germain avait passé la plus grande partie de sa vie, s'étaient distinguées par la culture de la langue grecque. — Les lettres tracées de la main de saint Germain de Paris passaient, de son temps, pour avoir une vertu miraculeuse, ainsi que l'atteste Fortunat en deux endroits de la vie du bienheureux évêque (48 et 58). On peut penser que la beauté de son écriture (mérite rare à cette époque) ajoutait encore, en cas pareil, à la vénération qu'inspirait sa sainteté. — Comme il ne faut dissimuler aucune objection, on peut s'étonner que, dans notre inscription, saint Germain ait omis son titre d'évêque ; mais si cette omission doit être signalée, elle n'a du moins rien d'impossible ni d'inexplicable.

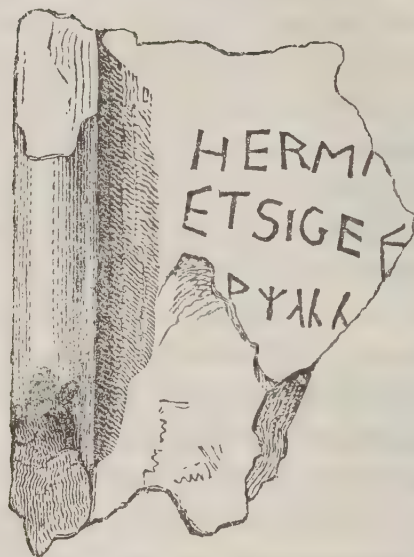
VII.



Courbe en hauteur, 0^m,46 — Largeur, 0^m,25.

Je commence le choix que j'ai fait dans les inscriptions runiques, par le nom de *Clodoald*, d'abord parce que le saint personnage auquel je l'attribue devait accompagner son oncle Childebert et le glorieux évêque de Paris dans leur visite au baptistère de saint Taurin, et ensuite afin de fournir un échantillon du caractère dans lequel est tracée la grande inscription qui décorait le couronnement convexe de la muraille, au fond du baptistère. Les lettres ONE, comme on l'a vu pages 11 et 31, faisait partie du mot ORATIONEM. Quant aux inscriptions runiques en elles-mêmes, je me contente d'en donner la copie, en y joignant une transcription en lettres latines, et lorsqu'il le faut, la traduction la plus vraisemblable, sans m'engager dans les questions de paléographie et de dialectes qui ne sont nullement de ma compétence. Pour l'alphabet, il me suffira de dire que c'est le même que celui des Scandinaves, sauf deux caractères, l'o et l'f, dont l'un se retrouve dans les runes anglo-saxonnes, et dont l'autre a été adopté par Ulphilas (V. plus haut, p. 19). Pour le dialecte, je rappellerai seulement qu'on n'a rien su jusqu'ici de bien positif sur le dialecte propre aux *Francs Saliens*. Les *Gloses malbergiennes*, seul monument certain qu'on ait de cette langue, sont très-difficiles à restituer d'après les manuscrits de la *Loi salique*, et l'*Essai de traduction d'Isidore* qu'on place ordinairement après les *Gloses malbergiennes* (V. Gley, *Langue et littérature des anciens Francs*, p. 107), considéré jusqu'ici comme appartenant au VII^e siècle, doit redescendre au moins cent cinquante ans plus tard. Nous avons soumis le manuscrit original et autographe (*Bibl. imp.* fonds lat. n° 2326) à l'examen des critiques les plus exercés, et ils n'hésitent pas à en placer l'exécution au IX^e siècle. Ce texte offre des traces d'ancienneté par comparaison avec la *Paraphrase de l'Evangile*, ouvrage exécuté par Otfried dans la dernière moitié du IX^e siècle, et Otfried, qui appartenait par son origine aux Francs Orientaux, s'efforçait, comme il l'atteste lui-même, de perfectionner sa langue maternelle. Quant à l'opinion générale parmi les Germanistes, que les Francs Saliens et Ripuaires auraient parlé exactement le même dialecte, nous osons dire que, jusqu'à présent, elle ne s'était appuyée sur aucun monument authentique et qu'elle reçoit de nos découvertes une atteinte assez sensible. On a vu plus haut (p. 19) ce que nous pensions du rapport plus marqué des Francs Saliens avec les Scandinaves.

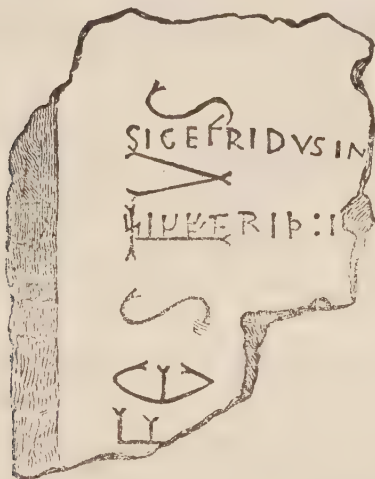
VIII.

Hauteur, 0^m,15. — Largeur, 0^m,11.

Cette tuile à rebords est le premier des monuments bilingues que nous avons découverts. Elle servait de *titulus* à deux frères, *Hermann et Sigefried*, ou à deux époux, *Hermannus et Sigefrida*. Le nom runique correspondant du premier de ces personnages offre, à la fin, le redoublement de l'*n* (sic : *rmann*), tandis que le *Hermann* qui a inscrit son nom sur le bord de la vasque du baptistère (V. plus haut, p. 17), n'a employé qu'une seule *n* (sic : *† Hrman*). C'est seulement l'idée qu'on avait de l'identité du dialecte des Francs Saliens avec celui des Francs Ripuaires, qui a pu faire trouver singulière la double apparition, dans nos monuments runiques, du nom de *Hermann*. On sait pourtant à quelle antiquité remonte cette forme de nom propre, puisque c'est celle à laquelle on a identifié le nom d'*Arminius* le Chérusque, héroïque adversaire des Romains dans le 1^{er} siècle de notre ère. Au ix^e, Charlemagne renversa l'idole d'*Ermensul*, qu'on explique par *Hermanns Sâule* (j'emploie à dessein la forme moderne) et dans laquelle on reconnaît généralement une *colonne* élevée en l'honneur de la grande victoire d'*Arminius*. Sur le champ présumé de cette victoire, on trouve encore, dit-on, *Hermingsberg*, ou le *mont d'Arminius*, surmonté du *Harminsburg*, ou *château d'Arminius*. Le récit que fait Tacite des haut faits de ce chef germain nous fournit encore un rapprochement précieux, par la mention de son oncle *Inguiomarus* dont

le nom est certainement le même que celui d'*Ingomer*, porté par un fils de Clovis I^{er}, et par un des Francs enseveli dans notre cimetière. On peut encore remarquer que la grande tribu ou confédération germanique dont les Chérusques étaient sortis, est désignée par les auteurs latins sous le nom de *Hermiones*. Rien n'est donc plus authentique et plus ancien que la forme de *Hermann* inscrite dans nos textes saliques.

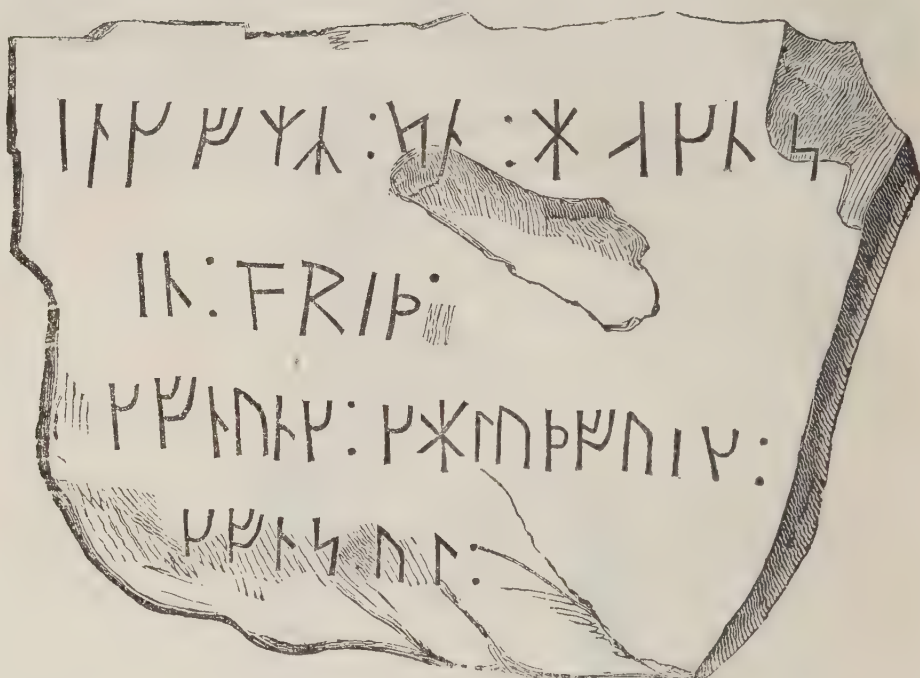
IX.



Hauteur, 0^m,22. — Largeur, 0^m,18.

Cette autre tuile à rebords offrait l'épithaphe en latin et en franc salique d'un personnage appelé *Sigefried*. « *Sigefridus in [pace], Siko-
frid i...* ». On l'employa de nouveau, probablement au VII^e siècle, en traçant par dessus, dans l'autre sens et au moyen des lettres beaucoup plus grandes, le nom de *Festus*. Cette circonstance suffirait pour déterminer l'âge de nos textes runiques, à défaut même de toute indication chronologique. J'ai signalé (*Revue numismatique*, 1853, p. 306) l'F latine du nom de *Sigefridus* comme propre au siècle de Clovis.

X.

Hauteur 0^m,16. — Largeur, 0^m,28.

C'est ici sans contredit la plus importante de nos inscriptions runiques : aussi l'ai-je reproduite de plus grande dimension que les autres. Elle est tracée sur une tuile à rebords dans le sens de la largeur. La surface de cette tuile était déjà inégale, quand on en a fait usage, et c'est ce qui fait l'incertitude de quelques caractères. L's que je vois à la fin de la première ligne ne se trouve pas sur la copie de M. Le Blant. Ce paléographe exercé reconnaît clairement les deux points disjonctifs à la fin de la seconde ligne, tandis que, pour nous, il n'est pas impossible qu'une septième lettre telle qu'un *ou* ait figuré à cette place. Du reste, le monument est complet, et c'est le seul qui nous soit parvenu dans un aussi bel état de conservation. En voici la transcription en lettres latines.

Inkomr ; sn : Hagn[s ?]

in : frid[ou ?]

konounk : Khloudoouik :

konsoul :

Ce que j'ai proposé de traduire :

Ingomer, fils de Hagen,

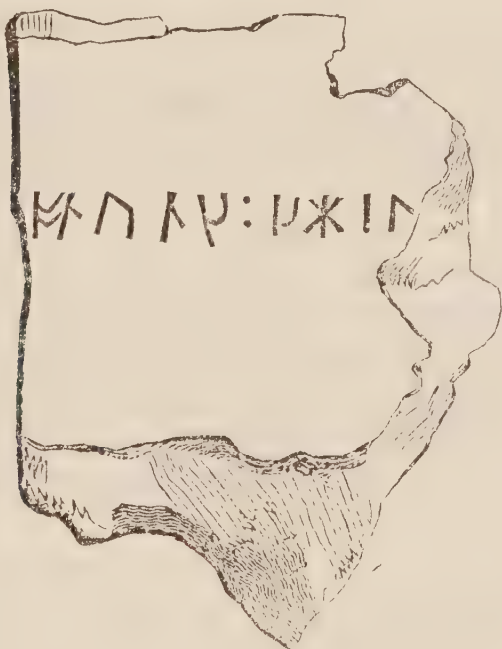
en paix

[étant] *roi, Clovis*

consul.

On remarque que, dans le nom d'*Ingomer*, comme dans celui de *Hermann* sur la pierre de la cuve baptismale et sur la tuile (n° VIII), comme dans celui de *Chrotechild* (n° XII), la voyelle *e* doit être suppléée par la prononciation : c'est ce qui m'avait porté à croire que le second mot de notre inscription (n° X), devait se lire *sen*. Mais l'observation que j'ai faite sur la suppression de l'*e* n'a certainement rien d'absolu, et si la forme *sen* est impossible, comme les germanistes sont disposés à le croire, je ne vois pas ce qui empêcherait d'admettre que d'autres voyelles aient été supprimées dans l'écriture runique. Ce système graphique, dont je regarde l'origine comme phénicienne, semble avoir en partie retenu, de celui qui lui avait servi de type, l'usage de ne pas exprimer les voyelles ; et cette habitude orientale doit avoir conservé un certain empire, quoique le génie des langues germaniques assigne aux voyelles, notamment aux voyelles fortes, une importance beaucoup plus grande qu'elles n'en possèdent, dans les idiomes sémitiques.

XI.

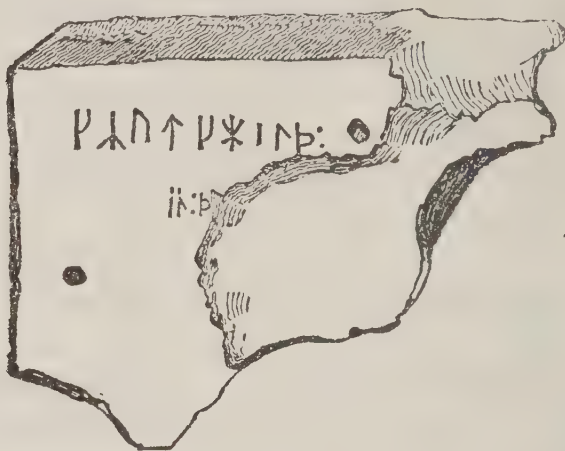


Hauteur 0^m,12. — Largeur, 0^m,09.

Je joins à la précédente inscription ce fragment d'une autre tuile, à cause de la précieuse indication chronologique qu'il fournit. On y lit : . . . *onounk Khil.* . . . », et c'est positivement le reste d'une date du règne de Childebert I^{er}. Nous trouvons de même parmi nos in-

scriptions latines : *Regnante Childeberto, regnante Chlotario*. Voyez d'ailleurs ce que j'ai dit de ce fragment, ci-dessus, p. 18.

XII.



Hauteur 0^m,24. — Largeur, 0^m,29.

Je termine le choix de nos textes runiques par l'épithaphe d'une femme qui portait le même nom que la sainte reine, épouse de Clovis I^{er}. On lit clairement sur la tuile dans le sens de la largeur : *Kroutkhild : in : d...* Grégoire de Tours écrit ce nom *Chrotechildis*. La formule *in pace*, traduite exactement par *in Fridou*, sans l'article, dans l'épithaphe d'*Ingomer* (n° X), paraît ici accompagnée de l'article (en théotisque : *in thero fridou*, dans la paix), ce qui est moins conforme au sens évangélique de l'expression. Jusqu'ici, dans les diverses écritures runiques, on n'avait rencontré qu'à la fin des mots le caractère nommé *yr*, et qui représente une flèche posée sur l'arc. Peut-être l'emploi qu'on en trouve ici au commencement du nom de *Chrotechild* exprime-t-il une *r* grassayée, qui aura dégénéré facilement en *l*, ainsi que le prouve la forme encore assez ancienne *Clo-tildis*.

EXPLICATION DE LA VIGNETTE DU TITRE.

Lue dans la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du 17 novembre 1854.

Je crois devoir entretenir l'Académie d'un fait qui se rattache à nos dernières découvertes, et qui doit contribuer à éclaircir l'histoire de la mission de saint Taurin et de l'établissement du Christianisme chez les *Aulerci Eburovices*. A mon retour de vacances, et lorsque je commençai à faire part à l'Académie et au public du fruit de mes recherches, M. Muret, habile dessinateur et antiquaire exercé, attaché depuis longtemps au Cabinet des Médailles, m'apporta un dessin qu'il avait fait à Evreux, il y a déjà plus de quinze ans. L'objet qu'il avait dessiné et qui lui avait offert une énigme inexplicable, lui semblait devoir tirer quelques lumières des monuments que je venais de trouver dans une localité peu éloignée. Je fus extrêmement frappé du dessin qui m'était communiqué par M. Muret, mais je ne voulus pas en faire usage avant d'avoir vérifié par moi-même l'objet qu'il représentait, et mardi dernier, 14 novembre, je me rendis à Evreux avec M. Edmond Le Blant, lequel voulait bien encore une fois me prêter le secours de son expérience en matière d'antiquités chrétiennes. Nous trouvâmes le monument, ou plutôt le fragment que nous cherchions, sous une épaisse couche de neige tombée dans la matinée. Il appartenait en effet à la masse de débris romains qu'on découvrit à Evreux en 1835, en creusant les fondations d'une maison neuve, et qui furent donnés à la ville par le propriétaire de cette maison, M. Delhomme, juge et membre du Conseil général. Depuis dix-neuf ans, ces débris précieux sont entassés dans un coin du Jardin des Plantes, sans même un auvent qui les protège, exposés à la pluie, à la gelée, à toutes les intempéries, et recevant incessamment l'égout des arbres dont les branches pendent au-dessus. Le fragment que nous cherchions a beau-

coup souffert depuis l'époque où M. Muret l'avait dessiné : plusieurs détails ont cessé d'être distincts. Néanmoins nous en trouvâmes encore assez pour vérifier le dessin de M. Muret, et pour le compléter sous quelques rapports.

Je mets sous les yeux de l'Académie le dessin, rectifié d'après nos observations, du fût de colonne dont je dois la connaissance à la sagacité de M. Muret. Ce fragment, dans l'état où il nous est parvenu, à 0^m, 50 de haut et le diamètre de la colonne à laquelle il appartenait, était de 0^m, 27. On voit, à la partie supérieure, des feuilles d'eau disposées en manière d'imbrication, exactement comme sur la colonne monumentale de la *villa* de Gisacus. C'est un genre de décoration qu'on retrouve généralement dans les monuments romains de nos contrées. Au dessous de l'imbrication, s'étend un cordon horizontal qui sépare cette partie de la colonne d'une autre partie qui devait être lisse. M. Lambert a de même constaté dans le fût de la colonne de Gisacus une succession de parties lisses et imbriquées. Des feuilles d'eau toutes semblables décorent des colonnes de plus grande dimension dont les débris ont été trouvés à Evreux dans la même fouille, et qui provenaient certainement du même édifice.

Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que la partie inférieure du tambour de colonne dont je présente le dessin, au lieu de rester lisse, a été, postérieurement à son exécution et en diminuant d'autant le diamètre, creusé d'environ 0^m, 02, de manière à laisser en saillie trois groupes distants l'un de l'autre d'environ 0^m, 25, et où l'on reconnaît trois variantes d'un même monogramme accompagnées d'attributs diversifiés. De ces trois monogrammes, le plus simple se compose d'un M surmonté des deux branches principales d'un A très surbaissé. Le second offre la combinaison d'un H avec l'A et l'M. Le troisième associe le Γ à l'A et à l'M. Le premier monogramme, quand M. Muret l'a dessiné, était posé sur une tablette supportée par une main : ces derniers détails ont aujourd'hui complètement disparu. Le second semble peser sur une tête aux cheveux horripilés, barbue et accompagnée de deux grandes oreilles bestiales. La masse irrégulière qui supporte le troisième monogramme, et dont M. Muret n'a pas pu mieux que nous comprendre les détails, semble se prêter la configuration des enroulements d'un serpent.

J'explique le premier monogramme par Ἀγία Μαρία, le second par Ἀγία Μαρία Παρθένης, le troisième par Ἀγία Μαρία Γενέτειρα. Le premier monogramme est supporté par *la main de Dieu*, symbole qui, comme on sait, joue un rôle capital dans l'histoire de la fondation du siège épiscopal d'Orléans. La tête dominée par le second mono-

gramme est certainement celle du *démon*. L'être infernal était peut-être figuré une seconde fois par *le serpent* dont nous croyons distinguer le contour au dessous du troisième monogramme.

On lit dans la vie, réputée entièrement apocryphe, de saint Taurin, que cet évêque, étant arrivé dans la cité des Eburoviques, conduisit le peuple dans le principal temple de la ville, dédié à Diane, et qu'après avoir confondu l'imposture des prêtres païens, il effaça de l'édifice toute trace de l'impureté des idoles, pour le consacrer à la Vierge Marie, Mère de Dieu : *Expurgato deinde templo Dianæ omni spurcitia idolorum, consecravît illud in honorem sanctæ Dei Genitricis Mariæ*. (V. plus haut p. 53).

Les monogrammes de la Vierge gravés après coup par une main romaine sur la colonne d'un temple romain, ne fournissent-ils pas une preuve irrécusable à l'appui du fait rapporté dans la vie de saint Taurin ?

Le récit de cette vie renferme une circonstance singulière : c'est que le saint arrivé dans le temple ayant dit au peuple : « voulez-vous voir votre déesse ? » et s'étant écrié : « Au nom du Seigneur Jésus-Christ, démon maudit, sors de cette statue, pour que tout le monde te contemple tel que tu es, » on vit apparaître un *Ethiopien noir comme la suie, avec une grande barbe* : *Tunc beatus Taurinus dixit : Ergo vultis videre deam vestram ? Dixitque dæmoni : in nomine Domini Jesu Christi, exi de simulacro, dæmon inique, ut omnes videant qualis sis. Et ecce apparuit ÆTHIOPS NIGER SICUT FULIGO, BARBAM PROLIXAM HABENS.*

Peut-on s'empêcher de mettre la tête du démon dominé par le monogramme de la Vierge en rapport avec le récit que nous venons de rapporter ?

Si toutefois on répugnait à ce rapprochement, il suffirait peut-être d'appliquer à la composition singulière que nous offre la suite des monogrammes de la Vierge, les idées qui dominent dans le mystère de l'Incarnation, pour donner une explication satisfaisante de la figure du démon. En effet, *Marie, la sainte* par excellence, est choisie de Dieu pour devenir le tabernacle du Messie, et c'est le sujet du premier groupe. *Marie* par sa *virginité* triomphe du démon, et c'est là l'idée qu'exprime la seconde composition. Enfin *Marie*, lorsqu'elle devient *Mère* du Sauveur, écrase le serpent (Gen. III, 15. *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et... ipsa conteret caput tuum*). C'est dans le même sens que le poète chrétien Prudence (*Cathem.* III, v. 149-155) disait, un siècle seulement après l'époque que nous assignons aux monogrammes d'Evreux :

..... Cernua fœmineis
 Vipera proteritur pedibus.
 Edere namque Deum merita
 Omnia virgo venena domat :
 Tractibus anguis inexplicitis
 Virus inerme piger revomit
 Gramine concolor in viridi.

Si l'on admet que, dans le troisième groupe, le monogramme représente la Vierge-Mère, cette composition pourra servir de figure au texte de Prudence. Quoi qu'il en soit, on ne saurait supposer que la tête du démon sculptée sur une colonne du temple consacré à la Vierge par saint Taurin, eût donné naissance à la légende rapportée dans la vie de cet évêque : car, ainsi qu'on va en avoir la preuve, ce temple fut détruit très-peu de temps après la mission de saint Taurin.

Voyons, en effet, quelles conclusions chronologiques résultent de nos rapprochements. Selon mon calcul, antérieurement soumis à l'Académie, saint Taurin serait mort en 259, après avoir consacré vers 242 le temple de Diane de la cité d'Evreux à Marie, Mère de Dieu. Peu après sa mort, les pirates francs ou saxons auraient détruit la cité de fond en comble. On dut la rebâtir vers la fin du siècle, à l'époque où les empereurs Dioclétien et Maximien Hercule firent, de l'établissement des enceintes fortifiées autour des villes, une mesure générale pour tout le nord de la Gaule. Le temple de Diane, converti en Eglise, avait été renversé avec le reste de la ville, car les débris en furent jetés dans les murailles. C'est là qu'on les a trouvés, en fouillant les fondations de la maison de M. Delhomme située sur l'alignement des anciens murs. Mais jusqu'ici dans les fortifications analogues et qui sont toutes du même âge, on n'avait rencontré que des vestiges du culte idolâtrique, et c'est la première fois, ce me semble, qu'au milieu des débris du paganisme, on aura trouvé un monument d'un caractère évidemment chrétien.

Il n'y a rien dans le style des emblèmes ajoutés à la colonne romaine dessinée par M. Muret, qui indique une époque plus rapprochée. Quant à l'emploi du grec dans le monogramme de la Vierge, ce n'est pas une particularité propre à saint Taurin, bien que celui-ci, comme on sait, fût né d'une mère grecque. De même que les monogrammes originaux du Christ ( et ) sont conçus en grec, de même le monogramme de la Mère de Dieu aura été combiné dans la même langue, et c'est sans doute de cette origine

que provient le monogramme traditionnel composé d'un A et d'un M () dans lequel on s'est habitué, à tort sans doute, à reconnaître les initiales d'*Ave Maria*. Le Γ pour Γενέτειρα est d'autant plus remarquable, que nous avons trouvé, dans nos fouilles de la Chapelle Saint-Eloi, un Γ isolé de grande dimension, gravé en creux, recueilli dans l'*album* de M. Le Blant, et dont je n'avais pas parlé, parce que je ne pouvais en fournir une explication raisonnable. On peut en conclure qu'il existait, dans notre baptistère de Gisacus, une inscription en l'honneur de la Vierge et qui remontait à l'auteur même de cet édifice sacré, c'est-à-dire à saint Taurin. Γενέτειρα d'ailleurs, pour exprimer le *genitrix* des Latins, employé par l'auteur de la vie de saint Taurin, marque clairement une époque antérieure au Θεοτόκος du concile d'Ephèse.

On voit quelles conséquences jaillissent naturellement de l'étude d'un monument qui, depuis dix-neuf ans, gît à Evreux oublié et ignoré de ceux pour lesquels il devrait être le plus précieux.

POST-SCRIPTUM.

Le terrain du cimetière de *Gisacus* n'est point resté intact depuis mon départ de la Normandie. L'habitant qui en possède la partie la plus importante s'est mis à pratiquer des explorations que je ne puis malheureusement ni suivre ni diriger. On a trouvé tout auprès de l'enceinte du baptistère deux cryptes successives qui paraissent avoir reçu une destination sépulcrale. Tout reste humain, à ce qu'il semble, en avait disparu. Mais au-dessus, et dans une fouille pratiquée à l'effet de donner du jour à la principale des chambres souterraines, on a découvert les restes d'une jeune fille qu'accompagnaient divers objets, c'est-à-dire un anneau de boucle d'oreille en or du diamètre de 0^m,018 et du poids de 1^{gr} 02, un miroir en métal allié d'argent et d'étain dont le diamètre est de 0^m,095, un grand bronze du haut empire très-fruste, un grand anneau de bronze qui s'était introduit, probablement au moment de la fouille, par l'orifice inférieur dans la boîte même du crâne. Les tempes du côté gauche sont contuses et perforées, de manière à laisser soupçonner une mort violente. et, en tout cas, on ne peut douter du christianisme de la per-

sonne dont je me suis fait remettre les os, puis qu'on a trouvé avec elle un fragment de tuile à rebords avec une inscription ainsi conçue :

IXΘ |
B |

Il résulte des renseignements qui m'ont été fournis, et dont je n'ai pas lieu de douter, que cette tuile était placée *sous la tête* du cadavre. Cette circonstance que confirme d'autres exemples, semble indiquer un usage très-répandu dans les premiers siècles du Christianisme. La plupart des objets du même genre, que nous avons recueillis, devaient avoir reçu la même destination.

L'emploi du mot IXΘΥΣ pour figurer la profession de foi chrétienne : Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτὴρ, en tête d'une inscription, est rare parmi les monuments du christianisme primitif, et indique toujours une belle époque. Comme d'ailleurs les objets rassemblés dans cette sépulture appartiennent à la pure civilisation romaine, on ne peut douter que des chrétiens n'aient été enterrés dans le cimetière de Gisacus *dès la seconde moitié du III^e siècle*; et c'est ainsi que se confirme l'opinion que j'avais émise sur l'âge du baptistère de saint Taurin.

D'autres objets de petite dimension, fournis par les déblais des nouvelles fouilles, un fragment d'inscription peinte sur un enduit de stuc, une rosace d'architecture exécutée également en stuc, et une plaque de revêtement en brèche africaine, montrent qu'il existait auprès du baptistère un édifice décoré avec un certain luxe; et l'éclat d'un pied de vase en belle agate chalcédoine, exhumé du même terrain, donne la preuve que des présents d'une grande valeur avaient été faits à cette église primitive. Je réunirai tous mes efforts pour que tous les objets fournis ou à fournir par la localité dont je me suis occupé dans cet opusculé, forment une seule et même collection.

En terminant ce premier travail, il m'est permis d'exprimer quelque confiance dans les résultats sur lesquels je ne m'exprimais d'abord qu'avec hésitation, parce que le terrain était tout nouveau pour moi. J'avais reçu de l'illustre M. Jacob Grimm une première lettre dont j'ai déjà parlé (p. 19) et qui me mettait dans l'obligation de m'expliquer avec détail sur quelques points. J'apprends, aujourd'hui, par une seconde lettre que M. Grimm veut bien m'adresser, que ma réponse l'a satisfait : or les remarques que j'ai faites (p. 71-76) ne sont que le développement de ma réponse aux questions soulevées par l'envoi de la copie de nos inscriptions runiques. On me per-

mettra, à cause de l'immense et juste autorité dont M. Grimm jouit en ces matières, de rapporter textuellement ses paroles :

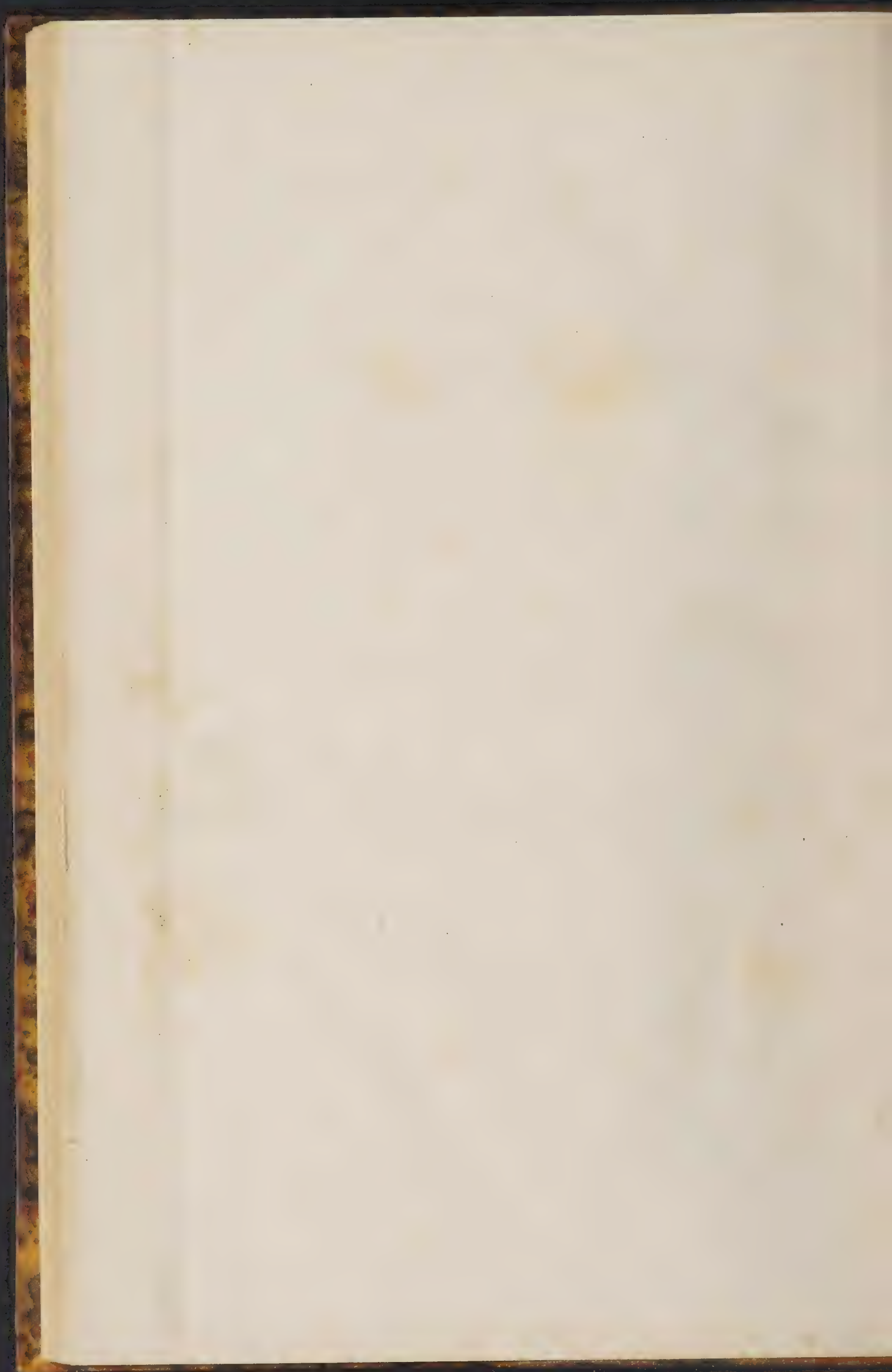
« VEREHRTER HERR COLLEGE,

» *Ihren zweiten Brief habe ich so lange unerwiedert gelassen,*
» *weil ich nach den genügenden Beweisen, die er gab, meine Beden-*
» *ken niederschlug und nichts weiter zu antworten hatte. Wie sie es*
» *wünschten, habe ich nicht ermangelt von Ihrer Entdeckung unserer*
» *Academie Bericht zu erstatten, und niemand zweifelt and de-*
» *ren Wichtigkeit. — Vielleicht zieht dieses Fund noch andere*
» *nach sich die Runen geben, fortwährend Stof zu neuen Untersu-*
» *chungen.* »

Paris, le 24 décembre 1854.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
AVANT - PROPOS.	IV
Découverte d'un cimetière mérovingien. — Mémoire lu à la séance publique de l'Institut.	1
Note sur l'époque et sur la famille de saint Taurin.	22
Éclaircissements.	29
Avertissement pour la vie de saint Taurin.	35
<i>Vita sancti Taurini episcopi</i> (texte inédit).	47
Choix des Inscriptions découvertes à la chapelle Saint-Éloi.	59
Explication de la vignette du titre.	77
Post - scriptum.	82



DE LA DÉCOUVERTE

D'UN PRÉTENDU

CIMETIÈRE MÉROVINGIEN

A la CHAPELLE-SAINT-ELOI (Eure),

Par M. CHARLES LENORMANT.

RAPPORT

Fait à la Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres
du département de l'Eure,
dans sa séance du 5 août 1855 et publié par son ordre.

Eamus ad Deam vestram...
(VITA S. TAUR., p. 51.)

ÉVREUX,

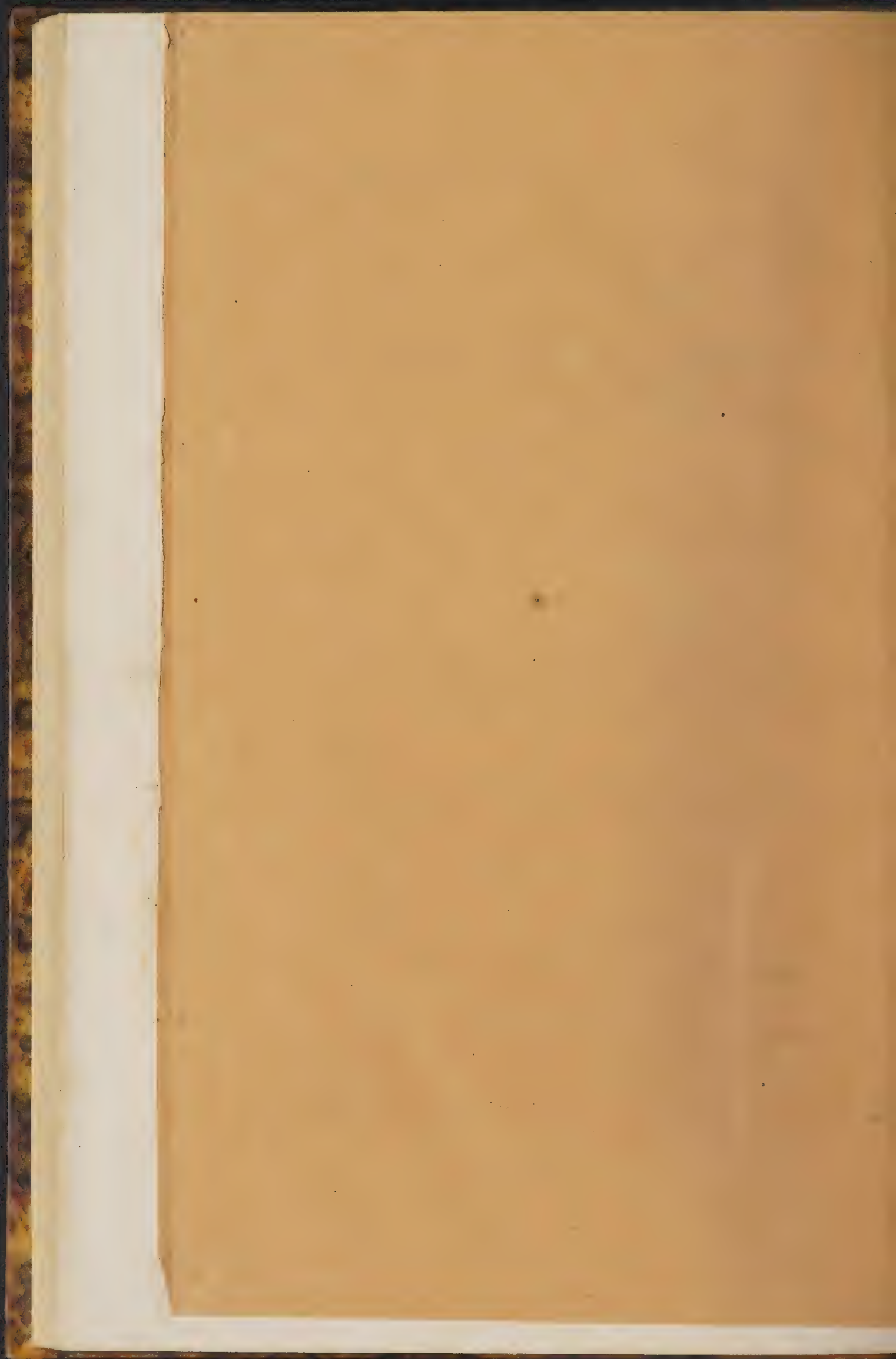
CORNEMILLOT ET RÉGIMBART J^oe, RUE GRANDE.

ROUEN,

PARIS,

LEBRUMENT, QUAI NAPOLEON, 45. | DUMOULIN, QUAI DES AUGUSTINS, 43.

1855



DE LA DÉCOUVERTE

D'UN PRÉTENDU

CIMETIÈRE MÉROVINGIEN

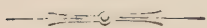
A la CHAPELLE-SAINT-ELOI (Eure),

Par M. Charles LENORMANT.

RAPPORT

Fait à la Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres
du département de l'Eure,
dans sa séance du 5 août 1855 et publié par son ordre.

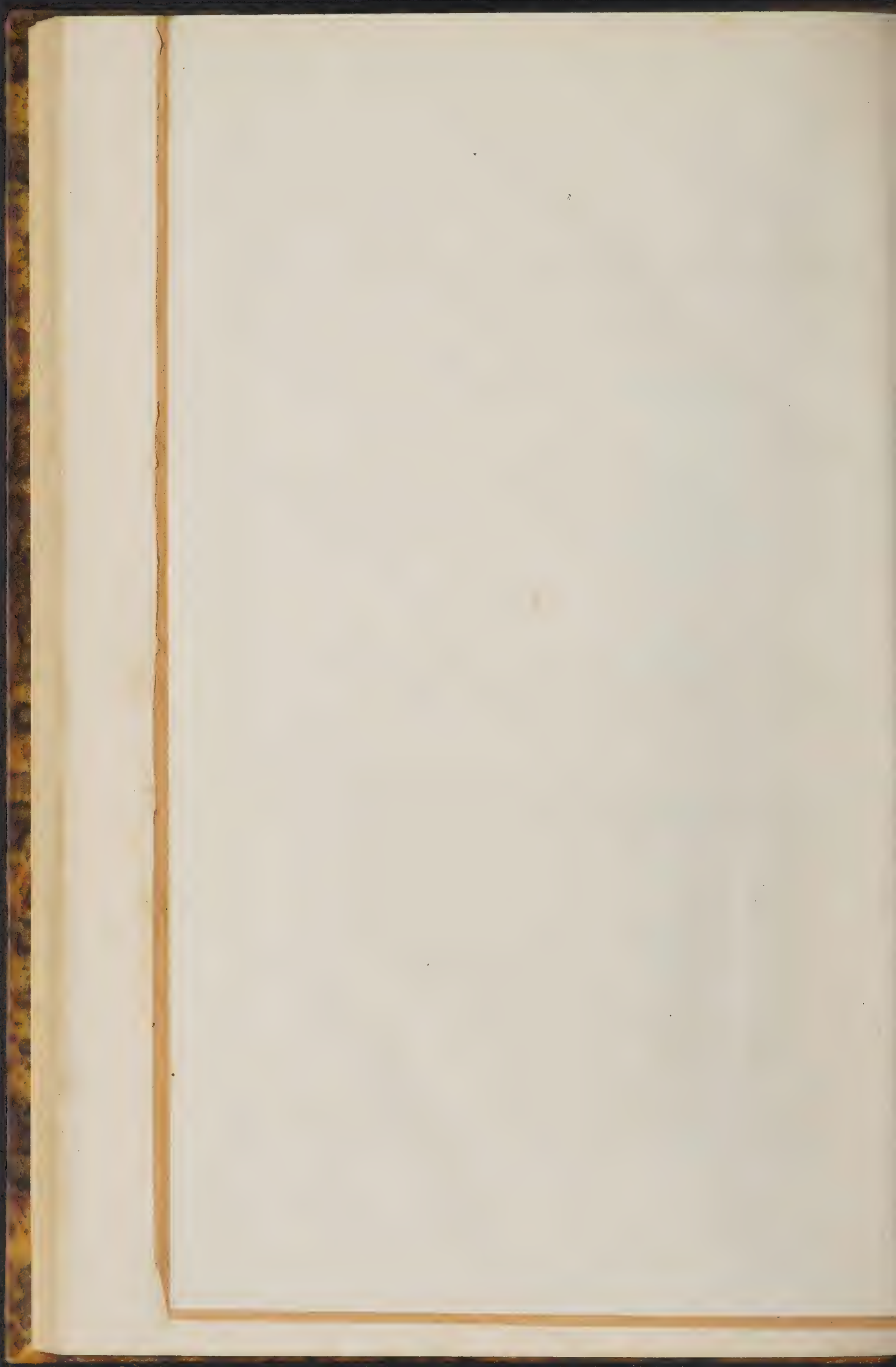
Eamus ad Deam vestram...
(*Vita S. Taur.*, p. 51.)



ÉVREUX,

IMPRIMERIE DE AUGUSTE HÉRISSEY.

—
1855



DE LA DÉCOUVERTE

D'UN PRÉTENDU

CIMETIÈRE MÉROVINGIEN

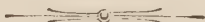
A la CHAPELLE-SAINT-ÉLOI (Eure),

Par M. Charles LENORMANT.

RAPPORT

Fait à la Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres
du département de l'Eure,
dans sa séance du 5 août 1855 et publié par son ordre (*).

Eamus ad Deam vestram....
(*Vita S. Taur.*, p. 51.)



MESSIEURS,

Le 25 octobre dernier, M. Charles Lenormant lut
aux cinq classes de l'Institut une notice sur la dé-
couverte qu'il venait de faire de monuments *comme*

(*) Ce rapport est l'œuvre d'une commission nommée par
la Société, sur la proposition de M. le marquis Ernest
de Blosseville. Cette commission se composait de MM. le
marquis de Blosseville, vice-président de la Société; Emile
Colombel, secrétaire perpétuel; Sauvage, président de la
section des lettres; Dumont, secrétaire de la même section;
Arnoux, ingénieur des ponts et chaussées, secrétaire de la
section d'agriculture; Lapierre, rédacteur en chef du *Courrier
de l'Eure*; Bourguignon, architecte du département, corres-
pondant de la commission des monuments historiques;
Bonnin, correspondant des comités historiques; l'abbé
Lebeurier, archiviste du département, ancien élève de l'Ecole
des chartes, rapporteur

on n'en trouve pas beaucoup en un siècle, pour nous servir de ses propres expressions. Il s'agissait, en effet, d'un baptistère construit par saint Taurin au lieu même où l'apôtre d'Evreux fut battu de verges; d'une église, d'un cimetière mérovingien, d'une villa et d'un *vicus* romain; le tout expliqué par soixante-quatorze inscriptions qui montraient, au nombre des pèlerins attirés par la sainteté du lieu, le roi Childebert I^{er}, saint Cloud et saint Germain d'Autun. Un peu plus tard, M. Lenormant publia sa notice en y ajoutant plusieurs éclaircissements (1) et douze *fac-simile* d'inscriptions.

La Société de l'Eure inclinait à partager l'admiration du monde savant, avec d'autant plus de raison que cette découverte expliquait un des points obscurs de notre histoire locale et était due à l'un de nos plus illustres confrères (2).

Il est vrai que les idées émises par M. Lenormant étaient contraires à tout ce qu'on sait des baptistères des premiers siècles (3). Elles renversaient toutes les

(1) Les éclaircissements contiennent des recherches historiques d'un haut intérêt pour la vie de saint Taurin; mais la plupart de ces recherches sont indépendantes de la découverte de Saint-Eloi et subsistent, quelle que soit l'opinion qu'on se forme de cette découverte.

(2) M. Charles Lenormant est membre de la Société libre de l'Eure depuis 1840.

(3) Dans les premiers siècles, les baptistères étaient adjacents aux principales églises, et on n'y conférait le baptême qu'à Pâques, à la Pentecôte et à quelques autres fêtes dont la célébration attirait un grand concours de peuple. Nulle part on ne rencontre de baptistères élevés dans une simple villa. Il est vrai que M. Lenormant, par un des plus curieux

traditions locales; et les *fac-simile*, quoique peu nombreux, laissaient déjà voir dans la forme et la disposition des caractères, surtout pour les inscriptions runiques, des marques assez frappantes de fausseté; mais la science et la réputation de l'auteur, l'habileté de la mise en scène, le grand nombre de faits donnés en preuve et le silence de l'Institut qu'on pouvait prendre pour une approbation (1), formaient un ensemble qui disposait favorablement l'esprit du lecteur. Aussi, Messieurs, en nommant une commission pour visiter les lieux et vous adresser un rapport, vous crûtes que cette commission n'aurait qu'à constater les faits énoncés par M. Lenormant et à jeter peut-être quelque jour sur des points d'une importance secondaire. Il n'en a pas été ainsi : dès notre arrivée à Saint-Eloi, les faits, dépouillés de ce poétique vêtement dont l'imagination de M. Lenormant les avait revêtus, se sont montrés

efforts de son imagination, fixe l'emplacement du bourg de Gisai des Aulerques sur l'autre rive de la Risle, en face du baptistère; mais en admettant même cette hypothèse, que rien n'appuie, et en donnant à ce Gisai imaginaire une population chrétienne assez importante pour posséder un baptistère dès le III^e siècle, il faudrait encore admettre que ce bourg avait son baptistère séparé de lui par une large vallée et une rivière! Enfin, lorsque les historiens attribuent en partie à la rigueur du climat la suppression, en Occident, des immersions que l'Orient conserve encore aujourd'hui, M. Lenormant ne recule pas devant l'idée d'un baptistère à ciel ouvert sur les rives de la Risle. (*Notice*, p. 11.)

(1) Nous attendons toujours que l'illustre Assemblée donne officiellement son avis sur une découverte qui s'est produite en son sein et sous son patronage.

sous un jour tout nouveau et tels que nous allons essayer de les décrire. Le plan ci-joint, dressé sur les lieux avec une grande exactitude, vous permettra de suivre facilement nos descriptions.

C'est au mois de juin 1854 que le sieur Boutel, en creusant une tranchée pour construire sa maison sur le penchant d'un coteau qui borde la vallée de la Risle, entre Serquigny et la Rivière-Thibouville, trouva, au point B du plan, un certain nombre de pierres taillées. Dans le dessein d'utiliser ces matériaux pour sa future construction, il arracha successivement toutes les pierres et les réunit au bas du coteau, sans remarquer qu'aucune d'elles fût revêtue d'inscriptions (1). A la fin de son opération, il se trouva qu'il avait creusé un trou circulaire d'environ 2 mètres. Ce résultat, qu'il n'avait pas cherché, venait de ce que la terre de remblai qui contenait les pierres, s'écroulant à mesure qu'on les enlevait, avait été enlevée avec elles et avait mis à découvert un terrain vierge plus consistant et affectant la forme circulaire. Au fond de cette espèce de puits, le terrain vierge formait une retraite A de 1 mètre à 80 centimètres et se terminait par un encuvement elliptique B de 1 mètre, 1 mètre 20 centimètres sur 50 centimètres de profondeur. Au niveau de la retraite, et du côté de la sente, Boutel avait aperçu de petites pierres cubiques; il suivit leur direction et mit ainsi à découvert un canal CC formé

(1) Au bas du coteau règne une sente DD, par où M. Lenormant passe nécessairement pour se rendre de la Rivière-Thibouville à sa petite maison de campagne.

de fragments de tuiles et de pierres cubiques superposées et reliées entre elles par du mortier. Il arracha le tout et le réunit à ses autres matériaux.

C'est alors *seulement* que M. Lenormant est venu explorer les lieux ; c'est uniquement à l'aide de ce trou , de ce monceau de pierres et de fragments de tuiles, què, par la plus merveilleuse faculté de création, l'illustre savant a pu voir un baptistère, une église, un cimetière, un bourg, une villa, et déterminer, du ton le plus affirmatif, l'emplacement de chacun d'eux. M. Lenormant n'a réellement vu aucune pierre en place, et ceci est très-important à constater ; car le savant professeur dit bien, page 3, que le rustique architecte, *arrachant jusqu'au dernier moellon*, a fait un monceau de tous ces matériaux ; mais, à part cette seule ligne, il s'exprime de telle façon dans tout le cours de sa brochure, que le lecteur se le représente contemplant de véritables ruines, touchant de vrais monuments. Ainsi, quand le célèbre antiquaire décrit cette cuve baptismale *grossièrement taillée dans un bloc du pays*, ressemblant aux cuves de Metz et de Saint-Denis, il faut entendre non pas qu'il a vu cette cuve ou au moins des fragments de cette cuve, mais bien qu'il en suppose l'existence et en décrit la forme d'après la forme elliptique de l'encuvement B, où, selon lui, elle devait être placée ; quand il parle de ce cimetière attenant sur le *terrain* duquel il a ramassé ces merveilleuses épitaphes inscrites sur des fragments de tuiles à rebord, il faut entendre non pas qu'il a vu ce cimetière, mais qu'il en conclut l'existence de l'existence même des inscriptions ; quand, enfin, il

cite ce Bandulfus qui a écrit son nom sur l'une des pierres de l'église attenante, il ne faut pas croire qu'il a vu cette église ou au moins quelque petit pan des murailles dont cette pierre faisait partie, mais entendre que, ramassant dans le monceau E une pierre qui porte le nom de Bandulfus, il a vu, par cette puissance de divination qui lui est propre, que cette pierre appartenait à une église, et que cette église existait en ce lieu même (1).

Après le départ de M. Lenormant, et avant notre arrivée, Boutel, ayant rencontré des pierres au niveau de la vallée, au point F, avait suivi leur direction et mis à découvert un canal voûté FF d'environ 2 mètres 50 centimètres de longueur sur 90 centimètres de hauteur et 50 centimètres de largeur. Au delà de ce canal, qui passait sous la sente DD, apparaissaient des restes de maçonnerie LL (pl. II), affectant une forme circulaire ou ovale; le tout formé de moellons irréguliers, reliés par un mortier d'argile. Les pierres

(1) « On ne peut s'empêcher d'être frappé de la ressemblance qu'offre, pour la figure et même pour la dimension, » notre cuve baptismale, *creusée grossièrement dans un bloc de la pierre du pays*, avec les baignoires de porphyre du genre de celles qui se conservaient soit à Metz, soit à Saint-Denis, et dont la dernière passait pour avoir servi au baptême de Clovis. » (*Notice*, p. 10.) « Nous avons trouvé... sur le terrain d'un cimetière attenant, de nombreuses épitaphes, presque toutes tracées sur des tuiles à rebord. » (*Notice*, p. 3.) « Un Bandulphus s'est inscrit sur une des pierres de l'église attenante au baptistère, et dont on retrouvera sans doute les assises inférieures. » (*Notice*, p. 15.) Nous pourrions citer beaucoup d'autres phrases de même nature; mais celles-ci suffiront pour édifier le lecteur.

étaient calcinées, le mortier avait pris la consistance de la tuile; de nombreuses vitrifications et une couche de cendre GG, de 3 à 4 centimètres, prouvaient qu'un feu très-vif y avait longtemps séjourné. Des portions assez notables de chaux éteinte nous ont fait croire que nous étions en présence d'un four à chaux. L'intérieur du four était comblé, au milieu de terres rapportées, et à la hauteur de la voûte du canal, Boutel avait trouvé un squelette entier, dont il nous présenta les ossements. Leur état parfait de conservation et la nature du terrain nous ont paru prouver suffisamment que l'inhumation de ce corps ne remontait qu'à un petit nombre d'années (1). Sur le terrain, nous n'avons pu voir que

(1) Quelques ossements rapportés par nous ont été soumis à l'examen de M. le docteur Bidault, notre confrère, qui nous a remis la note suivante :

« Un fémur droit, un os coxal gauche incomplet, une vertèbre lombaire, pris au hasard, par les membres de la commission, parmi les os ramassés par Boutel, ont été l'objet de notre examen.

» Ces os sont complètement dénudés de parties molles; ils offrent une coloration jaunâtre comme on l'observe sur des os qui ont séjourné longtemps dans un terrain calcaire; ils sont pesants et solides. Le tissu compact est dans un état presque complet d'intégrité, le tissu spongieux commence seul à se détruire.

» Le corps du fémur est grêle, les condyles ne paraissent pas avoir été soudés à la diaphyse; l'épiphyse de la crête iliaque n'est pas réunie au reste de l'os, d'où il résulte que l'individu auquel ces ossements ont appartenu n'avait pas complété son accroissement et qu'il n'était pas âgé de plus de dix-huit à vingt ans.

» Beaucoup de circonstances influent sur la promptitude

l'emplacement des pieds H (1). A côté se seraient trouvés une monnaie d'un Antonin, grand bronze, très-frustre, et deux boucles d'oreilles, ou plutôt deux anneaux, dont l'un, acheté par nous, est composé d'un simple fil d'or, dont les deux extrémités,

de la décomposition des corps déposés dans la terre : il est donc impossible de *préciser* pendant combien de temps ces ossements y ont séjourné. Il est certain cependant que la mort remonte à plusieurs années : à trente, cinquante, cent ans peut-être ; mais est-il possible d'admettre qu'ils y ont été déposés depuis plus de quinze siècles ?

» Nous ignorons sur quelles circonstances anatomiques particulières on pourrait appuyer cette conclusion. Quant à nous, les ossements que nous avons sous les yeux ne nous offrent ni l'aspect terreux, ni la légèreté, ni la friabilité d'os qui auraient séjourné pendant plusieurs siècles sous le sol, sans aucun moyen de conservation. Il est d'observation que plus les corps sont immédiatement en contact avec la terre, plus ils se décomposent rapidement ; nous savons que les ossements découverts à Saint-Eloi *étaient directement en contact avec le sol, au milieu de terres rapportées et se laissant facilement pénétrer par l'humidité*. Ces ossements, cependant, sont compactes, pesants, solides ; *ils renferment une quantité considérable de gélatine* ; tandis que ceux que nous avons pu observer dans plusieurs tombeaux gallo-romains, découverts récemment à Evreux pendant les travaux du chemin de fer, étaient extrêmement légers, d'une friabilité telle, qu'ils s'affaissaient au seul contact de l'air et se réduisaient en poussière sous la plus légère pression ; cependant les corps étaient protégés contre l'action directe des agents physiques par des cercueils creusés dans de la pierre dure et fermés exactement par d'épais couvercles de même nature. D^r BIDAULT, *memb. de la Soc.* »

(1) Les pieds étaient au nord, orientation qui ne répond aux idées religieuses d'aucun peuple.

en s'enroulant l'une sur l'autre, permettent d'agrandir ou de resserrer un peu la circonférence. On trouve, dans l'antiquité, des ornements de cette forme; mais elle est tellement simple, elle exige si peu d'habileté dans l'ouvrier, qu'on ne saurait la donner comme le type d'une époque quelconque. Tels furent, Messieurs, les résultats de notre première visite.

Nous en fîmes une seconde le mercredi 13 juin, accompagnés de deux ouvriers. A notre arrivée, les derniers moellons de la maçonnerie L étaient enlevés, mais le terrain vierge qui l'entourait nous permit de mesurer l'étendue du four, dont il avait conservé la forme. La largeur entre les parois intérieures de la maçonnerie était de 1 mètre 60 centimètres, et entre les parois du terrain vierge de 2 mètres 70 centimètres. La tranchée M nous laissait apercevoir une couche profonde de terres de remblai, provenant sans doute du creusement du four. Pour nous assurer de la profondeur de cette couche dans la partie RRR, nous avons fait faire une tranchée au point N; et on y a trouvé le sol primitif à 1 mètre au-dessous du niveau de la sente DD.

Nous avons ensuite fait dégager le *baptistère*, ou plutôt le fourneau supérieur. Le terrain vierge, respecté avec soin, nous a montré la forme de ce fourneau, que nous avons mesurée exactement, et qui est celle décrite plus haut. Nous avons aussi recherché avec précaution les traces du canal CC, et nous avons été assez heureux pour retrouver en place, à droite, un fragment de tuile formant la paroi du canal; à gauche, la première assise de fragments de

tuiles, et au-dessus une pierre cubique également en place, ce qui nous a permis de connaître la largeur et la direction de ce canal : la largeur était de 45 centimètres ; la direction est marquée sur le plan. Un peu au delà, nous avons remarqué un parement O formé de petits cailloux et de mortier complètement vitrifiés. Le terrain vierge qui bordait le canal et celui qui décrivait la forme du prétendu baptistère étaient brûlés ; les blocs de marne, noyés dans le sol, étaient effrités, preuve évidente que cette excavation était encore l'emplacement d'un second four, dont la partie inférieure épousait cette forme elliptique que montrent encore aujourd'hui plusieurs fours à chaux du pays.

En examinant attentivement les fragments de colonne, tant ceux déposés chez Boutel que ceux qui ont été transportés dans la chapelle Saint-Eloi, nous n'y avons aperçu aucunes traces de feu ni de mortier ; d'où il fallait conclure que ces fragments n'avaient été déposés dans l'emplacement du four qu'après la suppression de ce dernier, et qu'ils ne formaient pas un mur proprement dit. Ce mur eût été d'ailleurs très-difficile à construire avec des pierres présentant une partie convexe d'un petit rayon. La colonne, avant d'être détruite, ne pouvait non plus s'élever en ce lieu-là : car une colonne d'un tel diamètre, surmontée d'une statue de grandeur naturelle, suppose des fondations solides, qu'on n'eût pu arracher sans endommager ce terrain vierge environnant, que nous avons trouvé parfaitement intact. Ainsi s'en allaient une à une les idées émises par M. Lenormant. Du reste, on ne saurait comprendre

que le savant professeur ait pu créer sur les lieux mêmes une hypothèse aussi impossible. L'excavation A est de 2 mètres environ ; les fragments de colonne ayant de 20 à 40 centimètres d'épaisseur, le mur d'appui, que M. Lenormant suppose construit avec ces fragments et renfermé dans ces 2 mètres, ne pouvait avoir moins de 40 centimètres. Par conséquent, l'espace resté libre dans l'intérieur du baptistère, autour de la cuve baptismale, eût été au plus de 50 centimètres, c'est-à-dire que ni le baptisé, ni l'évêque ou le prêtre, ni les parrains, n'auraient pu s'y placer ; ils n'auraient même pu y entrer par ce prétendu passage, que M. Lenormant qualifie d'étroit sans avertir qu'il n'avait que 45 centimètres. Enfin, le passage lui-même eût été construit avec des fragments de tuiles chargés d'inscriptions funéraires, qu'on suppose postérieures à l'établissement du baptistère (1). On avouera qu'il est difficile de réunir dans un système plus d'invéraisemblances et d'impossibilités.

Si l'existence du baptistère ne supporte pas la discussion, il en est de même de l'église, du cimetière et de la villa ; toute la surface de la partie PPPP a été enlevée par Boutel ; on y trouve partout le terrain vierge à quelques centimètres. Dans la partie RRR, nous l'avons trouvé à 1 mètre ; à droite et à gauche des fouilles, à plusieurs centaines de mètres, la pente du coteau est uniforme, tandis que toute espèce de monument eût exigé de profondes tran-

(1) Tous les fragments de tuiles chargés d'inscriptions proviennent du canal CC.

chées pour aplanir le terrain, tranchées dont les vestiges seraient apparents pour l'œil le moins exercé. La vallée qui borde le coteau est parfaitement plane, son sol marécageux donne l'eau à moins de deux pieds de profondeur, et nous n'y avons aperçu nulle part cette surélévation du sol qui marquerait nécessairement la place de ruines importantes. Enfin, dans tout le terrain qui entoure le prétendu baptistère, terrain fouillé soit par nous, soit par Boutel, nulle trace d'ossements, ni d'armes, ni de vases funéraires, rien en un mot de tout ce qui annonce un cimetière, à quelque époque qu'il appartienne (1).

Il reste une partie de la découverte que nous n'avons pu examiner, ce sont les inscriptions (2); mais ce que nous venons d'établir suffit pour révoquer en doute leur authenticité. Lors de la découverte des premières inscriptions, rien n'était plus facile que d'examiner en une seule fois ce monceau de pierres et de tuiles réunies par Boutel, et de reconnaître immédiatement celles qui portaient des inscriptions. On

(1) Le lecteur comprendra que nous faisons ici abstraction du squelette dont nous avons parlé plus haut, et dont la présence, fût-il ancien, ne suffirait pas pour établir l'existence d'un cimetière. On a de plus trouvé, avant notre visite et dans l'enceinte du four inférieur, deux anneaux d'or, un miroir, une pièce de monnaie et des fragments d'un vase antique. On ne peut rien conclure d'un si petit nombre d'objets, qui ont pu d'ailleurs être apportés sur les lieux pour confirmer la fraude du faussaire, dont nous parlerons plus tard.

(2) Toutes les pierres et toutes les tuiles chargées d'inscriptions ont été emportées par M. Lenormant pour 15 francs donnés à Boutel.

nous a raconté cependant que les choses ne se passèrent pas ainsi; que les inscriptions furent découvertes successivement, dans l'espace de plusieurs semaines, et qu'à mesure que le beau poème que vous connaissez se développait dans l'imagination de M. Lenormant, une ou deux inscriptions venaient confirmer les conjectures du maître. On ajoutait même qu'un des amis du savant académicien lui ayant dit : « Mais ces inscriptions sont toutes fraîches, elles viennent d'être tracées », celui-ci avait répondu : « Lorsque des inscriptions anciennes sortent de terre, elles ont toujours cette apparence de nouveauté et de fraîcheur. » Pour nous, nous n'avons pas attaché d'importance à ces *on dit*, parce que nous pensons connaître le faussaire, l'endroit d'où les fragments de colonne ont été extraits et l'époque probable de leur dépôt sur le terrain du sieur Boutel. Toutefois, nos recherches n'ont pas amené jusqu'à présent assez de clarté sur ces faits pour que nous puissions vous en entretenir aujourd'hui.

Si un archéologue ordinaire eût annoncé cette découverte, le plus rapide examen nous eût suffi pour la rejeter; mais M. Lenormant est un professeur d'archéologie et l'un des princes de la science. Nous avons cru répondre à vos intentions et accomplir un devoir en nous livrant à un examen minutieux pour appuyer nos conclusions sur des preuves matérielles inattaquables. Nous croyons avoir assez fait pour que le cimetière mérovingien de Saint-Eloi reste comme l'un des plus curieux monuments des singulières aberrations où la science peut conduire, quand elle se met au service d'une trop brillante imagination.

APPENDICE.

Avant d'abandonner le cimetière mérovingien de Saint-Eloi, nous croyons devoir vous entretenir d'un fait qui s'y rattache, et qui vous fera toucher au doigt les singulières préoccupations sous l'influence desquelles M. Lenormant a écrit sa brochure.

On lit dans la vie de saint Taurin que le pieux évêque transforma le temple de Diane, à Evreux, en une église chrétienne, dédiée en l'honneur de la sainte Vierge, et que par son ordre le démon sortit de la statue de Diane sous la forme d'un Ethiopien noir comme la suie, avec une grande barbe (1).

Or, vous possédez au jardin des Plantes un fragment de fût de colonne (pl. III) orné de trois groupes grossièrement sculptés. Le premier groupe représente une tête à longues oreilles, surmontée de divers signes, au milieu desquels on peut reconnaître un M, et qui rappelle assez naturellement l'idée du roi Midas. Les deux autres représentent à peu près les mêmes signes, placés au-dessus d'objets dont il est impossible de discerner la nature. Le dessin de ce monument a été communiqué à M. Lenormant par M. Muret. Aussitôt notre illustre confrère a reconnu

(1) *Vit. S. Taur.*, édit. de M. Lenormant, p. 52.

que ce fragment appartenait à l'une des colonnes du temple de Diane à Evreux. Lors de la transformation de ce temple en église, une main romaine, devenue chrétienne, grava sur cette colonne trois monogrammes de la sainte Vierge, en plaçant sous le premier la tête du démon, sous le second la main de Dieu, et sous le troisième probablement encore le démon, figuré par un serpent. Peu de temps après la mort de saint Taurin, l'église qu'il avait consacrée fut détruite, avec le reste de la ville, par des pirates francs ou saxons; ses débris furent jetés dans les murailles de la ville lorsqu'on les rebâtit à la fin du ⁱⁱⁱ^e siècle, et c'est là qu'on a trouvé le fragment de colonne qui nous occupe.

Pour arriver à ce résultat, l'imagination de M. Lenormant fait subir aux faits les plus curieuses transformations. Ainsi, cette tête hébétée, munie de deux oreilles monumentales, et peu apte assurément à figurer l'ange déchu, est brisée à la hauteur de la bouche; elle est de plus tellement chauve, qu'on n'y aperçoit pas la trace du plus petit cheveu. Néanmoins, M. Lenormant lui voit de la barbe, avec des cheveux horripilés, et la rapproche ainsi de l'Ethiopien de la légende *prolixam barbam habens*. Les monogrammes sont reproduits très-inexactement, comme le lecteur peut en juger en comparant le dessin de M. Lenormant à celui que nous publions; la main qui se montre si clairement dans le dessin du savant académicien n'est pas visible sur l'original. Enfin, ce fragment de colonne n'a pas été trouvé à Evreux, dans la maison de M. Delhomme et sur l'alignement des anciens murs de cette ville, comme

l'affirme à deux reprises M. Lenormant (1); mais on l'a découvert au Vieil-Evreux, à plus de 8 kilomètres d'Evreux, et au milieu de ruines exclusivement romaines (2). Quand après cela M. Lenormant nous demandera, page 79 de sa Notice : « Les monogrammes » de la Vierge, gravés après coup par une main romaine sur la colonne d'un temple romain, ne fournissent-ils pas une preuve *irrécusable* à l'appui du fait rapporté dans la vie de saint Taurin? » il nous permettra de lui répondre : 1° Rien n'indique que le fût de colonne trouvé au Vieil-Evreux appartienne à un temple romain; 2° il n'appartient certainement point au temple de Diane transformé en église chrétienne; 3° par conséquent, ce fût de colonne n'a aucun rapport avec la légende de saint Taurin, et tous les commentaires qui s'y rattachent n'ont aucune espèce de fondement.

(1) *Notice*, p. 77 et 78.

(2) Cette pierre a été trouvée au Vieil-Evreux, au mois d'octobre 1840, en même temps et dans le même édifice que les belles statues de bronze du musée d'Evreux. Elle a été dessinée en 1843 par M. Muret, que M. Bonnin, auteur de la découverte, avait appelé près de lui pour dessiner tous les objets provenant des fouilles du Vieil-Evreux. Enfin, le dessin de cette pierre, lithographié par M. Muret lui-même, a été publié en 1845 par M. Bonnin, dans son Atlas du Vieil-Evreux, pl. XLII, fig. 7, 8 et 9. On comprendra difficilement après cela que M. Lenormant, qui de son propre aveu tient ses renseignements de M. Muret, ait pu écrire que le monument qu'il explique a été trouvé dans la maison de M. Delhomme et sur l'alignement des anciens murs d'Evreux.

LÉGENDE.

LÉGENDE DU PLAN ET DE LA COUPE.

- A.....Retraite du terrain vierge de 0^m 50 de largeur au fond d'une espèce de puits.
- B.....Encuvement ovoïde dont le diamètre est de 1^m à 1^m 20 et dont la profondeur est de 0^m 50 environ.
- CC....Canal de 0^m 45 de largeur et de 1^m 50 de longueur.
- DD.....Sente de Fontaine-la-Soret à Saint-Eloi.
- E.....Emplacement du monceau de pierres tiré de l'encuvement B.
- FF...Trou creusé au-dessous de la sente et aboutissant au deuxième canal. Ce canal avait 0^m 90 de hauteur, 0^m 50 de largeur et environ 2^m 50 de longueur.
- GG....Lit de cendres ayant 0^m 03 à 0^m 04 d'épaisseur.
- H...Endroit où le squelette a été déterré.
- L....Mçonnerie de l'enceinte inférieure.
- MM....Talus de la tranchée.
- N.....Trou creusé à 1^m au-dessous de la sente.
- O....Parement formé de cailloux et de mortier et dont la face tournée vers la sente est vitrifiée sur une hauteur de 0^m 70 au moins.
- PPPP..Surface du terrain déblayé par le sr Boutel.
- RRR...Surface de terrain recouverte de déblais.
- S....Chaumière du sr Boutel.
- T.....Niveau des eaux du ruisseau le plus voisin en amont de la vannette.
- U.....Niveau des eaux du ruisseau le plus voisin en aval de la vannette.

PLAN LEVÉ A VUE DES FOUILLES DE ST-ÉLOI.

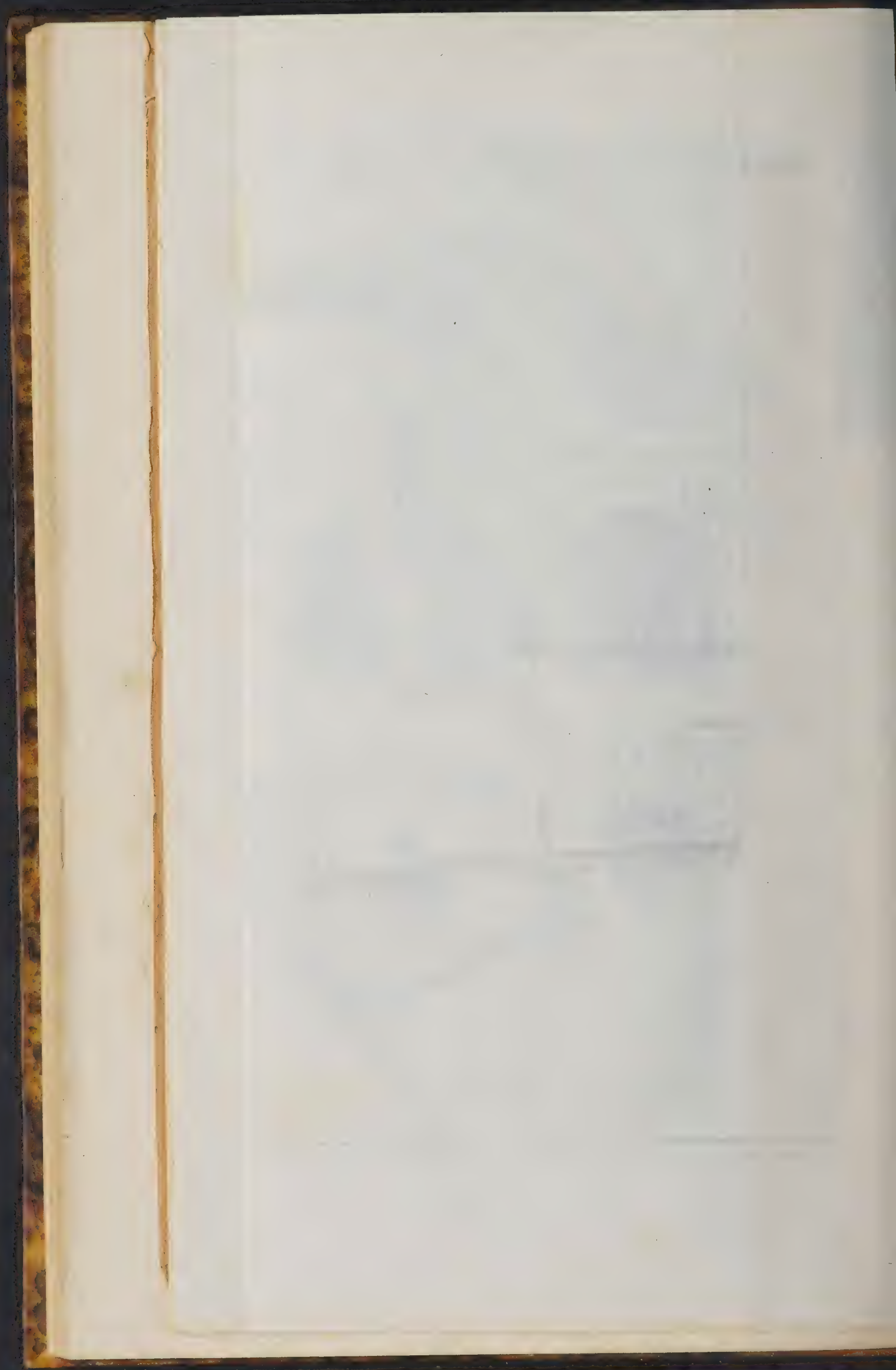
I



Echelle de 0,01 pour m^e

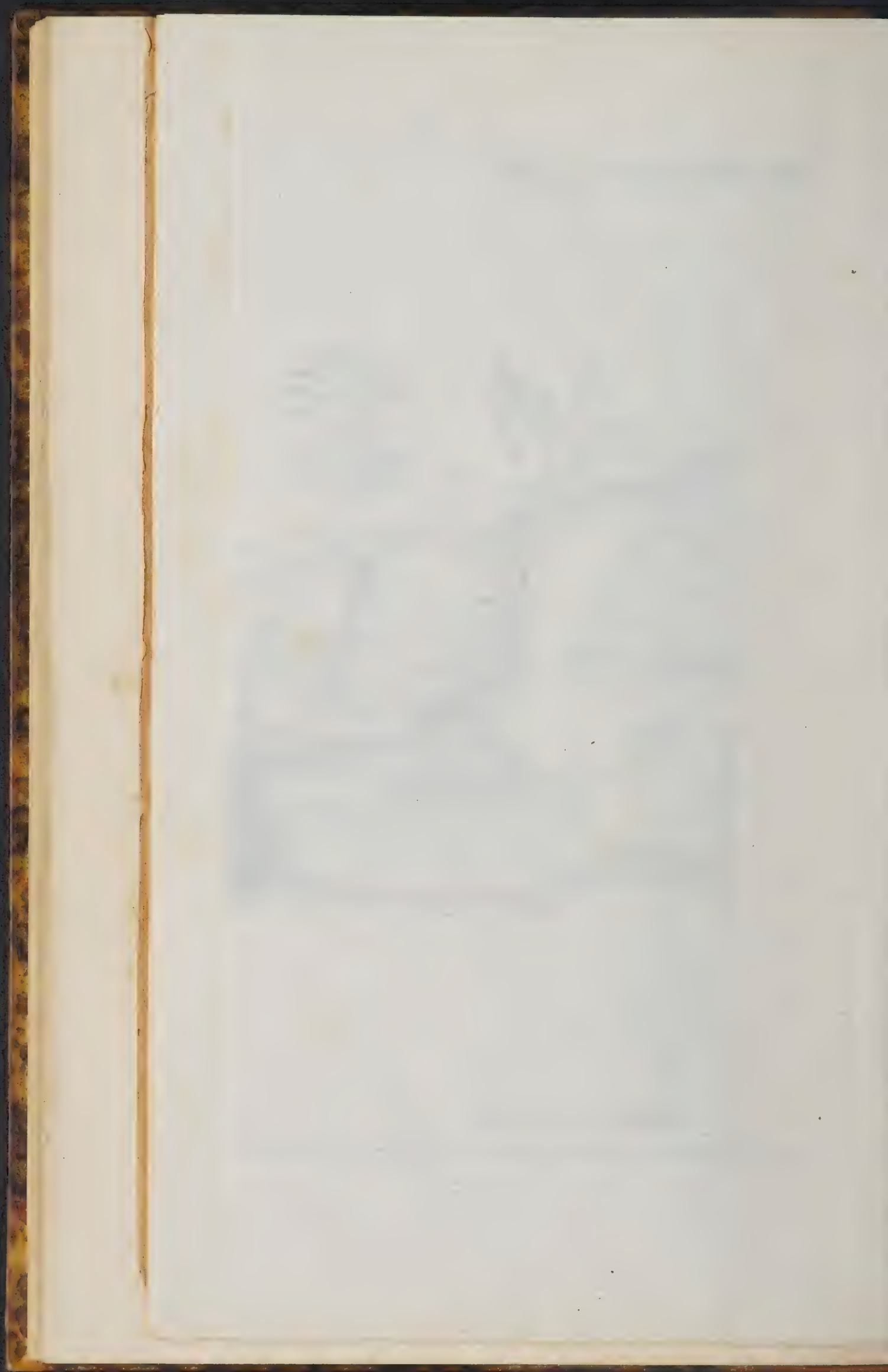
Morise lith.

Lith. de A. Hérissey, à Evreux - 75

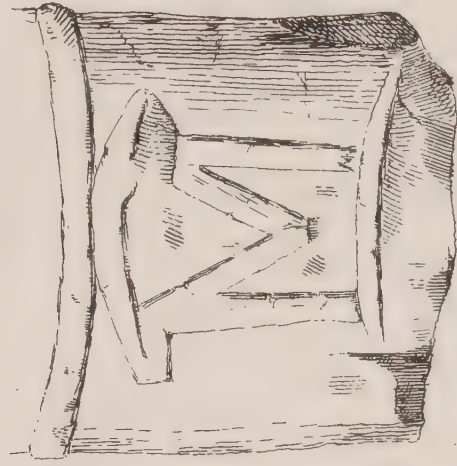
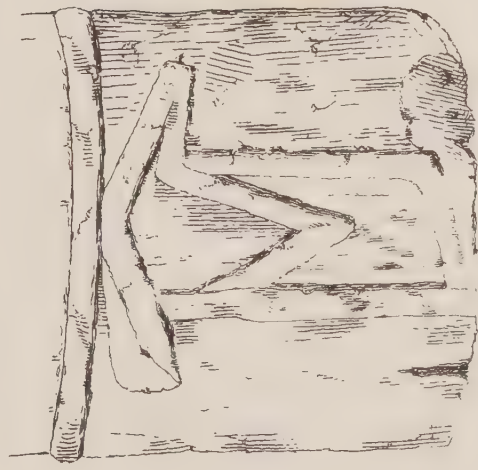




Echelle de 0,01 pour m^e



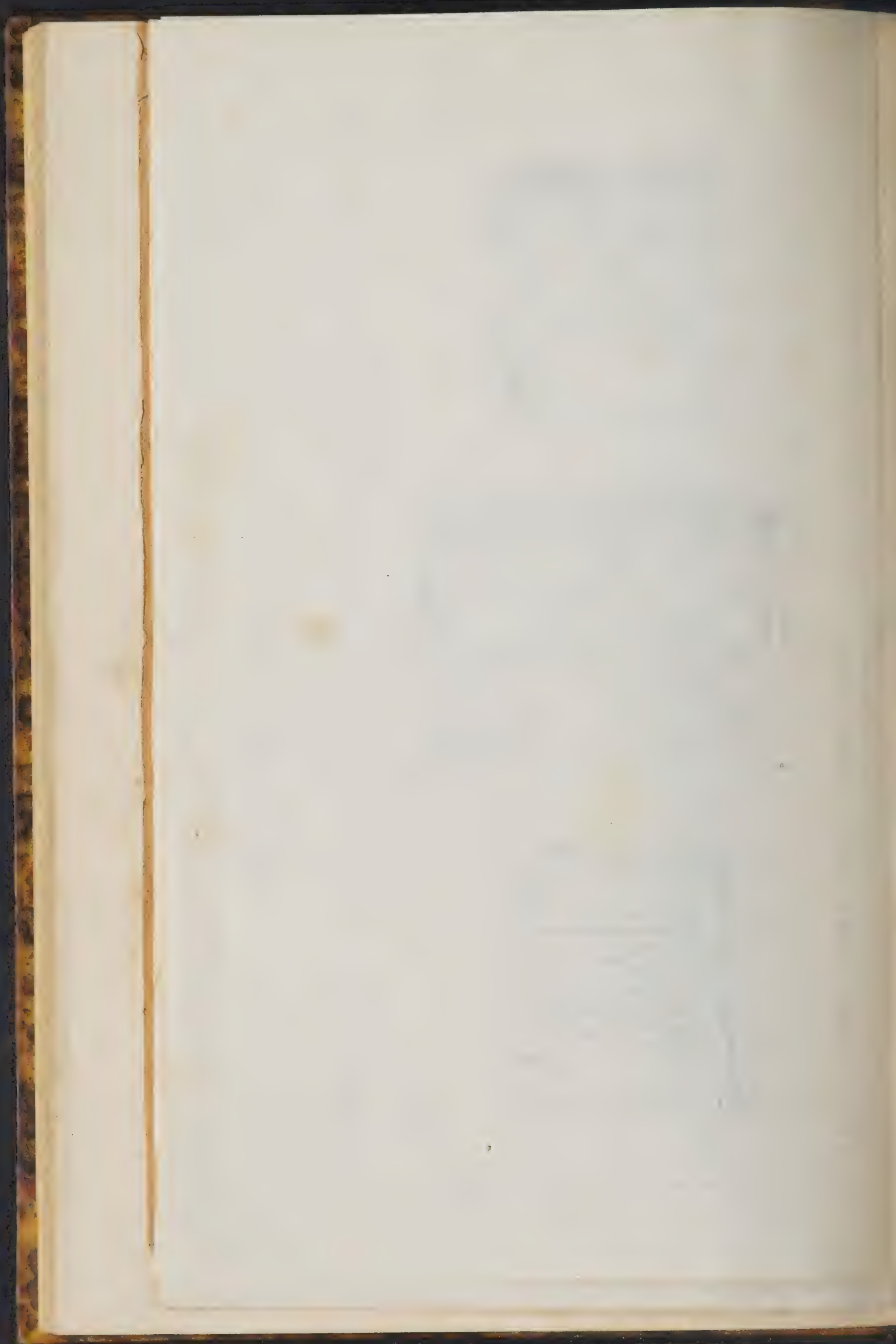
FUT DE COLONNE TROUVÉ AU VIEIL ÉVREUX EN 1840.

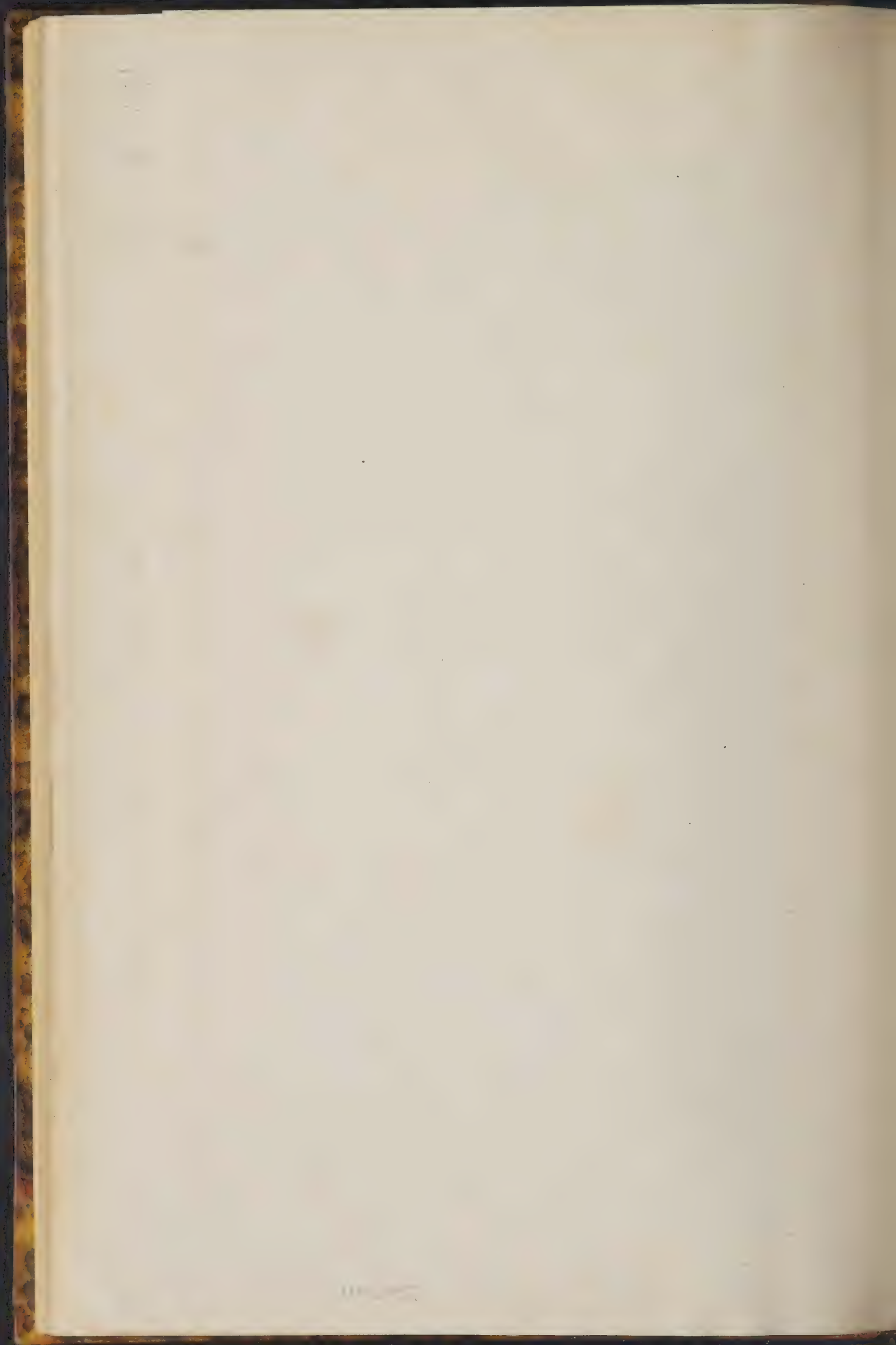


L. Bourgeois del.

Morse lith.

Lith. de J. J. Vissey, à Evreux.





12942

